

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENTRE LE TRAVAIL ÉMOTIONNEL ET LE *CARE*:
REPENSER L'INTIMITÉ AVEC LES TRAVAILLEUSES DU SEXE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR
CAROLYNE DE PASSILLÉ-SCOTT

JUIN 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens d’abord à exprimer ma profonde gratitude aux huit femmes ayant accepté de me partager une facette sensible et souvent dissimulée de leur vie. Merci pour la confiance, la générosité et le temps que vous m’avez accordés. Votre volonté de me laisser accéder à une part de votre expérience a été essentielle à l’élaboration de ce mémoire qui s’est nourri de vos propos riches et touchants. Vous êtes l’âme de cette recherche, car sans vos voix, ce travail n’aurait jamais pu pleinement refléter sa véritable essence : vos savoirs.

Je souhaite également remercier ma directrice, Maria Nengeh Mensah, pour ses précieux conseils et son encadrement d’exception. Ta passion pour ton travail, ta sensibilité et ton authenticité m’ont profondément inspirée (et m’inspire encore!). Merci de m’avoir accueillie à bras ouverts avec une clairvoyance et une foi en moi qui ont précédé les miennes. Ton soutien et ta bienveillance ont été des piliers essentiels tout au long de mon parcours. C’est un réel honneur de travailler avec toi.

Un grand merci à toutes mes amies avec qui j’ai échangé longuement sur mes questionnements, mes idées et mes doutes. Margot, Anne, Laurence, Noémie, Jeanne, Eva et Mathilde : votre écoute attentive et votre soutien constant m’ont été d’une aide précieuse. Vous êtes une source de motivation et de réconfort : je suis immensément chanceuse d’avoir des femmes aussi inspirantes et brillantes dans ma vie.

À ma Mahé avec qui tout a commencé. Ma complice de rêves et d’aventures sans qui je ne sais où je serais aujourd’hui. Merci de participer à chaque étape de ma vie, de près ou de loin, et de toujours encourager mes grands projets. Tu me motives et m’inspires à me dépasser à tous les jours.

À ma famille, Daniel, Marie, Nicolas et Anaïs : merci de toujours croire en moi. Vos encouragements, vos attentions, si petites soient-elles, et votre amour inébranlable ont fait toute la différence m’ont permis de rester fidèle à mes rêves, même dans les moments de doute.

Un merci tout spécial à ma chère Léna, ma confidente, mon fidèle support, celle qui m’aura activement suivie à travers cette épreuve. Notre vie commune est un véritable cadeau et je ne pourrai jamais te dire à quel point je suis reconnaissante d’avoir une amie aussi précieuse au quotidien. Je tiens également à remercier, bien sûr, nos quatre adorables chats — Olive, Nori, Mochi et Ori — pour leur amour inconditionnel.

DÉDICACE

Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de l'esthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toutes façons je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas.

Virginie Despentes, *King Kong Theory* (2006)

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
DÉDICACE	iv
LISTE DES TABLEAUX	xii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	xiii
RÉSUMÉ.....	xv
ABSTRACT.....	xvi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 PROBLÉMATIQUE	3
1.1 Des visions féministes polarisées	3
1.1.1 Féminisme prohibitionniste	3
1.1.2 Féminisme revendicateur des droits des TDS : la posture de cette recherche	4
1.2 Contexte socio-économique et politique	5
1.2.1 Stigmatisation et criminalisation	6
1.3 Le travail du sexe.....	7
1.3.1 Des pratiques genrées.....	7
1.3.2 Les échanges économique-sexuels explicites : un travail de <i>care</i>	9
1.3.2.1 Le <i>care</i> comme pratique	10
1.4 Une évolution du travail du sexe	10
1.4.1 Une diversification des services	15
1.4.2 Au-delà des rapports sexuels : une authenticité délimitée	16
1.5 Questions et objectifs de recherche	17
CHAPITRE 2 CADRE THÉORIQUE.....	19
2.1 L'intimité sous différents angles.....	19
2.1.1 Dimensions relationnelles.....	19
2.1.1.1 Entrer en relation.....	19
2.1.2 Dimensions socio-politiques	20

2.1.2.1	Contexte historique : un processus d'individualisation.....	20
2.1.2.2	Entre le privé et le public : un enjeu féministe.....	20
2.1.2.3	Violences.....	22
2.2	L'échange económico-sexuel.....	22
2.2.1	L'intimité comme travail	24
2.3	Un travail invisibilisé.....	25
2.3.1	Le <i>care</i>	25
2.3.2	Le travail émotionnel	26
2.3.2.1	La socialité des émotions.....	27
2.3.2.2	Une interaction symbolique	28
2.3.3	Les habiletés requises	29
2.3.3.1	La gestion des émotions : des habiletés émotionnelles.....	30
2.4	Conclusion : La place du travail émotionnel dans le travail du sexe : une authenticité délimitée.....	30
CHAPITRE 3 MÉTHODOLOGIE		34
3.1	Un fondement épistémologique féministe.....	34
3.1.1	Une recherche féministe.....	35
3.1.2	Un regard exploratoire, qualitatif et critique	36
3.2	Outils de collecte de données	37
3.2.1	Entrevues individuelles semi-dirigées.....	37
3.2.2	Le schéma d'entrevues	38
3.3	Échantillonnage et recrutement.....	38
3.4	Traitement de données et analyse	39
3.5	Limites de la recherche	40
3.6	Considérations éthiques	41
CHAPITRE 4 PRÉSENTATION DES RÉSULTATS.....		43
4.1	Profils des participantes.....	43
4.2	L'intimité.....	44
4.2.1	Intimité dans le travail du sexe	45

4.2.1.1	« Fake » intimité	46
4.2.1.2	« Vraie » intimité	46
4.2.1.3	Intimité entre les travailleuses du sexe	47
4.2.2	La frontière de l'intimité	47
4.2.2.1	Professionnel	49
4.2.2.1.1	Service à la clientèle.....	50
4.3	Le care	51
4.3.1	Les besoins des clients	51
4.3.1.1	Besoins affectifs	52
4.3.1.2	Besoins physiques.....	54
4.3.2	Se soucier des besoins des clients	55
4.3.2.1	Comment se soucier des besoins des clients	56
4.4	Le travail émotionnel.....	58
4.4.1	Manipulation des émotions	58
4.4.2	Stratégies.....	59
4.4.3	Habiletés des travailleuses du sexe	61
4.4.3.1	Capacité d'adaptation.....	61
4.4.3.2	L'écoute et l'empathie.....	62
4.4.3.3	Sens de l'organisation.....	64
4.4.3.4	L'éducation sexuelle	64
4.4.3.5	Le militantisme : une forme de déstigmatisation.....	65
4.4.4	L'authenticité	66
4.4.4.1	Alter-égo et performance	68
4.4.4.2	Girlfriend experience (GFE)	69
4.5	Le travail du sexe en contexte	70
4.5.1	Leurs visions de l'emploi	70
4.5.2	Violences	71
4.5.3	La sécurité et ses enjeux	72
4.5.4	Avantages de l'emploi	73
4.5.5	Stigmatisation	74
4.5.6	Criminalisation	75
CHAPITRE 5 ANALYSE ET DISCUSSION		77
5.1	Transactionnalité et travail émotionnel.....	77

5.1.1	Actualité du contexte post-industriel	77
5.1.2	Le paradoxe de la transactionnalité.....	78
5.1.3	L'intimité au cœur des échanges económico-sexuels	79
5.1.3.1	Une frontière importante : la sphère privée / la sphère publique.....	80
5.1.3.2	La vraie et la fausse intimité : une frontière symbolique	81
5.1.3.3	La commercialisation d'une intimité authentique	81
5.1.3.3	Une identité marchandisée	83
a.	Le prénom.....	83
b.	L'apparence	83
c.	La conduite	84
5.1.4	Délimiter l'authenticité	85
5.1.4.1	L'authenticité délimitée.....	86
5.1.4.2	Éthique sexuelle.....	88
5.2	Le développement et la maîtrise des habiletés au travail	88
5.2.1	Un contexte aliénant	88
5.2.1.1	Le travail du sexe n'est pas considéré un travail	88
5.2.1.2	La criminalisation toujours en arrière-plan	89
5.2.2	Savoir mettre des limites	90
5.2.3	Des habiletés indispensables.....	92
a.	La capacité adaptation	93
b.	Les capacités d'empathie et d'écoute	93
c.	Militantisme et éducation populaire	94
d.	Le sens de l'organisation	94
5.2.4	Le <i>care</i> comme travail	95
a.	Se soucier de (<i>caring about</i>).....	96
b.	Se charger de (<i>taking care of</i>)	96
c.	Accorder des soins (<i>care giving</i>).....	97
d.	Recevoir des soins (<i>care receiving</i>)	97
5.3	Conclusion: vers une éthique professionnelle	98
CONCLUSION		99
ANNEXE A CERTIFICATION ÉTHIQUE		101
ANNEXE B CAROUSSEL INSTAGRAM RECRUTEMENT		102

ANNEXE C GRILLE D'ENTRETIENS	103
ANNEXE D FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	105
ANNEXE E LISTE DE CODES (ANALYSE THÉMATIQUE).....	108
BIBLIOGRAPHIE.....	109

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 Comparaison entre la prostitution industrielle-moderne et le commerce sexuel post-industriel selon Bernstein	12
Tableau 4.1 Profils des participantes	44

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

GFE : Girlfriend experience

HCMC : Ho Chi Minh

TDS : Travailleuses du sexe

TS : Travailleurs et travailleuses social.es

RÉSUMÉ

C'est dans un contexte socio-économique et politique complexe marqué par les dynamiques d'une société capitaliste et patriarcale que s'inscrit ce mémoire de recherche. Celui-ci vise à explorer les réalités vécues par les travailleuses du sexe (TDS) et à contribuer à une meilleure compréhension des inégalités sociales, des violences systémiques et des enjeux qui entourent leurs métiers. La stigmatisation et la criminalisation des métiers du sexe demeurent des enjeux importants pour les travailleuses du sexe qui ne cessent d'en subir les conséquences. À la lumière des profondes transformations du commerce sexuel dans l'ère post-industrielle, lequel allie désormais le travail du *care* et le travail émotionnel dans une diversification accrue des services, cette recherche s'intéresse aux habiletés sociales et émotionnelles essentielles à l'exercice du travail du sexe. En se penchant sur les concepts d'intimité, de *care* et de travail émotionnel, ce mémoire pose un regard sur le rapport intime dans le travail du sexe selon le point de vue des travailleuses du sexe participantes.

Reposant sur un fondement épistémologique féministe, la démarche de cette recherche qualitative, exploratoire et critique consiste en la réalisation d'entrevues individuelles semi-dirigées auprès de huit travailleuses du sexe. À partir de l'opérationnalisation des quatre phases du *care* développée par Joan Tronto, de l'exploration de la sphère intime et de la perception des efforts émotionnels des participantes, nous relevons plusieurs habiletés nécessaires à la pratique du travail du sexe. L'émergence de celles-ci dévoile notamment des liens tangibles entre le travail du sexe, le *care* et le travail émotionnel, encourageant ultimement une reconnaissance et une valorisation de cette profession. L'analyse des résultats révèle également la présence d'un paradoxe transactionnel dans les métiers du sexe menant à la discussion de concepts tels que les identités marchandisées, la *vraie* et la *fausse* intimité, l'authenticité délimitée et la commercialisation des émotions. En somme, cette recherche expose la complexité de l'exercice du travail du sexe tout en soulignant les multiples habiletés des personnes qui le pratiquent.

Mots clés : intimité ; travail du sexe ; habiletés ; travail émotionnel ; travail du *care* ; stigmatisation ; patriarcat ; justice sociale ; droits des travailleuses du sexe.

ABSTRACT

It is within a complex socio-economic and political context, shaped by the dynamics of a capitalist and patriarchal society, that this research is located. Its aim is to explore the lived realities of sex workers (SWs) and contribute to a deeper understanding of social inequalities, systemic violence, and the challenges surrounding their professions. The stigmatization and criminalization of sex work remain significant issues for sex workers, who continue to bear the consequences. In light of the profound transformations in the sex industry during the post-industrial era—now blending care work and emotional labor with an increased diversification of services—this research focuses on the social and emotional skills essential to the practice of sex work. By examining the concepts of intimacy, care, and emotional labor, this thesis sheds light on intimate relationships in sex work from the perspectives of participating sex workers.

Grounded in a feminist epistemological foundation, this qualitative, exploratory, and critical research approach involves conducting semi-structured individual interviews with eight sex workers. Through the operationalization of Joan Tronto's four phases of care, the exploration of intimacy and the perception of participants' emotional efforts, several skills essential to sex work emerge. These findings reveal tangible connections between sex work, care, and emotional labor, ultimately encouraging recognition and valuation of this profession. The analysis also uncovers the presence of a transactional paradox in sex work, leading to discussions on concepts such as commercialized identities, real and false intimacy, bounded authenticity, and the commercialization of emotions. In sum, this research highlights the complexity of sex work while emphasizing the numerous skills of those who practice it.

Keywords : intimacy ; sex work ; skills ; emotional labor ; care work ; stigmatization ; patriarchy ; social justice ; sex workers' rights.

INTRODUCTION

L'inspiration de ce projet repose sur une série de rencontres et de discussions profondes avec des amies; des travailleuses du sexe. Ces nombreux échanges ont suscité un intérêt croissant pour les réalités complexes de ces femmes, dont les trajectoires de vie sont particulièrement inspirantes. Effectuer cette recherche sur le travail du sexe constitue pour nous un acte militant. Nous sommes fascinées par la force et la résilience de cette population marginalisée, qui continue de subir les conséquences de la criminalisation de leur métier et de la stigmatisation profondément ancrée dans le discours dominant. Ce projet de recherche s'inscrit donc dans une volonté de participer à la déstigmatisation (et à la décriminalisation) de l'industrie du sexe, dans le but d'encourager l'avancement des droits des travailleurs et travailleuses du sexe¹. Reposant sur une posture féministe, ce projet vise à encourager l'émancipation de ces femmes autant sur le plan individuel que collectif en mettant en lumière leur agentivité et leurs habiletés mobilisées dans leur travail. Cette recherche illustre la complexité de la pratique du travail du sexe en démontrant la place qu'occupe le travail émotionnel et le *care* effectués par les TDS dans l'intimité partagée avec leurs clients. Nous espérons que ce travail contribuera à faire tomber certains préjugés, tabous et stéréotypes auxquels les TDS sont confrontées et ultimement, à favoriser une réduction de la violence dont elles sont victimes. Ainsi, en ayant réalisé des entretiens auprès de huit travailleuses du sexe, ce mémoire examine leurs expériences par le prisme de l'intimité, du *care* et du travail émotionnel permettant l'émergence des habiletés nécessaires pour l'exercice de leurs métiers.

Le premier chapitre expose la problématique en présentant d'abord la posture féministe de cette recherche à travers différentes visions polarisées autour du travail du sexe. Les enjeux vécus par les TDS dû à la criminalisation et à la stigmatisation de leurs métiers sont également explorés pour ensuite exposer les caractéristiques actuelles de leur travail qui se trouve impacté par l'émergence d'un commerce sexuel post-industriel. Ensuite, nous poserons la question de recherche ainsi que ses objectifs. Le second chapitre explore les concepts d'intimité et de travail émotionnel sur lesquels s'appuie l'analyse des résultats. La théorisation de ces notions permettent ultimement d'appréhender efficacement le rapport intime entre les travailleuses du sexe et leurs clients. Le troisième chapitre s'attarde à la méthodologie de cette

¹ Sachant que la majorité des personnes qui pratiquent le travail du sexe s'identifient en tant que femme et que les débats idéologiques se concentrent principalement sur celles-ci, nous choisissons de faire usage du féminin en parlant des travailleuses du sexe tout au long de ce mémoire.

recherche qualitative en abordant son fondement épistémologique féministe, la collecte de données, l'échantillonnage, le traitement et l'analyse des résultats, les limites ainsi que les considérations éthiques. Le quatrième chapitre expose les résultats de cette étude. On y retrouve des extraits de la transcription verbatim des entretiens où les témoignages des participantes sont explorés par rapport aux notions principales suivantes : l'intimité, le care, le travail émotionnel, l'authenticité et le contexte du travail du sexe. Le cinquième chapitre porte sur l'analyse des données recueillies permettant une discussion entre la transactionnalité, le travail émotionnel, l'authenticité délimitée et de pratique du *care*. Nous concluons ce mémoire en rassemblant les résultats tout en proposant une nouvelle piste pour une future recherche.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

Ce chapitre explore la complexité du travail du sexe tel qu'exercé par des femmes dans un contexte post-industriel et patriarcal. Il débute par une présentation du débat féministe autour du travail du sexe, opposant deux visions distinctes, ce qui permettra d'explicitier la position politique adoptée dans ce mémoire de recherche. Nous examinons ensuite les caractéristiques actuelles de ce travail : son contexte social marqué par la criminalisation et la stigmatisation, ainsi que son contexte socioéconomique lié à l'émergence d'un commerce sexuel post-industriel. Finalement, en nous appuyant sur les éléments développés dans ce chapitre et en adoptant le point de vue des travailleuses du sexe, nous explorons l'idée selon laquelle ces dernières possèdent des habiletés émotionnelles et sociales essentielles à cette activité. Nous concluons en précisant les objectifs de cette recherche exploratoire.

1.1 Des visions féministes polarisées

S'intéresser à la complexité du travail du sexe nécessite d'avoir une certaine compréhension des débats entre deux visions féministes qui produisent beaucoup de connaissances à ce sujet, mais qui s'opposent fondamentalement : les féministes prohibitionnistes qui militent pour l'abolition de la prostitution en la considérant comme une forme d'exploitation et les féministes revendicatrices des droits des travailleuses du sexe (TDS) qui défendent la reconnaissance de ce travail comme une activité légitime et luttent contre la stigmatisation et la criminalisation (Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011; Parent, 2004; Toupin, 2006).

1.1.1 Féminisme prohibitionniste

D'un côté, les féministes prohibitionnistes (Barry, 1995; Bindel, 2017; Farley, 2003) prônent l'interdiction totale de la prostitution et ne conçoivent pas la prostitution comme un travail puisque, selon celles-ci, les fondements de cette pratique nommée « prostitution » s'inscrivent dans une dynamique de pouvoir où les femmes sont systématiquement subordonnées. Le terme « prostitution » renvoie à « la transgression des règles de propriété des femmes » et il est, la plupart du temps, associé à l'exploitation sexuelle (Parent, 2004, p. 6). Autrement dit, la vision féministe prohibitionniste perçoit la prostitution comme « une forme d'exploitation sexuelle des femmes qui est donc assimilée à une violation des droits de la personne, semblable en cela à l'esclavage, la prostitution ne pourra jamais être considérée comme un acte "volontaire" » (ibid., p. 154). Ainsi, les analyses féministes prohibitionnistes viennent renforcer la compréhension de la prostitution comme un problème social et elles promeuvent la sortie du travail du sexe comme étant la seule option émancipatrice pour les femmes. Cette position encourage les études

portant sur l'expérience des femmes qui sont victimisées, éliminant systématiquement toute possibilité d'agentivité (Toupin, 2006).

1.1.2 Féminisme revendicateur des droits des TDS : la posture de cette recherche

D'un autre côté, on retrouve la vision féministe revendicatrice des droits des travailleuses du sexe qui prône l'agentivité des TDS et leur capacité à définir elles-mêmes les termes de leur émancipation (Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011). L'intention principale réside dans la reprise de pouvoir des femmes et du contrôle qu'elles ont sur leurs vies et leur travail. D'abord, qu'entend-on par *travail du sexe*? Selon Thiboutot (2001), il s'agit de « l'ensemble des pratiques où il y a échange d'argent ou de biens contre un ou des services sexuels : la prostitution de rue, les services d'escortes, la danse nue, le massage érotique, etc. ». Cette définition extrait toute accusation sociale et cible strictement le rapport économique de la pratique. De plus, Pheterson (2001) explique comment le terme « prostitution », à travers le prisme de la stigmatisation et l'économie sexuelle du patriarcat, crée une perception négative du travail du sexe. Autrement dit, selon cette autrice, les échanges économico-sexuels² sont stigmatisés en raison des normes patriarcales qui refusent l'idée que des femmes aspirent à une autonomie financière en demandant une compensation pour un travail normalement invisible et sans rémunération.

De plus, certain.es TDS se questionnent quant au caractère contradictoire de la position abolitionniste puisque lorsqu'il s'agit de travailleuses du sexe qui souhaitent s'émanciper, les prohibitionnistes s'accordent le droit de prendre la parole en leur nom soulignant, par la même occasion, leur prétendue incapacité à comprendre leur propre expérience³. Comme Schaffauser (2017) un travailleur du sexe français, le souligne, beaucoup de TDS aiment leur travail et ne le pratiquent pas pour pallier des troubles affectifs ou seulement pour survivre dans un contexte de misère économique. Pour plusieurs, il s'agit d'une décision éclairée. En effet, du point de vue des TDS et de leurs alliées, le discours dominant prohibitionniste est victimisant, infantilisant et ne reconnaît pas leur légitimité, leur pouvoir ni leur mobilisation (Mensah, 2010; Parent et Bruckert, 2005; Thiboutot, 2001).

² Le terme « échange économico-sexuel » développé par Paola Tabet est élaboré à la p. 22 (cadre théorique).

³ En effet, Mensah (2011) souligne l'adéquation erronée entre le travail du sexe et l'exploitation des femmes. Selon cette dernière, malgré l'existence de l'exploitation dans le travail du sexe, il faut faire attention à la généralisation ; l'exploitation sexuelle est un réel enjeu qui doit être entièrement dissocié du travail du sexe afin d'appréhender pleinement ses impacts.

Selon (Mensah, 2010), les revendicatrices des droits des TDS sont résolument féministes et elles « façonne(nt) un mode d'intervention féministe distinct sur les plans individuel (assignation identitaire comme "travailleuse"), social (organisation et actions collectives) et politique (axé sur l'amélioration des conditions de travail) » (p. 210). Pour toutes ces raisons, la présente recherche s'inscrit dans cette même perspective.

Enfin, comme l'affirme Mensah (2011), s'associer au terme « travailleuse du sexe » implique simultanément de s'aligner aux luttes « qui mobilisent le mouvement ouvrier et mettre en lumière la place de l'industrie du sexe au sein des tendances plus larges du marché du travail » (p. 22). Parler de *travail* permet de mettre en lumière les conditions d'exercice de celui-ci et faire ressortir son aspect générateur de revenus: « plus qu'une simple expression, le concept de « travail du sexe » permet un renversement de paradigme : les prostitué.e.s ne sont pas des déviant.e.s ou des vecteurs de maladies, ce sont des « travailleuses », des travailleurs du sexe » (ibid., p. 22). Cette manière de concevoir l'exercice du travail du sexe permet de rompre avec les discours prohibitionnistes qui stigmatisent et victimisent les TDS. Cela offre un cadre où leurs droits, leur dignité, et leurs conditions de travail peuvent émerger légitimement.

1.2 Contexte socio-économique et politique

Étudier le travail du sexe invite à se pencher sur le contexte socio-économique et politique dans lequel il a lieu, c'est-à-dire dans une société capitaliste et patriarcale. Selon Merteuil (2013), le travail des TDS « sert fondamentalement des intérêts économiques, lesquels se réalisent via des dynamiques de sexe, de classe et de genre » (p. 7). En effet, l'industrie du sexe occupe une place significative dans le système capitaliste, agissant comme un microcosme des dynamiques économiques, sociales et culturelles plus larges. Les intermédiaires, tels que les proxénètes et les clients, bénéficient de cette industrie, tandis que les travailleuses du sexe naviguent dans un environnement stigmatisé et criminalisé.

Merteuil (2013) souligne l'importance « de penser l'oppression des femmes comme un pilier fondamental du capitalisme » (ibid.). Ainsi, reconnaître le travail du sexe permet de mettre en lumière le travail invisible des femmes, car offrir des services sexuels contre différentes faveurs est un échange que l'on retrouve également dans le cadre du mariage (Mensah, 2011; Pheterson, 2001). Merteuil (2013) nous invite à refuser « l'idée selon laquelle il y aurait une différence fondamentale entre le sexe dit gratuit, qui s'effectue au sein du couple, et ce que l'on appelle aujourd'hui le travail sexuel, la prostitution » (p. 6). Il est possible de « penser la famille et la prostitution comme des institutions non pas opposées, mais

complémentaires : “sa fonction [la prostitution] doit être de soutenir et de compléter le travail ménager” » (ibid.). Il est aussi possible de concevoir le refus de reconnaissance de cet échange économico-sexuel comme travail dans le fait qu’il s’agit de relations sexuelles et intimes hors mariage, car historiquement, celles-ci ont toujours été sanctionnées par les instances religieuses et demeurent partie intégrante du narratif social du contrôle du corps des femmes (ibid.).

1.2.1 Stigmatisation et criminalisation

La stigmatisation du travail du sexe a un impact immense sur les réalités vécues par les TDS. En effet, celles-ci sont perçues comme sales et même déviantes dans le discours dominant (Pheterson, 2001). La vision stigmatisante de leur travail mène à la marginalisation et même à une exclusion sociale (Stella, 2013a). Ce stigmate social associé à la *prostitution* vient d’autant plus accentuer les préjugés. C’est pourquoi choisir de parler de *travail du sexe* permet aussi un premier pas vers l’émancipation des TDS:

Le stigma pute est un instrument de contrôle sexiste prêt à l'usage pour attaquer toute femme ou groupe de femmes considérées trop autonomes, par résistance ou par expression. Les femmes peuvent être également stigmatisées comme putes en raison de leur travail, couleur, classe sociale, sexualité, expériences d'abus, origine ethnique, leur statut marital ou leur genre (Thiboutot, 2001).

La stigmatisation a des conséquences directes et préoccupantes sur la sécurité et la santé des travailleuses du sexe ce qui les poussent à adopter des comportements risqués pour éviter la discrimination (Desfossés, 2023; Mensah, 2002; Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011). Par exemple, elles peuvent accepter de suivre un client potentiellement dangereux précipitamment dans le but d’échapper aux regards réprobateurs des passants ou encore rencontrer un client dans un endroit inconnu ou isolé. Paradoxalement, bien que les travailleuses du sexe soient discriminées, leur activité existe car des individus, majoritairement des hommes, en sont les consommateurs. Également, au Canada, le système sanctionne des activités qui facilitent l’échange économico-sexuel. Par exemple, l’achat d’un service sexuel et la publicité de l’offre de services sexuels sont désormais considérés comme des crimes. Selon le Code criminel canadien, le proxénétisme et la tenue de maisons de débauche demeurent illégaux (Gouvernement du Canada, 2014a).

La loi adoptée en 2014 (Bill C-36) qui prétend protéger les personnes qui pratiquent la prostitution a été grandement critiqué pour son impact néfaste sur la sécurité des travailleuses du sexe par des groupes militants et féministes qui défendent leurs droits. Déjà, il y a vingt ans, Mensah (2002) soulignait que le fait de criminaliser l’industrie du sexe vient entacher la réputation des TDS, provoque leur exclusion sociale

et les rend vulnérables à la violence (sexuelle, psychologique ou physique) et au VIH/sida. La criminalisation est également un facteur qui met en danger la santé et la sécurité des TDS, poussées à adopter des comportements à risques afin d'éviter des problèmes avec la justice (Stella, 2013b). Bien qu'il existe des situations d'abus et de coercition dans ce milieu de travail, Mensah insiste sur le fait que la criminalisation n'incite pas les victimes à aller chercher de l'aide, car notre système actuel cherche à les pénaliser. Plusieurs autrices considèrent que la première étape pour déstigmatiser le travail du sexe serait de décriminaliser le métier en abolissant les lois anti-prostitution et par conséquent, la peine y étant associée (Chapkis, 1997; Mensah, Thiboutot et Toupin, 2011; Merteuil et Schaffauser, 2017; Parent et Bruckert, 2005; Pheterson, 2001).

1.3 Le *travail* du sexe

Examinons maintenant ce que l'on entend par *travail du sexe*. Le terme « *sexworker* » a été inventé par Carol Leigh, une autrice, cinéaste et militante féministe américaine qui a longtemps pratiqué le travail du sexe, dans le but de mieux illustrer la réalité des femmes dans l'industrie du sexe (Leigh, 2022). Connu aussi sous le nom de Scarlot Harlot, elle développe cette expression dans l'espoir de visibiliser l'ensemble des secteurs du commerce sexuel tout en mettant de l'avant les droits des TDS. En effet, contrairement au mot « prostitution », choisir le terme *travail du sexe* permet d'articuler la complexité et la pluralité des réalités de la pratique des personnes qui effectuent ce travail (ibid.).

De plus, plusieurs autrices utilisent le terme *pratique* en faisant référence au *travail*, effectué par les travailleuses du sexe, peu importe le contexte d'exercice (Bernier, 2008; Deslauriers, 2023; Lavoie-Mongrain, 2023; Mensah, Thiboutot, et Toupin, 2011; Parent, 2004). La pratique en question suppose l'offre de services sexuels (Parent, 2004) et aussi de services intimes, « requérant un travail *immatériel* voué à susciter certains affects » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 174). Si l'on se concentre sur cet aspect, le travail immatériel du travail du sexe impliquerait des pratiques genrées et des pratiques d'échanges économico-sexuels.

1.3.1 Des pratiques genrées

D'abord, d'après les propos de Lavoie-Mongrain (2023), le travail du sexe implique des pratiques genrées.

Ce qui est compris comme un « travail de femme », ou un emploi traditionnellement féminin, combine le travail matériel et immatériel et inclut notamment le travail de *care*, le travail domestique et le travail du sexe, regroupé sous le terme plus général de travail intime. Le

travail intime vise le soin ou la prise en charge des besoins intimes d'une autre personne, incluant la gratification sexuelle, les soins corporels, le souci envers les gens aimés, la création et le maintien de liens émotionnels, les soins de santé et soins hygiéniques (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 174).

Ces activités, majoritairement effectuées par des femmes, des personnes immigrantes, racisées ou tout individu en marge de notre société, peuvent être comprises comme des pratiques de *care*. Dans le même sens, Boris et Parreñas (2010), qui ont cherché à comprendre ce qui lie le travail de soin, le travail domestique et le travail du sexe, ont permis de clarifier le point de jonction entre l'intimité et l'argent : le travail intime.

Historiquement, le *care* était un travail effectué par les femmes dans le cadre familial, sans rémunération et sans être considéré comme un « vrai » travail productif dans la mesure où il appartenait à la sphère privée (Tronto, 2008).

Le caractère privé de la prestation de *care* impose aux femmes une charge considérable [...] Ce résultat prend toute sa signification lorsque nous réalisons que les femmes sont supposées prendre soin de tous ceux qui composent leur famille. Les femmes mariées souffrent du fait que l'on attend d'elles qu'elles prennent soin de leur mari alors qu'aucune disposition particulière n'est adoptée pour qu'elles soient destinataires de soin (Tronto, 2008, p. 256).

Nous avons ainsi assisté à la création d'emplois qui ont repris certaines caractéristiques du travail domestique des femmes au cours de l'histoire. La dévalorisation des emplois du *care* semble donc résider, entre autres, dans l'association à son caractère émotionnel qui, historiquement, n'était dispensé que par les femmes. Il est donc logique que beaucoup d'entre elles se « reconnaissent psychologiquement dans ce concept, mais il faut absolument affirmer la neutralité politique en termes de genre » (Laugier et al, 2021, p. 12). De plus, « la disqualification [des emplois du *care*] intervient aussi par le fait qu'en associant ces activités à l'émotion, on considère que le travail du *care* ne requiert ni qualifications, ni formations, ni compétences, mais seulement des qualités, dites naturellement féminines » (Deslauriers, 2023, p. 51).

Cependant, en écartant la nature des femmes comme explication de la pratique du *care*, il est important de reconnaître que celles-ci ont développé des connaissances et des savoirs liés à ces pratiques : « on ne naît pas *caring*, on le devient », expliquent Laugier et al. (2021, p. 15). La puissance de ces mots réside dans l'écho qu'ils font à ceux de Simone de Beauvoir dans son célèbre ouvrage *Le Deuxième Sexe* : « on ne naît pas femme, on le devient ». Nous vivons dans un monde où les rôles de genre et les rapports sociaux de sexe sont cristallisés dans l'organisation patriarcale et capitaliste de notre société. Les emplois du *care*

(et le travail du sexe) n'ont pas été épargnés par cette dynamique inégalitaire où les femmes se retrouvent en position de subordination. Autrement dit, être *caring* nécessite une part d'apprentissages et s'inscrit dans les constructions sociales imposées par le système patriarcal.

1.3.2 Les échanges économico-sexuels explicites : un travail de *care*

Paola Tabet (2004), une anthropologue féministe italienne, qui s'est intéressée à l'échange économico-sexuel comme point central des rapports de pouvoir entre hommes et femmes, définit ce type d'échange comme toute relation sexuelle impliquant une compensation et refuse le terme prostitution en rejetant « l'opposition binaire entre mariage à vie et rapport de quelques minutes impliquant une transaction économique » (Salin, 2014, p. 302). En effet, Tabet défend l'idée que les échanges économico-sexuels sont un phénomène qui s'applique à « l'ensemble des relations sexuelles entre hommes et femmes impliquant une transaction économique » en faisant référence à la totalité des relations hétérosexuelles (Trachman, 2009, p. 2). Elle explique l'existence d'un continuum où se retrouvent tous ces types de relations regroupant « une série variable d'éléments communs [...] et une série d'éléments qui les différencient [...] tels que les modalités des relations, les formes de contrat, les personnes, la durée, les services prêtés » (ibid.). Tabet parle donc de deux concepts représentant les pôles opposés du continuum : les échanges économico-sexuels implicites (les relations dites légitimes et acceptées dans la société telle que les relations conjugales) et explicites (les relations appartenant principalement au travail du sexe). Précisons que cette présente recherche se penche uniquement sur les échanges économico-sexuels explicites.

Deslauriers (2023) a réfléchi au travail du sexe comme travail du *care* en mobilisant plusieurs autrices telles que Caradonna, 2008; Merteuil et Schaffauser, 2017 et Molinier, 2020. Elle défend l'idée que les travailleuses du sexe adoptent des pratiques de *care* dans leur travail.

[...] en prenant en compte les dimensions relationnelles et les affects mobilisés dans la réponse aux besoins des personnes qui sollicitent des services sexuels tarifiés, le travail du sexe, tout comme les soins aux personnes, le travail domestique et le soutien à domicile s'inscrit dans le travail dit affectif et immatériel et théorisé comme travail du *care* (Deslauriers, 2023, p. 47)

En somme, les échanges économico-sexuels seraient donc parsemés de pratiques de *care*, c'est-à-dire des gestes et des interactions visant à prendre soin de l'autre. Ces échanges ne se limitent pas à une simple transaction marchande, mais ils comportent une dimension relationnelle et affective.

1.3.2.1 Le *care* comme pratique

Bien « [qu'] il n'existe pas de consensus sur le sens du *care* » (Tronto, 2009, p. 36), il est possible de dire « [qu'] il s'agit d'une réponse concrète aux besoins des autres » (Laugier et al, 2021, p. 11). Un des constats centraux de Tronto (2008) est de considérer le *care* comme une pratique. Le *care* existe « à la maison, au sein des institutions sociales et à travers les mécanismes du marché » et se retrouve donc dans beaucoup plus de sphères sociales que nous ne pourrions croire (Laugier et al, 2021, p. 38).

Tronto (2009) introduit aussi le concept de vulnérabilité et d'interdépendance au cœur de la pratique du *care* permettant l'illustration de sa valeur essentielle du *care* dans la vie de tous. En outre, chaque individu serait au centre d'un réseau complexe de relations de *care*, même s'il est possible d'avoir l'impression d'être complètement autonome. On comprend alors que le *care* n'est pas seulement nécessaire pour les personnes en situation de vulnérabilité, mais que tout le monde se retrouve receveur de *care*. Selon Laugier et al. (2021), il est faux de croire à une totale autosuffisance. Il serait plutôt question de silence, car « ceux qui ont l'air d'être autonomes ne sont en réalité que les plus puissants d'entre nous, ceux qui bénéficient le plus du *care* des autres, silence du *care* des autres » (ibid., p. 19). Ce silence peut aussi être caractérisé par l'invisibilité du *care*.

Les activités de *care*, celles qui consistent à prendre soin des autres, sont traversées par des systèmes d'oppression. Elles ont historiquement été reléguées aux personnes minorisées en fonction du genre mais aussi de la race et de la classe, ceci perpétuant des structures de pouvoir et de privilèges (Deslauriers, 2023, p. 49).

Bernstein (2010a) nomme notamment la garde d'enfants, le travail domestique et le travail du sexe comme faisant partie du secteur de l'économie capitaliste de services que les femmes effectuaient initialement entièrement et gratuitement. Ainsi, le *care* (et donc les métiers du sexe) est régi par les rapports sociaux inégalitaires et est instrumentalisé par l'économie et le politique, car les femmes sont les principales actrices du *care* (*caregivers*).

1.4 Une évolution du travail du sexe

Sachant que le travail du sexe évolue dans un contexte socio-économique et politique donné, il est important de réfléchir aux différentes formes de travail en ce sens, et d'en comprendre leur évolution. Ayant longuement centré ses recherches sur les échanges economico-sexuels, les dynamiques de genre et de sexualité ainsi que sur les conditions d'existence des travailleuses du sexe, Bernstein, démontre

qu'il y a eu une transformation des métiers du sexe depuis le début de l'époque post-industrielle. Selon elle, les clients ne demandent plus qu'un simple acte sexuel, mais bien une « intimité anonyme » à laquelle l'industrie du sexe et ses travailleuses doivent s'adapter (2010a).

Le tableau 1.1 illustre les distinctions paradigmatiques⁴ entre la prostitution industrielle-moderne et le commerce sexuel post-industriel, l'actuel contexte du travail du sexe qui est caractérisé par une commercialisation de l'intimité⁵ (ibid., p. 152) [Traduction libre]. Avant toute chose, il convient de situer temporellement les deux époques comparées dans le tableau ci-dessous. D'abord, la prostitution industrielle-moderne s'est développée en Occident en coïncidence avec l'essor du capitalisme industriel-moderne à la fin du 19e siècle dû à plusieurs facteurs « l'urbanisation, l'expansion du travail salarié et le déclin de la « famille traditionnelle » basée sur la parenté élargie » (ibid.) [Trad. Libre]. Puis, le commerce sexuel post-industriel est le produit de la restructuration mondiale de l'économie capitaliste :

The global restructuring of capitalist production and investment that has taken place since the 1970s has had consequences that are more profound and more intimate than most economic sociologists ever choose to consider. The desires that drive the rapidly expanding and diversifying international sex trade have emanated from corporate-fueled consumption, from an increase in tourism and business travel, and from the symbiotic relationship between information technologies and the privatization of commercial consumption.⁴ At the same time, the rise in service occupations and temporary work, as well as an increase in labor migrations from developing to developed countries, has fueled the growth and diversification of sexual labor. For many sectors of the populations, these shifts have resulted in new configurations of familial life as well as in new erotic dispositions, ones that the market is well poised to satisfy. (Bernstein, 2010a, p. 149).

⁴ « Le terme paradigme est utilisé dans deux sens différents. D'une part, il représente l'ensemble de croyances, de valeurs reconnues et de techniques qui sont communes aux membres d'un groupe donné. D'autre part, il dénote un élément isolé de cet ensemble : les solutions d'énigmes concrètes qui, employées comme modèles ou exemples, peuvent remplacer les règles explicites en tant que bases de solutions pour les énigmes qui subsistent dans la science normale » (Kuhn, 1972).

⁵ Élaborée dans une prochaine section.

Tableau 1.1 Comparaison entre la prostitution industrielle-moderne et le commerce sexuel post-industriel selon Bernstein

	Prostitution industrielle-moderne (depuis la fin du 29 ^e siècle)	Commerce sexuel post-industriel (à partir des années 1980)
Ce qui est vendu	Rapports hétérosexuels ou relations sexuelles orales.	Gamme diversifiée et spécialisée de produits et services sexuels (images, performances, actes).
Où l'échange a lieu	Quartiers chauds urbains (bordels ou rues) ; la séquestration sert à maintenir la fracture sociale entre « public » et « privé ».	Dispersé dans toute la ville et les banlieues environnantes (dans les maisons privées, les hôtels et les lieux commerciaux ; par téléphone et en ligne) ; pas de division claire entre les idéologies sexuelles des espaces « publics » et « privés ».
L'intervention de l'État	Criminalisé et réglementé par des agents de l'État ; où la « prostitution » est gérée comme un crime.	Les interventions se concentrent sur les échanges de rue et/ou les migrants illégaux.
Ce qui est acheté	Relation sexuelle rapide (la contrepartie émotionnellement vide de la romance et de l'amour dans la sphère privée).	Authenticité délimitée (le sens relationnel réside dans la transaction marchande).

Le tableau 1.1 met en évidence les multiples facteurs qui ont contribué au bouleversement du contexte socio-économique de la période post-industrielle actuelle : « the economic transformations of recent decades have restructured not only the social geography of sex work but also the subjective meanings that guide the experience from within (ibid., p. 152). En effet, Bernstein observe que le sens accordé au travail du sexe a évolué parallèlement et conjointement aux transformations économiques. L'entrée dans l'ère post-industrielle aura finalement guidé l'industrie du sexe et ses travailleuses vers des changements concrets au niveau de ce qui est vendu, du lieu de l'échange économico-sexuel, des actions entreprises par l'État et ce qui est acheté.

Dans un premier temps, Tabet insiste sur l'aspect genré de cette transformation historique:

Nous sommes toujours dans la situation où ce qui change, ce qui subit une évolution, c'est le service offert *aux hommes*, un service qui remplace pour eux le poids de l'engagement affectif avec une personne. On n'a pas une transformation égalitaire des rapports : ce sont les filles qui offrent une « *girlfriend experience* », sans doute bien acceptée, ce ne sont pas les jeunes hommes qui offrent parallèlement une « *boyfriend experience* ». Nous sommes en fait dans une évolution qui offre des alternatives plus agréables aux hommes (en fait plutôt aux hommes blancs de classe moyenne). Si beaucoup de choses sont en train de se restructurer, c'est encore largement à l'intérieur du cadre des rapports sociaux de sexe en tant que rapports de classe (Trachman, 2009, p.18).

Ce constat permet de rappeler que peu importe les évolutions auxquelles nous assistons, celles-ci s'inscrivent dans le système capitaliste et patriarcal qui maintient toujours les femmes en position de subordination et où la force de travail (*labor*) des femmes profite aux hommes.

Au-delà du genre, Bernstein soulève aussi l'aspect de « privilège » en parlant de « specific classes, racial-ethnic backgrounds, regions, and nations » quant à la participation à cette nouvelle forme de commerce sexuel :

It should thus come as no surprise to find that more men than women, more middle-class professionals than working-class people, more of the young than the old, and more whites than blacks have been among the first social groups to fully partake in the sexual ethos that I have termed "bounded authenticity" (Bernstein, 2010a, p. 162).

La multiplication des types de services sexuels (et affectifs?) offerts - dans la rue, en maison close, *le sugar babying*, les escortes, les danseuses, les sites comme Only Fans, etc. - et des moyen d'accès s'inscrit premièrement dans le transfert de lieu de l'échange économico-sexuel. L'accès à un espace dit « privé »

(en comparant à la prostitution de rue) permet d’emblée l’apparition de différentes pratiques intimes ne pouvant avoir lieu en public : « with the relocation of sexual labor from the street to indoor venues such as private homes, rented apartments, and “gentlemen’s clubs,” the quality of sexual labor that is entailed is also transformed » (ibid., p. 154). Ainsi, le déplacement de l’échange économico-sexuel explicite du lieu public vers le lieu privé est un facteur déterminant pour le développement de l’authenticité délimitée. Cette relocalisation a aussi permis un bouleversement en terme de durée: « contemporary “intimacy providers” (as some in the industry have taken to calling themselves) charge by the hour rather than for specified acts, so their sexual labor is diffuse and expansive, rather than delimited and expedient » (ibid., p. 154). Bernstein parle entre autres, de la *girlfriend experience*, souvent offert par des escortes, comme étant une manifestation de ce changement et qui, par la même occasion, remodèle les frontières de l’intimité et du travail. Ainsi, la différence entre le travail du sexe de rue et celui d’une TDS œuvrant dans les lieux clos réside dans « la multiplication des démonstrations affectives dans le cadre des interactions avec les clients, une plus grande quantité de temps partagé ensemble, l’accès mutuel à des sphères dites privées comme le domicile et l’importance de la réciprocité du plaisir sexuel » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 102). Cela dit, cette transformation est accompagnée d’une indifférence complète de l’État qui ne s’arrête uniquement sur ce qui est tangiblement observable: « the explosion of commercial sexual services was met by an almost complete lack of concern by the police, despite their intense focus on visible streetwalking » (ibid., p. 151). Autrement dit, les agents de l’État choisissent de centrer leur attention sur ce qui est « visiblement problématique » à leurs yeux (les échanges économico-sexuel de rue en ciblant spécifiquement les minorités visibles).

Cette évolution suscite beaucoup de questionnements quant aux motivations des clients dans l’industrie. Teela Sanders (2008), s’étant notamment intéressée aux clients dits *réguliers*, appuie délibérément les travaux de Bernstein : la satisfaction sexuelle fournie par n’importe qui n’est plus un objectif. Sanders constate d’ailleurs que les clients réguliers représenteraient la majorité de la clientèle parmi les hommes de la classe moyenne dans le travail du sexe hors de la rue. Elle remarque donc qu’une « vraie connexion » est principalement recherchée par ces derniers.

Within an emergent *postindustrial* paradigm of sexual commerce, what is being bought and sold is something quite other than an ephemeral consumer indulgence, yet also distinct from premodern forms of sexual exchange that naturalize the provision of nonsexual forms of intimacy. In postindustrial sexual commerce, emotional authenticity is incorporated explicitly into the economic contract (Bernstein, 2010a, p.154).

1.4.1 Une diversification des services

Sudhir Venkatesh (2006), par sa recherche sur les conditions de vie et de travail des TDS à New York, explique que depuis les années 1990, la scène de l'industrie du sexe a vécu un changement drastique et vient, par la même occasion, corroborer la théorie de bouleversement paradigmatique élaborée par Bernstein. En effet, ses observations faites à New York viennent appuyer les analyses théoriques développées par Bernstein (2010a; 2010b), qui a elle-même étudié les dynamiques de l'industrie du sexe, en se focalisant principalement sur le terrain de San Francisco. Ainsi, le croisement des travaux empiriques de Venkatesh à New York et les analyses théoriques de Bernstein illustre bien la transformation majeure qui traverse l'ensemble de l'industrie du sexe en Amérique du Nord. Venkatesh constate que certaines politiques sociales ont poussé les TDS à se diriger davantage vers un échange économico-sexuel dans des lieux fermés (indoor) plutôt que d'utiliser les rues. Historiquement, bien qu'il ne soit pas complètement nouveau pour les femmes de pratiquer la prostitution derrière une porte fermée, ce mouvement plus généralisé, a permis une évolution dans les échanges et les conditions de travail des TDS. Venkatesh observe que ce changement de localisation engendre des nouveaux enjeux au niveau de la sécurité, de la violence, de l'échange monétaire, de la vision de l'activité, de la manière de travailler, etc. Il souligne aussi que cette relocalisation de la pratique entraîne un changement dans la vision de leur métier chez plusieurs TDS: « the indoor-based women we interviewed have developed a “professional and careerist” orientation to sex work » (2006, p. 131). Effectivement, malgré l'absence de la diminution de la violence envers les TDS en travaillant en lieux clos, ces dernières affirment une plus grande appréciation de leur emploi.

Les technologies numériques exercent également une influence sur les bouleversements observables dans les pratiques du travail du sexe. Les échanges économico-sexuels tels que le *sugar dating*, les multiples applications de rencontre ou les sites comme Only Fans font désormais partie intégrante du fonctionnement d'une portion importante de l'industrie du sexe notamment dû à leur nature facilitatrice d'opportunité (Lavoie-Mongrain, 2023). Cela dit, avec cette multiplication des possibilités de rencontres pour effectuer un échange économico-sexuel explicite, autant pour les travailleuses que pour leurs clients, nous assistons à une complexification des services offerts.

Catherine Lavoie-Mongrain (2023) a travaillé sur la transactionnalité et le travail du sexe à travers sa thèse de doctorat. Portant spécifiquement sur le *sugar dating*, sa recherche permet de mieux saisir le paradoxe entre le transactionnel et l'intime dans le cadre des échanges économico-sexuels et affectifs; des enjeux qui seront abordés plus loin dans la présente étude. Avec l'exemple du *sugar dating*, rappelons que la

dynamique de l'homme pourvoyeur financier-bénéficiaire des services intimes contre la femme récipiendaire de l'aspect monétaire-donnatrice des services ne date pas d'hier. Comme nommé précédemment, l'institution du mariage peut en effet, être compris comme une forme d'échange économique-sexuel implicite (Tabet, 2004). Or, bien que le *sugar dating* n'est pas particulièrement clair dans sa définition⁶ concernant son appartenance au travail du sexe, la thèse de Lavoie-Mongrain (2023) sera mobilisée de façon importante dans ce mémoire.

1.4.2 Au-delà des rapports sexuels : une authenticité délimitée

Comme illustré dans le tableau 1.4.1., la finalité de l'analyse théorique de Bernstein (2010a; 2010b) se traduit par le développement du concept d'authenticité délimitée. En effet, considérant la profonde transformation de l'industrie du sexe, les services incluent désormais plus qu'un simple soulagement sexuel, mais plutôt un rapport intime et affectif entre le client et la TDS. Autrement dit, d'autres types de pratique (de *care* et de travail intime) se déroulent durant le temps payé par le client.

Cette observation nous amène à introduire un autre concept central dans cette recherche : le travail émotionnel. Développé par Arlie Hochschild, *emotional labor* désigne « l'acte par lequel on essaie de changer le degré ou la qualité d'une émotion ou d'un sentiment. Effectuer un travail sur une émotion ou un sentiment c'est [...] la même chose que gérer une émotion ou que jouer un jeu en profondeur » (2003, p. 32). Cela dit, plusieurs études ont démontré l'existence du travail émotionnel dans le travail du sexe en mobilisant la théorie de Hochschild (Kay Hoang, 2010; Kong, 2010; Lavoie-Mongrain, 2023; Murphy et al., 2015; Sanders, 2008). Cette analyse concorde avec le déplacement du commerce sexuel vers des espaces fermés et l'émergence de nouvelles possibilités de rencontre. Le travail émotionnel se manifeste entre autres, par la transformation de la nature des services : les clients n'achètent plus uniquement des actes spécifiques, (comme une fellation ou une relation complète), mais rémunèrent plutôt un temps de compagnie partagé avec les travailleuses du sexe (Bernstein, 2010a, 2010b; Lavoie-Mongrain, 2023). Celles-ci peuvent alors charger à l'heure et non à l'acte pour leurs services. Ce changement dans la

⁶ « Le *sugar dating* se revendique publiquement de rassembler des gens dans le but de conclure un accord donnant-donnant, mais là s'arrête la clarification de sa définition. Aucune des plateformes de rencontre en faisant la promotion ne spécifie la *nature de ce qui est échangé*; c'est-à-dire, dans la majorité des cas, une intimité incluant le plus souvent un accès sexuel contre des compensations financières » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 9).

consommation permet d'offrir beaucoup plus qu'une activité sexuelle et se caractérise d'abord par le travail émotionnel des TDS.

When sex workers advertise themselves as “girlfriends for hire” and describe the ways in which they offer not merely eroticism but also authentic intimate connection for sale in the marketplace, when overworked high-tech professionals discuss their pursuit of emotional authenticity within the context of paid sexual transactions, and when municipal politicians strategize about the best means to eliminate the eyesore of street prostitution while encouraging the development of corporate “gentleman’s clubs,” we can witness the unfolding of precisely this transformation. (Bernstein, 2010a, p. 161)

L'industrie du sexe évolue vers de nouvelles dynamiques où les sphères privées et publiques sont de plus en plus floues puisque nous assistons à la commercialisation de l'intimité pouvant maintenant contenir une authenticité délimitée (Bernstein, 2010a). Incarnant alors une pluralité de pratiques, le travail du sexe devient une activité complexe: [il] est aussi un travail intellectuel, un travail d'acteur, un travail émotionnel, un travail sur soi, un travail de soin, un travail de compréhension et d'adaptation aux autres, un travail d'éducation sexuelle (Merteuil et Shaffauser, 2017, p.14). Étant tous les deux travailleur et travailleuse du sexe militante-s, Morgane Merteuil et Thierry Shaffauser proposent cette définition du travail du sexe à partir d'un regard situé (*standpoint theory*⁷) et nous rappelle l'importance de s'intéresser à l'expérience des personnes pratiquant dans l'industrie du sexe pour tirer des conclusions face à leurs réalités de travail.

1.5 Questions et objectifs de recherche

Alors que le travail du sexe tarde à recevoir une reconnaissance – ce qui participe à l'invisibilisation des multiples pratiques des travailleuses du sexe – et à la lumière de la pluralité des enjeux précédemment exposés, beaucoup de questions demeurent. Cette brève illustration de la complexité des pratiques du travail du sexe ancrée dans le contexte socio-économique post-industriel mène à questionner les habiletés requises pour l'exercer. La notion d'habileté, centrale à cette réflexion, sera approfondie au chapitre 2.

En effet, dès que le travail du sexe n'est plus stigmatisé ou marginalisé, mais considéré comme une forme de travail à part entière, on tend à lui attribuer certaines aptitudes ou qualifications propres. En supposant l'existence d'habiletés particulières (émotionnelles et sociales) pour accomplir le travail du sexe et en les documentant, nous souhaitons participer à la construction d'une image professionnalisée des métiers du sexe. Cette recherche exploratoire vise donc à mieux comprendre la pratique de l'emploi afin de faire

⁷ Ce concept est développé dans le chapitre 3.

émerger les habiletés émotionnelles et sociales que celui-ci requiert. Nous souhaitons alors démontrer que l'absence de reconnaissance du travail émotionnel dans le travail du sexe participe à invisibiliser les habiletés mobilisées pour sa pratique et renforce, par le fait même, la stigmatisation et la marginalisation des personnes qui exercent ces métiers. De plus, en cohérence avec la posture politique de ce mémoire, qui vise à contribuer à la déstigmatisation du travail du sexe, il est essentiel de souligner que reconnaître ce travail comme une véritable activité professionnelle ne suffit pas en soi. Ainsi, documenter les habiletés sociales et émotionnelles mobilisées par les travailleuses du sexe participe activement à cette reconnaissance.

Ce mémoire documente le rapport intime dans le travail du sexe selon le point de vue du savoir expérientiel de travailleuses du sexe à Montréal ayant participé à notre étude, ainsi qu'en tenant compte de l'évolution des manières d'exercer dans l'industrie du sexe, la multiplication des pratiques et l'émergence de l'authenticité délimitée. En somme, la question de recherche à laquelle nous allons répondre est la suivante : Selon les travailleuses du sexe, quelles sont les habiletés émotionnelles et sociales mises en œuvre dans l'établissement et le maintien d'une relation intime avec leurs clients?⁸

L'objectif général est donc d'étudier le rapport intime entre le client et la travailleuse du sexe à l'aide des travaux sur le *care* et le travail émotionnel. Pour ce faire, trois objectifs spécifiques étaient visés :

- Documenter les habiletés émotionnelles et sociales utilisées par les TDS dans le cadre du rapport intime avec leurs clients.
- Analyser le travail émotionnel et le travail du *care* dans la pratique du travail du sexe.
- Mettre en lumière les habiletés nécessaires pour exercer le travail du sexe.

⁸ La question ne sous-tend pas que les travailleuses du sexe aspirent activement à développer une intimité avec leurs clients, mais plutôt que cela est une composante du travail du sexe.

CHAPITRE 2

CADRE THÉORIQUE

Dans ce chapitre, nous élaborons les deux concepts fondamentaux permettant d'aborder notre objet de recherche : l'intimité et le travail émotionnel. C'est en théorisant et définissant ces notions qui traversent nos questionnements que nous pourrions pleinement appréhender le rapport intime entre les TDS et leurs clients.

2.1 L'intimité sous différents angles

Le premier concept du cadre théorique est l'intimité puisqu'il est fondamental pour analyser le travail du sexe et met en lumière les dimensions essentielles de cette activité qui ne peuvent être réduites à des transactions économiques ou mécaniques. Étant évoquée d'une multitude de façons dans la littérature, nous allons d'abord nous concentrer sur sa définition à travers ses dimensions relationnelles et socio-politiques. Ces dimensions s'entrecroisent pour fournir une compréhension profonde des relations intimes, particulièrement dans le travail du sexe où l'intimité est commercialisée. Ensuite, nous intégrerons le concept d'échange économico-sexuel développé par Paola Tabet (2004) pour préciser la définition du travail du sexe qui permettra finalement son articulation avec l'intimité : le travail intime.

2.1.1 Dimensions relationnelles

2.1.1.1 Entrer en relation

L'Humain étant un être fondamentalement social, nous avons le besoin crucial d'entrer en relation intime avec les autres et ce, même si cela comporte des « risques » (Zelizer, 2001). Cela dit, le désir d'intimité passe principalement par les besoins d'habiter, de ressentir et de s'exposer et ces sphères intimes sont essentielles, bien qu'elles nous rendent vulnérables. En effet, faire entrer quelqu'un dans son intimité comporte systématiquement une possibilité de se blesser (ibid). Autrement dit, la capacité des individus à définir les frontières de leurs relations intimes est primordiale même si cela implique également d'accepter le risque de souffrir en raison de cette proximité. Ainsi, la notion de vulnérabilité est essentielle lorsqu'on s'attarde aux relations intimes qui sont marquées par une dépendance mutuelle, car elle permet une connexion authentique et profonde entre les individus (Trachman, 2020).

De plus, l'intimité se caractérise d'abord par sa limite: « une frontière qui circonscrit un domaine. Et la frontière est plus visible que le domaine » (Vienne, 2019, p.11). De surcroît, les frontières varient selon la personne, le groupe social, l'époque ou la culture. En effet, il est possible de comprendre l'intime comme

étant un trait culturel intrinsèquement lié au contexte social, car « selon les cultures, selon les époques, les expressions de l'intime, de la pudeur, de la subjectivité ont beaucoup varié » (Djaoui, 2012, p. 67). Faire entrer quelqu'un dans son intimité, c'est lui offrir des possibilités différentes de celles qu'on offre à n'importe quel individu (Vienne, 2019). L'intimité relèverait d'abord d'une localité (maison, toilette, parties du corps), puisque « laisser entrer une personne dans son intimité » n'est pas nécessairement synonyme du partage de ses questions intimes (ibid).

2.1.2 Dimensions socio-politiques

2.1.2.1 Contexte historique : un processus d'individualisation

Bien que la sexualité soit souvent comprise comme étant la forme la plus « intime » d'une relation, il ne faut pas la confondre avec l'intimité. Effectivement, la sexualité peut être perçue comme un moyen de renforcer certains liens intimes, mais elle ne définit pas entièrement la complexité d'une intimité partagée entre deux personnes. L'intime va donc au-delà de l'aspect physique et englobe des dimensions émotionnelles et relationnelles importantes : « l'affectivité, les intentions, les espoirs, les souffrances constituent [entre autres] un pan de l'intimité. » (Vienne, 2019, p. 16).

L'intimité est une question hautement politique, car contrairement aux croyances populaires, celle-ci n'appartient pas systématiquement à la sphère privée. Se situant aussi dans la sphère publique, l'intime serait grandement influencée par l'individualisation et la détraditionnalisation (Rodrigue, 2020). Ces processus ont profondément transformé les relations intimes qui sont, aujourd'hui, beaucoup plus fluides et dépendantes des circonstances dans lesquelles elles s'inscrivent (Piazzesi et al., 2020).

Au cours de la modernité, cette sphère [l'intimité] se serait de plus en plus différenciée des autres (religieuse, professionnelle, etc.). La sphère intime est le cadre privilégié de l'expression de cette individualité en deux sens: d'une part parce que ce sont les désirs et les sentiments individuels qui s'y déploient, d'autre part parce qu'il s'agit du cadre dans lequel cette idiosyncrasie affective et sexuelle peut trouver l'écoute que les cercles sociaux plus larges ne peuvent pas lui offrir (Piazzesi, 2017, p. 177).

2.1.2.2 Entre le privé et le public : un enjeu féministe

Plusieurs groupes féministes à travers le monde ont su se reconnaître dans ce fameux slogan en tant que militantes et dans leur radicalité : « le privé est politique! » (Lamoureux, 2006). En effet, « cette affirmation a permis de légitimer les revendications des femmes dans la sphère politique » et contribue à la compréhension « que tous les rapports de pouvoir, de domination, d'oppression, est en fait un rapport

politique » (ibid., p. 175). Immanquablement, depuis le début du XIX siècle, le travail des féministes s'est beaucoup centré sur l'émancipation des femmes dans la sphère publique en opposition à leur rôle prédéterminé et enfermé dans la sphère privée c'est-à-dire dans le domestique. Les multiples revendications se sont donc insérées dans une pluralité de domaines et les droits des travailleuses du sexe en font éminemment parties. Or, le fait de concevoir ces deux sphères comme étant séparées alimente la croyance de la différence "naturelle" entre les sexes:

Si ces sphères sont séparées, l'étanchéité n'est pas parfaite: les hommes, à titre de chefs de famille, s'autorisent un va-et-vient entre elles; les femmes, quant à elles, sont assignées au privé et s'exposent à toute une série d'atteintes à leur intégrité lorsqu'elles en sortent: c'est pourquoi la distinction entre l'ouvrière et la prostituée est souvent tenue (Lamoureux, 2006, p. 174).

Cela dit, l'intimité est souvent perçue comme marqueur de la sphère dite privée puisque nous avons tendance à concevoir l'argent et l'intimité comme n'appartenant pas à la même sphère. En effet, historiquement, le privé (associé au travail gratuit des femmes) et le public (associé au travail rémunéré des hommes) s'étaient bien départagés ces deux domaines qui se voulaient pratiquement opposés selon les valeurs et les normes sociales : « l'intimité est conçue comme une « expertise » féminine, alors que l'économie capitalise sur les compétences dites masculines (la rationalité, la compétitivité, etc.) » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 40). Cependant si le travail du sexe est un travail intime mobilisant les deux sphères, dans laquelle des deux se situe-t-il vraiment? L'impossibilité de statuer la position du travail du sexe entre le privé et le public participe d'ailleurs à l'absence de sa légitimisation : « refuser la reconnaissance du travail sexuel, c'est en effet renforcer la division entre le "vrai" travail, notamment salarié, qui a droit d'exister dans l'espace public, et le "non-travail", qui a lieu dans la sphère privée » (Merteuil, 2013, p. 18).

D'ailleurs, Hochschild (2017) explique que la frontière entre le privé et le public est de plus en plus floue entre autres en raison de l'association du travail émotionnel à la sphère intime dans les emplois de service. En accord avec cela, Bernstein (2010a) considère que l'intimité et le commerce se sont interpénétrées pour transformer le marché capitaliste maintenant consommateur d'une authenticité délimitée (*bounded authenticity*) : « l'usage privé cède le pas à l'usage marchand » (Hochschild, 2017, p. 110). Il convient de préciser que cette commercialisation de l'intimité ne fait pas pour autant disparaître l'authenticité émotionnelle, la passion ou les connexions, mais qu'elle devient simplement plus centrale dans l'industrie du sexe aujourd'hui (ibid.).

2.1.2.3 Violences

De plus, sachant que l'intimité s'inscrit fondamentalement dans des lieux régis par une pluralité de règles, celles-ci pouvant facilement être transgressées. C'est pourquoi la notion de violence est importante à considérer lorsqu'on s'attarde à l'intimité corporelle (et donc au travail du sexe) puisqu'elle est « le lieu où se cristallisent les difficultés les plus importantes : « [...] le corps est l'extériorisation première de la personne ; c'est donc là que l'intimité est la plus risquée, la plus ouverte aux agressions, et la plus exacerbée » (Vienne, 2019, p. 17). Ce constat nous rappelle qu'il est impossible de s'intéresser au travail du sexe en écartant la notion de violence puisque le contexte social et judiciaire dans lequel il est pratiqué crée des obstacles importants.

2.2 L'échange económico-sexuel

L'analyse de l'intimité dans le travail du sexe s'appuie ici, entre autres, sur la perspective de Paola Tabet, dont les travaux ont profondément marqué la réflexion sur les rapports sociaux de sexe (Tabet, 2004). Elle conçoit l'échange económico-sexuel comme un mécanisme central de la spoliation de la sexualité des femmes, où les relations hétérosexuelles sont traversées par des logiques de transaction qui bénéficient structurellement aux hommes. Sa posture critique s'inscrit dans une lecture du patriarcat comme système d'appropriation du corps et de la sexualité féminine, y compris à travers des formes socialement légitimées comme le mariage (Trachman, 2009).

Dans ce mémoire, l'usage de la notion d'échange económico-sexuel permet donc de situer le travail du sexe dans un continuum de rapports de pouvoir, tout en le distinguant par sa forme explicite et contractualisée. Autrement dit, l'utilisation de ce concept permet de dépasser l'opposition normative entre la sexualité dite « gratuite » ou « conjugale », souvent associée au couple et à l'amour, et à une sexualité « marchande » rattachée au travail du sexe. En effet, nous avons tendance à assigner les relations se déroulant sur une courte durée (ex : une rencontre de quelques heures par semaine) et mobilisant un nombre limité de pratiques (ex : se déroulant toujours dans un hôtel) au travail du sexe. Inversement, lorsqu'elles sont de longue durée et mobilisent un ensemble de pratiques important, nous sommes portés à les qualifier de ménages⁹ (Trachman, 2020). La transaction économique ou matérielle est donc une

⁹ Le terme « ménage » fait ici référence à un contexte relationnel où il y a un partage de ressources économiques : « dans une optique féministe et matérialiste, l'économie recouvre plutôt les ressources nécessaires aux personnes pour vivre et le travail qui leur permet de produire leurs moyens d'existence : la question de la répartition des ressources est centrale. Pour V. Zelizer, l'économie consiste moins en des contraintes matérielles qu'en des échanges

constante dans toutes les relations hétérosexuelles et la différence s'incarne plutôt dans les caractéristiques de l'interaction telles que les actions déployées et la temporalité (Tabet, 2004). Ainsi, l'existence des échanges monétaires n'est pas l'élément distinctif entre le travail du sexe et la « sexualité conjugale » puisque cette transaction est tout aussi présente dans les deux cas (Tabet, 2004; Trachman, 2020).

À travers ses recherches, Tabet constate qu'aucune définition de ce qu'est une « prostituée » ne fait consensus selon les différentes cultures. De ce fait, elle eu à construire un champ d'étude pouvant rassembler la complexité des relations où il existe un échange économique. En se penchant sur l'échange économico-sexuel en tant que noyau des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, Tabet (2004) fait une distinction entre les échanges légitimes et illégitimes :

[...] les relations « légitimes », comme le mariage et une série d'autres relations considérées comme légitimes (par exemple le *treating* américain), et aussi les relations « non légitimes », et plus ou moins stigmatisées (par exemple les différentes formes de concubinage) pour arriver jusqu'aux formes plus explicites et stigmatisées de services sexuels monnayés où les prestations, la durée du service, la mesure du paiement sont l'objet d'un contrat (la prostitution actuelle ou de celle des bordels, formes bien connues historiquement et largement répandues) (Trachman, 2009, p. 8).

Ne considérant pas l'échange économico-sexuel comme un choix, mais bien comme la réalité imposée par la structure sociale inégalitaire patriarcale, Tabet explique une séparation entre les échanges économico-sexuels *explicites* et *implicites* : « l'un où une partie de la sexualité est extériorisée pour être constituée en service, l'autre où les règles de l'échange sont intériorisées dans la vie sexuelle » (Trachman, 2020, p. 123). Autrement dit, le travail du sexe peut être considéré comme un échange économico-sexuel explicite lorsque la personne qui le pratique établit « une dissociation fondamentale entre le service sexuel comme travail et la sexualité comme expression et vie personnelle » (Tabet, 2004, p. 98). Cette présente recherche se concentre sur des échanges économico-sexuels explicites.

spécifiques qui produisent et circonscrivent des relations. V. Zelizer ne manque pas de noter qu'en abordant le ménage comme une unité de production, elle rejoint les études féministes, et souligne à leur suite que le genre et l'âge sont des divisions déterminantes du mode de production domestique » (Trachman, 2020, p. 133).

2.2.1 L'intimité comme travail

Les échanges économico-sexuels auxquels cette recherche s'intéresse s'incarnent dans l'intimité partagée entre les travailleuses du sexe et leurs clients. Cependant, cette intimité n'a pas nécessairement la même signification pour les deux parties impliquées. En effet, se caractérisant par les échanges économico-sexuels explicites sur le continuum de Tabet (2004), l'intimité vécue dans le cadre du travail du sexe se transforme en une activité professionnelle. L'intimité comme travail vient donc, par la même occasion, brouiller les frontières entre l'économie et l'affectif tout en faisant émerger le paradoxe de la transactionnalité (Lavoie-Mongrain, 2023).

Viviana Zelizer, qui s'est longuement intéressée à l'imbrication de l'intime et de l'économique, démontre qu'il existe « de nombreuses relations qui conjuguent quotidiennement avec ces emmêlements sans qu'il n'y ait perte de signification pour la relation » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 33). Les travaux de cette sociologue américaine, pouvant être perçus comme une prolongation de ceux de Paola Tabet sur le travail du sexe, viennent appuyer l'existence d'un continuum des échanges économico-sexuels *explicites/implicites* et *légitimes/illégitimes* dans l'entièreté des relations intimes hétérosexuelles¹⁰. Effectivement, « loin de se produire dans un monde impersonnel, les transferts d'argent dépendent normalement des relations sociales intimes et les définissent » (Zelizer, 2001, p. 121).

C'est, entre autres, ce sur quoi Lavoie-Mongrain s'est penchée par le prisme du *sugar dating*¹¹ qui, comme les autres secteurs de l'industrie du sexe, représente la rencontre entre ces deux mondes inconciliables. Elle définit la transactionnalité comme étant « le ressenti de malaise causé par l'impression que la finalité principale d'une relation soit de nature individuelle et transactionnelle » (2023, p. 209). En d'autres termes, l'impression qu'il y a une prédominance du transactionnel sur l'intime peut provoquer un malaise, un désenchantement ou même de la déception chez les personnes qui instaurent cette relation.

[...] ce que les adaptations de l'industrie du sexe montrent aussi, et surtout, est que l'intime peut être le produit d'un travail, que ce travail peut faire l'objet d'un paiement spécifique, mais que sa rémunération est inconfortable même lorsqu'elle est convenue mutuellement, explicitement et de manière consensuelle. Sa tarification « tue la magie » et déconstruit le

¹⁰ Tout comme cette présente recherche, Zelizer et Tabet se sont concentrées sur les relations intimes hétérosexuelles, car elles conçoivent l'hétérosexualité comme l'institution de pouvoir qui justifie les rapports sociaux inégalitaires entre les hommes et les femmes.

¹¹ Bien que cette dernière n'ait pas généralisé ses avancées théoriques à la globalité des métiers du sexe, les rapprochements entre ces propos et ceux de mes participantes m'apparaissent évidents.

travail si bien accompli, qu'il devient invisible; ce paradoxe impose de fortes exigences sur les travailleuses qui doivent sécuriser le paiement tout en minimisant ses effets désillusionnant. Même dans le travail du sexe, la transactionnalité peut rendre inconfortable l'accomplissement d'une transaction économique. (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 51)

Considérant que les échanges économiques traversent l'ensemble des relations intimes soit de façon explicites ou implicites et que les transactions monétaires sont seulement « un outil parmi d'autres pour délimiter les frontières d'une relation intime et signifier les attachements que les individus se portent » ; comment se fait-il que la transactionnalité soit une source de malaise dans le contexte d'un échange économico-sexuel explicite quand celle-ci est aussi le fondement de l'existence de cet échange (Trachman, 2020, p. 137) ? C'est précisément cette incohérence inhérente au travail du sexe que Lavoie-Mongrain appelle « le paradoxe de la transactionnalité ».

2.3 Un travail invisibilisé

2.3.1 Le *care*

Avant toute chose, rappelons que Tronto (2008) insiste sur l'importance de prendre en considération l'investissement émotionnel dans les emplois du *care*. Pour se faire, Tronto (2008) propose quatre phases permettant la déconstruction de la pratique du *care*: se soucier de, se charger de, accorder des soins et recevoir des soins. Elle les considère comme un outil de réflexion du *care* comme pratique et les explique comme ceci: (1) se soucier de « implique de constater l'existence d'un besoin et d'évaluer la possibilité d'y apporter une réponse », (2) se charger de « implique de reconnaître que l'on peut agir pour traiter ces besoins non satisfaits », (3) accorder des soins « suppose la rencontre directe des besoins de *care* » et (4) recevoir des soins signifie « la reconnaissance de ce que l'objet de la sollicitude réagit au soin qu'il reçoit » (ibid., p. 248). Hochschild (1983) était l'une des premières à s'intéresser sérieusement au travail émotionnel dans les contextes de *care*:

Ces métiers (1) nécessitent un contact direct avec les clients, (2) exigent des travailleurs qu'ils produisent un état émotionnel qui a des répercussions sur l'état d'autres personnes, et (3) permettent à l'employeur, à travers la formation et la supervision, d'exercer un contrôle sur les activités émotionnelles des employés (Hachana et al, 2020, p. 80).

Cela dit, comme mentionné dans le chapitre précédent, il est possible de réfléchir aux liens entre les métiers du *care* et les métiers du sexe. Soulignons notamment que ces deux secteurs de travail sont : dévalorisés socialement, principalement effectués par des femmes, appartiennent d'abord à la sphère privée, sont associés à des qualités dites féminines et bénéficient au système capitaliste et patriarcal. En

outre, l'activité économico-sexuelle explicite (le travail du sexe) comprend une panoplie de rapports et d'échanges allant au-delà de la transaction économique (Tabet, 2004). Ainsi, la reconnaissance de l'existence des dimensions relationnelles et affectives à travers les pratiques de *care* exercées par les TDS dans leur travail mène ultimement à se pencher sur le deuxième concept fondamental de cette recherche : le travail émotionnel.

2.3.2 Le travail émotionnel

Ce concept développé par Arlie Hochschild dans son ouvrage *The Managed Heart* (1983) est aujourd'hui une notion centrale dans de nombreuses études et ce, particulièrement au cœur de recherches mettant en lumière le travail émotionnel effectué par les femmes. Cette sociologue américaine, qui s'est penchée sur le travail des agentes de bord, suggère qu'au-delà d'un travail physique et mental, celles-ci doivent exercer un travail émotionnel important (*emotional labor*).

This labor requires one to induce or suppress feeling in order to sustain the outward countenance that produces the proper state of mind in others – in this case, the sense of being cared for in a convivial and safe place. This kind of labor calls for a coordination of mind and feeling, and it sometimes draws on a source of self that we honor as deep and integral to our individuality (Hochschild, 1983, p. 7)

En s'appuyant sur la théorie du travail émotionnel développée par Hochschild (1993) dans une recherche effectuée à Ho Chi Minh (HCMC), Kay Hoang (2010) met de l'avant la centralité du travail émotionnel dans la relation intime que les travailleuses du sexe établissent avec leurs clients. Cela dit, cette étude révèle que l'intensité du travail émotionnel varie en fonction du secteur de l'industrie (*low-end, mid-tier and high-end sectors*) et illustre le caractère dynamique de la sexualité, constamment redéfini par l'importance du travail émotionnel dans le travail du sexe.

Client-worker relationships differ in many ways across the three sectors of HCMC's sex industry with respect to location of work, the types of clients, emotional labor, carework, temporal arrangements, economic and intimate intertwinements, how women procure clients, and by the type of relationship sex workers have with their clients (Huang, 2010, p. 269).

En effet, tel que théorisé par Hochschild (1983), les TDS exercent différents types de travail émotionnel, à la fois expressif (faire ressentir des émotions positives) et répressif (suppressions émotionnelles comme le dégoût). Il est essentiel de comprendre que l'exigence liée, par exemple, à l'expression de l'enthousiasme dans le cadre professionnel trahi inévitablement l'objectif du travail émotionnel : « la

coordination entre le ressenti et le soi par un travail émotionnel efficace fait paraître le travail facile, voire invisible » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 48). Ainsi, les TDS doivent absolument exercer un travail émotionnel de manière à maintenir l'illusion d'une relation authentique en dissimulant les efforts nécessaires à la gestion de leurs propres émotions et ceux de leurs clients.

2.3.2.1 La socialité des émotions

Afin de réellement saisir la portée du travail émotionnel sur les personnes qui le produisent, il est important de s'intéresser aux émotions. Hochschild (1983) a examiné l'insertion des émotions et des sentiments dans la commercialisation des relations. Les émotions sont des états affectifs que chaque être humain expérimente quotidiennement. En effet, « l'émotion fait partie intégrante des procédures de raisonnement et de prise de décision, pour le meilleur et pour le pire » (Soares, 2011, p. 133). Si les émotions peuvent, dans une certaine limite, être contrôlées, elles peuvent aussi être comprises comme un type de mécanisme d'adaptation social (Hochschild, 2003, p. 24). En d'autres mots, elles sont « des tentatives d'établir, maintenir, changer ou mettre fin à une relation avec l'environnement en fonction de la signification donnée à une situation » (Lafranchise, 2010, p. 30). Sachant que nous vivons des émotions dans toutes les sphères de nos vies, le travail est, par conséquence, un domaine de l'activité humaine qui n'échappe pas à la production des différentes émotions (Soares, 2011). De plus, Hochschild (2003) considère l'humain capable de réfléchir à ses sentiments et à les moduler (capacité changeante entre différent âge, lieu, classe et temps).

Loin de n'être que l'expression intime d'un individu, les émotions sont éminemment sociales; elles s'inscrivent dans des rapports de pouvoir que détermine souvent la place occupée dans la structure sociale tout autant qu'elles sont au service de la constitution de liens sociaux fondés sur la réciprocité. Qu'elles s'inscrivent dans des rapports de pouvoir ou de domination, elles sont l'expression individuelle d'épreuves sociales liées aux discriminations, stigmatisations ou autres logiques d'exclusion ou de marginalisation dont font l'objet, les travailleuses du sexe (Csupor et al., 2021, p. 174).

Ainsi, en comprenant les émotions comme fondamentalement sociales, il est considéré que nous avons une culture des émotions qui serait structurée par des règles de sentiments et d'expressions émotionnelles qui nous dictent la façon dont nous devons ressentir nos émotions (Hochschild, 1983; Soares, 2011). La socialité des émotions s'inscrit également dans le contexte du capitalisme :

Le capitalisme ne produit pas seulement des biens et des services, mais des émotions et des formes de relations où l'affectivité s'intrique avec le mercantile. Il en résulte des

empêchements et des transformations des relations de *care* produites par les “débordements de la pensée mercantile” dans la sphère intime. Les émotions, selon Arlie Hochschild, ne procèdent pas d’un innéisme biologique ou d’une construction psychosexuelle, les émotions sont façonnées socialement au sein de relations et répondent à des règles de sentiments, à moins qu’elles ne les transgressent (Molinier et Laugier, 2013, p 161).

Ainsi, autant dans notre vie privée que dans la sphère publique, ces règles des sentiments dirigent « l’intensité (on peut ressentir « trop » de colère ou « pas assez »), la direction (on peut ressentir de la tristesse lorsqu’on devrait ressentir de la joie) et la durée (courte ou longue) » (Hochschild, 1983).

2.3.2.2 Une interaction symbolique

Hochschild décrit le travail émotionnel comme étant « le double effort fait par les salariés pour maîtriser – dans le sens voulu par l’organisation qui les emploie – leurs propres émotions et éventuellement les émotions des personnes avec qui ils sont en contact (clients, usagers, subordonnées, etc.) » (Loriol, 2013, p. 60). C’est Goffman qui nous a permis de s’intéresser aux multiples règles qui construisent les interactions humaines et leurs significations. Cette approche interactionniste met en lumière la complexité associée à la gestion de nos émotions et ce, encore plus dans un contexte de travail (Hochschild et al, 2017, p. 31). Considérant que la majorité des emplois nécessitent un contact avec l’Autre, nous avons tous et toutes, plus ou moins besoin de manipuler nos sentiments et ceux des autres (ibid., p. 30).

Le travail émotionnel dispose de deux niveaux. Le premier, celui en surface, se résume à afficher des émotions différentes de celles réellement ressenties. C’est le travail fait, par exemple, par une serveuse qui garde le sourire bien qu’elle fulmine intérieurement quand un client est désagréable et exigeant. Le second, en profondeur, vise à fabriquer un ressenti, c’est-à-dire à déployer des efforts pour se sentir de telle ou telle autre façon parce qu’il s’agit de l’émotion la plus appropriée selon les circonstances ou parce que de réellement ressentir cette émotion facilite le travail. (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 48)

Ayant étudié spécifiquement le métier d’hôtesse de l’air, Hochschild (2017) soulève plusieurs habiletés relevant du travail émotionnel qui semblent tout à fait possible de transposer sur les métiers du sexe. La sociologue souligne effectivement que près d’un tiers de la population américaine occupe un emploi requérant du travail émotionnel « conséquent » et que plus de la moitié des femmes sur le marché du travail ont un emploi demandant du travail émotionnel (1983). En d’autres mots, « nous consommons des émotions et nos émotions sont consommées » (Molinier et Laugier, 2013, p. 162). Effectivement, « ce sont surtout les emplois traditionnellement féminins qui impliquent la commercialisation des émotions, de l’apparence et de la personnalité des travailleuses » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 174). Cela dit, les

femmes sont d'autant plus concernées par la place qu'occupe le travail émotionnel dans le système capitaliste en étant celles qui le pratiquent le plus, mais aussi en étant celles qui sont ciblées (plus que les hommes) à recevoir une éducation importante sur le plan émotionnel (Hochschild, 1893 et 2017).

Ainsi, (1) étant un travail de service, (2) majoritairement effectué par des femmes et (3) exercé dans la sphère intime requérant une sorte de manipulation des émotions par les TDS - tant leurs propres émotions que celles de leurs clients – nous proposons que le travail du sexe s'apparente à une relation de *care* dans un cadre capitaliste et donc, qu'il requiert un travail émotionnel important de la part des TDS.

2.3.3 Les habiletés requises

Le choix terminologique du concept d'« habileté », au cœur de cette recherche, mérite d'être précisé. Au fil de nos lectures, nous avons rencontré une diversité de termes – compétences, aptitudes, qualités, capacités – qui renvoient tous à une même réalité : celle des habiletés. Comme le souligne Fallourd (2021), « si autant de termes existent pour désigner une seule et même notion, cela reflète ô combien elle suscite de l'intérêt, mais aussi combien elle recouvre une "entité" difficilement palpable » (p. 179). C'est donc le terme « habileté » qui a été retenu pour ce mémoire.

Après avoir démontré un lien entre le travail du sexe et le travail du *care*, nous estimons que sa pratique requière des habiletés sociales et émotionnelles essentielles. Cela dit, les habiletés psychosociales ne sont pas innées et « ne se colorent pas de la même manière selon [leur] époque, [leur] origine, [leur] région d'habitation et même des normes spécifiques au niveau macro-groupe » (Fallourd, 2021). Sachant que Hochschild (1983) explique les émotions comme fondamentalement sociales et considère que nous possédons tous une culture des émotions selon laquelle nous ressentons et agissons, il convient de souligner que nos habiletés et nos émotions sont ancrées dans le contexte culturel, social et politique. Par ailleurs, les habiletés émotionnelles et sociales se développent durant toute notre vie et sont en constante évolution (Lafranchise, 2010).

Selon cette logique, nous pensons que les travailleuses du sexe développent et mobilisent des habiletés sociales et émotionnelles spécifiques à leur métier. Leurs habiletés seraient donc essentielles pour la gestion des situations complexes, l'établissement de liens intimes avec des clients variés et la navigation dans leur contexte de travail marqué par la stigmatisation, les discriminations et la criminalisation.

2.3.3.1 La gestion des émotions : des habiletés émotionnelles

Les émotions animent tous les moments de nos vies et sont au cœur de nos interactions sociales, nos actions, nos décisions, nos besoins et même de nos habiletés (Saarni, 1999). Dans l'impossibilité de s'arrêter à une définition unique de ce qu'est « l'émotion » dû au nombre incalculable d'individus s'y étant intéressés dans une multitude de domaines d'études, nous choisissons de la comprendre d'un point de vue sociologique : les émotions sont des constructions sociales modelées par plusieurs facteurs sociaux tels que « les normes culturelles, les valeurs, les croyances [et] les stéréotypes » (Soares, 2011, p. 133). Cela dit, le concept de travail émotionnel permet une analyse des interactions, des relations sociales et des expériences émotionnelles, dans les milieux de travail du *care* (et donc du travail du sexe). Selon cette approche, la gestion des émotions requiert un travail émotionnel et se traduit par « la compréhension, l'évaluation et la gestion de ses propres émotions, ainsi que des émotions d'autrui dans et pour l'accomplissement du travail » (Soares, 2011, p. 134). Ainsi, dans les milieux du *care*, le respect des règles des sentiments est primordial pour maintenir une *position professionnelle*, tel que, par exemple, une travailleuse sociale démontrant une bonne gestion de ses émotions au cours de la relation d'aide (Boujut, 2005). Si on applique cette analyse au travail du sexe, en effet, la légitimité professionnelle de la travailleuse repose grandement sur sa capacité à gérer ses émotions en contexte relationnel. Les TDS doivent demeurer souriantes, aimables et sensibles aux besoins des clients et doivent éviter d'exprimer des émotions dites *négatives* puisque pleurer ou se plaindre au travail ne serait certainement pas considéré professionnel. Dans les relations de service, « il devient difficile de ne pas considérer la capacité des professionnels à gérer leurs émotions comme une modalité pratique de leur travail » (ibid., p. 151). Par conséquent, la capacité à gérer ses émotions semble essentielle dans la pratique des métiers du sexe.

2.4 Conclusion : La place du travail émotionnel dans le travail du sexe : une authenticité délimitée

Serions-nous donc en train d'assister à une révolution dans le rapport du désir et du marché depuis le début des années 1990? C'est ce que Bernstein (2010a) conclut en dressant un portrait du commerce sexuel actuel : « *passion, emotional authenticity, and connection have not disappeared but have been packed ever more tightly into market commodities* » (p. 163). Autrement dit, le travail du sexe s'incarne aujourd'hui dans la vente et l'achat d'émotions authentiques et de connexions physiques que Bernstein appelle *bounded authenticity* (ibid.). En effet, les travailleuses du sexe seraient plus disposées à participer à différents types de contacts physiques associés aux émotions, tels que les caresses, le toucher, recevoir du plaisir et embrasser sur la bouche (ibid., p. 154). Elles participent pour ainsi dire à un travail émotionnel. Plus largement, selon certaines autrices, nous entrons dans un nouveau paradigme de relations

commerciales qui traversent maintenant nos vies (Gilligan, Hochschild et Tronto, 2013). En guise d'exemple, Bernstein a identifié une demande particulière de la part de clients qui aurait fait son apparition dans l'industrie du sexe et qui consiste à vendre une relation intime: *the girlfriend experience* (GFE) (2010a, p. 161). Ce type de service est généralement plus coûteux et permet parfois une rencontre beaucoup plus longue que les autres. D'une illusion d'intimité authentique à l'entretien de fantasmes, les GFE offrent une relation transactionnelle où les hommes postindustriels en manque d'amour peuvent fréquenter la femme de leurs rêves sans pour autant s'engager dans une relation romantique classique (Donick et Lever, 2009; Lavoie-Mongrain, 2023). Lavoie-Mongrain (2023) explique ce qu'implique le travail émotionnel de ces travailleuses du sexe en le plaçant en relation avec le paradoxe de la transactionnalité qui traverse inévitablement le travail du sexe :

Le travail des *sugar babies* repose sur une méticuleuse gestion des impressions visant, d'une part, à faire apparaître le mirage d'une intimité et d'un attachement sincère et, d'autre part, à faire disparaître les éléments de la relation qui « tuent la magie » de ce fantasme, plus spécifiquement la transactionnalité. Le soutien d'une telle illusion se fait au moyen de nombreux efforts engageant le corps, mais aussi la gestion mentale et les émotions. Même s'il se manifeste entre autres de façon physique, ce travail est, comme nous le verrons, immatériel, puisqu'il vise la production de certains affects (Hardt, 1999). Il s'agit d'un travail multifacette d'autant plus complexe qu'il doit préférentiellement demeurer invisible aux yeux des hommes (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 90).

Il convient d'ailleurs de souligner que selon Carbonero et Gómez Garrido (2018), peu importe le contexte spécifique de travail du sexe et même pour les TDS qui ne cultivent pas de relation durable avec leurs clients, l'entièreté de celles-ci s'engagent dans un travail émotionnel. Selon son étude effectuée au Vietnam, Bernstein (2010a) constate la centralité du travail émotionnel dans le travail du sexe, mais aussi l'apparition d'une éthique sexuelle : l'authenticité délimitée. Celle-ci requiert une manipulation de la sexualité et de l'intimité par les TDS et démontre bien le changement de paradigme dans le travail du sexe: le marché n'offre plus que du sexe anonyme, mais bien de l'intimité anonyme.

For many sex workers, the provision of bounded authenticity resides in fulfilling clients' fantasies of sensuous reciprocity through the self-conscious simulation of desire, pleasure, and erotic interest. For others, it may involve the emotional and physical labor of manufacturing genuine (if fleeting) libidinal and emotional ties, endowing their clients with a feeling of desirability, esteem, or even love (Bernstein, 2010a, p. 155)

Le concept d'authenticité délimitée (*bounded authenticity*) nous semble donc essentiel pour comprendre le travail émotionnel dans le cadre du travail du sexe et sera mobilisé dans le chapitre d'analyse des

résultats. Cette éthique sexuelle à laquelle les travailleuses du sexe se retrouvent confrontées dans la pratique de leur travail se manifeste donc désormais dans la vente d'un travail émotionnel et d'une relation intime : la commercialisation de l'intimité.

CHAPITRE 3

MÉTHODOLOGIE

Ce chapitre introduit le fondement épistémologique féministe de cette recherche, permettant de mettre en lumière les inégalités vécues par les travailleuses du sexe dues à leur exclusion de la production de savoirs concernant leurs réalités. En intégrant des concepts tels que l'épistémicide et le point de vue situé, ce travail participe à la déstigmatisation de l'industrie du sexe et à valoriser les savoirs des TDS. La méthodologie qualitative adoptée permet d'explorer la complexité des expériences des participantes à travers des entrevues individuelles semi-dirigées, tout en tenant compte des considérations éthiques et des limites de l'échantillon. Ce projet de recherche se veut à la fois intellectuel et politique, cherchant à contribuer au changement social et à la reconnaissance des droits des TDS.

3.1 Un fondement épistémologique féministe

Les épistémologies féministes portent un regard sur « les conceptions et pratiques de production des savoirs et de l'ignorance, et sur la manière dont elles désavantagent systématiquement les femmes et d'autres groupes subordonnés » (Godrie et Dos Santos, 2017, p. 9). Afin de repenser les liens entre les inégalités sociales vécues par les TDS et la production des savoirs sur l'industrie du sexe, l'épistémologie féministe permet donc une meilleure compréhension de ces inégalités épistémiques (ibid.). Il est primordial de rappeler que les TDS ont toujours été exclues de la production des savoirs concernant leurs propres réalités. Leur classification en tant que « prostituées », un groupe social stigmatisé, les empêche d'être entendues et les réduit au silence (Pheterson, 2001). Autrement dit, en se basant sur les propos de Godrie et Dos Santos (2017), cela constitue un épistémicide. En effet, ce concept reconnaît les injustices épistémiques qui se perpétuent systématiquement, collectivement et qui se manifestent sous forme d'oppressions sur un système de connaissances (ibid.). L'invisibilisation des savoirs des TDS s'inscrit donc dans un contexte de privilège et d'autorité épistémique, tel que défini par les analyses traditionnelles. Cette exclusion épistémique persistante écarte la contribution des TDS au processus de construction des savoirs sur l'industrie du sexe et vient, par la même occasion, empêcher le développement de nouvelles analyses qui seraient nécessairement plus inclusives et représentatives de l'expérience de cette population marginalisée. En ce sens, en s'appuyant exclusivement sur les savoirs des TDS ayant participé à ce projet, cette recherche s'inscrit dans une démarche de résistance à l'épistémicide décrit par Godrie et Dos Santos (2017). Tout en demeurant modeste, compte tenu de la portée de ce mémoire universitaire, ce travail espère contribuer à déconstruire les inégalités épistémiques en donnant une voix aux TDS dans la littérature scientifique. Nous souhaitons donc participer au développement de connaissances plus inclusives et représentatives, qui prennent en compte l'expérience réelle des TDS dans l'industrie du sexe.

3.1.1 Une recherche féministe

Le terme *féministe* traduit un travail d'historicisation et de la pensée sur le privé et le domestique, afin de révéler les rapports de pouvoir autrefois compris comme étant naturels (Dorlin, 2008).

Si une personne - ou mieux une classe entière de personnes - n'a pas droit à sa propre sexualité, si elle est destinée dès sa naissance à entrer dans un rapport où elle devient dépendante d'une autre personne et en échange de l'entretien et d'une position de légitimité sociale elle doit donner des services sexuels, domestiques, reproductifs, quand elle entre en plus dans ce rapport de façon non contractuelle, c'est-à-dire que ses services ne font pas l'objet d'un contrat qui en définit la mesure, ils ne sont donc en aucune manière quantifiés, quand en plus il y a, et il y a eu, la possibilité souvent mise en acte de la contraindre par la violence à fournir ces services, je pense qu'on peut parler sans hésiter d'un rapport de pouvoir. Mais le rapport de pouvoir est à la base de l'entière organisation de la société. (Tabet dans Trachman, 2009, p.14) .

Ainsi, les savoirs féministes sont des questionnements politiques. Ils remettent en cause les « effets de pouvoir des discours médicaux, psychanalytiques, mais aussi philosophiques, historiques ou anthropologiques totalisants, dominants, sur le corps et la parole des femmes » (Dorlin, 2008 p. 14). Ce travail de conscientisation permettant aux femmes de se reconnaître comme sujets de l'oppression patriarcale s'inscrit dans une pensée critique qui se manifeste par « la rébellion face aux injustices pour prendre possession de la réalité » (Motoi, 2016, p. 6).

La visée politique de la pratique conscientisante est l'édification du « sujet se libérant » par la construction de son propre savoir. Cette appropriation par l'humain de ses expériences subjectives comme connaissance est un processus d'empowerment social qui l'amène à devenir sujet connaissant son monde et non objet passif d'une logique de domination [...] (Motoi, 2016, p. 6).

Ceci étant dit, il convient de préciser que ce projet s'inscrit dans une volonté de contribuer à la déstigmatisation de l'industrie du sexe afin d'encourager l'avancement des droits des travailleuses du sexe et de réduire les violences à leur égard. Cette recherche participe donc à ce travail de conscientisation en permettant aux savoirs situés des TDS d'émerger et d'avoir une place dans les écrits scientifiques. Nous constatons la place centrale de l'engagement des participantes dans cette conscientisation puisqu'elles ont eu l'occasion de réfléchir à des dimensions de leur vie personnelle et professionnelle qu'elles n'avaient peut-être jamais exploré auparavant. Mentionnons également l'enthousiasme, voire même, la reconnaissance des participantes face à l'expérience des entretiens où elles ont eu l'espace et le temps de se raconter et d'être entendue sans jugement.

Ainsi, cette recherche est féministe, car elle est politique et motivée par un désir de changement social (Ollivier et Tremblay, 2000). Ce projet puise son enracinement dans l'épistémologie féministe par le point de vue situé, concept développé par Nancy Hartsock. Le « positionnement » (*standpoint theory*) consiste à valoriser les savoirs ayant été invisibilisés dû aux représentations du monde déterminées par les conditions matérielles d'existence des hommes (Dorlin, 2008). Pour ce faire, le *standpoint* des travailleuses du sexe qui est mis en lumière dans le cadre de cette recherche prend part à la transformation de leurs expériences en savoirs. De plus, le féminisme accorde de l'importance à l'engagement de la chercheuse dans la mesure où cette dernière se doit de s'ancrer théoriquement dans ses valeurs féministes (Ollivier et Tremblay, 2000). Autrement dit, les préoccupations de changement social se manifestent concrètement par la dimension militante de la recherche féministe qui sont notamment explicitées dès l'introduction pour ce présent mémoire (ibid.).

Enfin, soulignons que cette recherche féministe participe à la construction d'une objectivité forte (*strong objectivity*) (Dorlin, 2008)¹². En effet, en s'appuyant sur les propos de Sandra Harding, Elsa Dorlin affirme qu'« une véritable objectivité en science implique que les positionnements politiques des scientifiques doivent être conscients et explicites quant à leur caractère historiquement et socialement situés (Dorlin, 2008, p. 30). Ainsi, en explicitant notre posture politique tout en le situant historiquement et socialement au premier chapitre, cette recherche vise l'émergence et la compréhension, à partir du point de vue situé des TDS, d'une multitude de rapports de pouvoir participant à maintenir les femmes en position de subordination.

3.1.2 Un regard exploratoire, qualitatif et critique

Paillé (2007) postule que la recherche qualitative est une méthodologie de proximité dans la mesure où elle est fondamentalement proche: « (1) de la vie dans sa complexité et sa mouvance telles qu'elle se donne et s'appréhende; (2) de l'expérience telle qu'elle peut être directement observée en dehors de toute manipulation; (3) de la parole, de son énonciation, de son organisation en action; (4) de contexte immédiat des expériences ou phénomènes étudiés; (5) du sens des expériences tel qu'il peut être appréhendé ou construit; (6) du vécu des personnes dans leur monde intime, social ou culturel; (7) de la subjectivité du chercheur; (8) des témoignages recueillis et des observations amassées, qui sont analysés en l'état; (9) des interactions à travers lesquelles se construit la réalité et (10) des phénomènes étudiés,

¹² Ce concept d'objectivité théorisé par Sandra Harding permet de réfuter l'association du *standpoint* à la subjectivité et au relativisme en démontrant la pertinence scientifique de cette méthode (Dorlin, 2008).

qui sont mis en récit et parfois racontés directement » (p. 432). Ainsi, selon toutes ces dernières caractéristiques, cette recherche s'inscrit dans une méthodologie qualitative dite « de proximité » puisque notre démarche s'est centrée sur la rencontre de participantes par l'entremise d'entretiens nous permettant d'explorer, dans leur complexité et leur spontanéité, les expériences vécues et les contextes sociaux de ces dernières, tout en respectant leur subjectivité pour ensuite analyser leurs témoignages dans leur état brut.

De ce fait, cette étude vise l'approfondissement d'un sujet de recherche encore peu documenté à partir des données recueillies. Cette démarche méthodologique participe à « donner un sens à une situation encore relativement confuse [et] cherche à donner un nouveau sens à une situation mal comprise » (Mongeau, 2008, p. 30) dans la mesure où les expériences des TDS sont rarement placées au cœur des collectes de données comme dans celle-ci. Enfin, cette recherche se veut critique de par sa position féministe qui analyse les mécanismes de pouvoir, de domination et d'inégalités qui les structurent, tout en valorisant les savoirs situés et les voix des travailleuses du sexe.

3.2 Outils de collecte de données

3.2.1 Entrevues individuelles semi-dirigées

Considérant l'angle exploratoire de ce projet, la parole des femmes qui exercent un travail dans l'industrie du sexe est au cœur de cette étude. Nous avons donc procédé à des entrevues individuelles dans un climat de confiance et d'ouverture pour que les travailleuses du sexe se sentent à l'aise à partager des éléments de leur vie qu'elles choisissent de cacher la plupart du temps. Sachant que plusieurs TDS se retrouvent à vivre une double vie pour éviter la stigmatisation ou la judiciarisation, l'entrevue individuelle est une technique adéquate pour réduire les inconforts possibles chez la population étudiée: « *sex workers often live double lives for this reason and as such can be described as managing concealable stigmatized identities – identities that can be hidden but that continually carry a risk of social shaming and discrimination* » (Armstrong, 2019, p. 1291). Aussi, nous avons utilisé l'entrevue semi-dirigée afin de laisser une certaine liberté aux participantes dans l'orientation des sujets abordés lors des discussions, nous permettant ainsi de faire émerger d'autres réflexions pendant l'échange. Ayant duré entre 1h20 et 2h55, les entrevues ont laissé la place à des partages touchants et profonds de leurs expériences en tant que femme et travailleuse du sexe. Additionnellement, il est important de souligner que la majorité des entrevues se sont tenues au logement des participantes, localisation choisie par ces dernières. Seulement une entrevue a eu lieu dans un local de l'UQAM pour une raison pratique. La décision de réaliser les

entrevues dans des environnements connus, confortables, sécuritaires et confidentiels s'inscrivait dans une volonté de minimiser le sentiment de vulnérabilité des participantes. De plus, les participantes seront avisées par courriel lorsque ce mémoire de recherche sera officiellement déposé afin qu'elles puissent en prendre connaissance. Cette étape est particulièrement importante dans le contexte d'une recherche féministe comme celle-ci puisqu'elle s'inscrit dans une volonté de co-construction de savoirs avec les personnes concernées.

3.2.2 Le schéma d'entrevues

Le guide d'entrevues fût d'abord réfléchi en trois temps, selon les trois concepts-clés de l'étude : l'intimité, le *care* et le travail émotionnel. D'emblée, interroger les participantes sur le concept d'intimité leur permettait d'amorcer une réflexion sur leur travail en évitant de les brusquer. La délicatesse était effectivement une préoccupation centrale dans la construction du schéma d'entrevues considérant la criminalisation et la stigmatisation de leurs emplois. Ensuite, nous avons construit la section suivante en opérationnalisant les quatre phases du *care* (se soucier de, se charger de, accorder des soins et recevoir des soins) développé par Tronto (2008) sous la forme de questions orientant les participantes à réfléchir sur l'intimité partagée avec leurs clients ainsi qu'aux habiletés qu'elles doivent mobiliser au travail. Puis, la dernière partie du schéma d'entrevues permettait de se concentrer sur les émotions et le travail émotionnel effectué par les participantes. Ainsi, les résultats recueillis répondent directement à nos objectifs de recherche en documentant les habiletés sociales et émotionnelles nécessaires pour exercer dans l'industrie du sexe.

3.3 Échantillonnage et recrutement

Visant les femmes travaillant dans l'industrie du sexe, les personnes sélectionnées pour cette recherche devaient correspondre aux critères d'inclusion suivants : (1) travailler ou avoir travaillé en tant que femme dans l'industrie au Québec, (2) exercer ou avoir exercé le métier pendant au moins 1 an, (3) être à l'aise en anglais ou en français et (4) avoir 18 ans ou plus. Il convient de souligner l'implication volontaire des personnes en l'absence de rémunération pour la participation à cette recherche. Pour le recrutement en automne 2023, nous avons d'abord contacté le Comité autonome du travail sexe (CATS) et les organismes Émissaire (Longueuil) et Stella l'amie de Maimie (Montréal). Sans réponse positive après quelques semaines, nous avons opté pour le recrutement par le biais des réseaux socio-numériques et créé un carrousel Instagram (voir Annexe B) qui fut grandement repartagé. Nous avons donc, entre autres, eu recours à la technique boule de neige qui consiste à se faire recommander des personnes à partir des

premières personnes contactées (Mongeau, 2008, p. 92). Seulement trois jours après la création et le partage du carrousel Instagram, nous avons déjà atteint le nombre maximum de participantes recherchées. Un total de huit personnes provenant de cinq secteurs différents de l'industrie ont donc participé. Leurs caractéristiques sont présentées au chapitre 4.

3.4 Traitement de données et analyse

Nous avons procédé à l'enregistrement audio-numérique des entrevues individuelles. Ceci permis ultérieurement de retranscrire les verbatims puis d'en faire l'analyse. Nous avons privilégié l'analyse thématique pour saisir le sens des témoignages des participantes.

La thématisation constitue l'opération centrale de la méthode, à savoir la transposition d'un corpus donné en un certain nombre de thèmes représentatifs du contenu analysé, et ce, en rapport avec l'orientation de recherche (la problématique). L'analyse thématique consiste, dans ce sens, à procéder systématiquement au repérage, au regroupement et, subsidiairement, à l'examen discursif des thèmes abordés dans un corpus (Paillé et Mucchielli, 2021, p. 270)

En menant nous-mêmes toutes les étapes de la démarche méthodologique (revue de littérature, création du guide d'entreviens, réalisation et transcription des entretiens, etc.), nous avons pu éviter certains obstacles liés à l'analyse thématique. Cette implication complète nous a permis d'avoir une connaissance approfondie des objectifs et de l'orientation de la recherche (Paillé et Mucchielli, 2021). En réalisant les entretiens et leur transcription, nous disposions d'une vision holistique des données recueillies, facilitant ainsi l'analyse thématique. Cette compréhension d'ensemble a permis de faire émerger plus aisément des complémentarités, des divergences et des oppositions entre les thèmes observés au fil des étapes précédentes (Paillé et Mucchielli, 2021).

Pour effectuer la thématisation, nous avons fait usage du logiciel Nvivo. Nous avons créé une première version de thématisation mais nous nous sommes rapidement rendu compte que les thèmes sélectionnés manquaient de profondeur pour répondre aux exigences de notre analyse. En effet, pour la première thématisation, nous nous étions concentré sur les trois grands concepts avec lesquels nous avons construit notre schéma d'entreviens : l'intimité, le *care* et le travail émotionnel. Or, plus nous avançons dans cette thématisation, nous avons constaté la répétition de plusieurs thèmes émergents (authenticité, transactionnalité, professionnalité, condition du travail du sexe, etc.) qui ne pouvaient être ignorés. Bien qu'il n'y ait pas de « nombre magique permettant de répondre définitivement à la question de la

réurrence *significative* d'un thème », nous avons constaté la valeur de ces derniers et il a donc été nécessaire de recommencer la thématisation sous un autre angle (Paillé et Mucchielli, 2021, p. 310). Malgré un démarrage décourageant, il s'est avéré essentiel de traverser ces étapes pour approfondir notre compréhension des entretiens et développer une attention accrue aux détails dans la poursuite de notre étude. En effet, nous estimons avoir affiné notre sensibilité théorique et expérientielle à travers notre démarche méthodologique (Paillé et Mucchielli, 2021). Finalement, nous retenons la deuxième thématisation beaucoup plus étoffée (voir Annexe E).

3.5 Limites de la recherche

La limite centrale de cette recherche concerne l'échantillon de femmes rencontrées. D'abord, elle s'inscrit dans la non-représentativité de la population générale des travailleuses premièrement en raison de la taille de l'échantillon, mais aussi à cause de l'aspect volontaire de la participation des personnes interrogées. Rappelons que la recherche qualitative n'a pas l'objectif de généraliser l'information mais bien d'en approfondir la compréhension dans son contexte, en explorant les nuances, les significations et les dynamiques propres aux expériences étudiées (Paillé, 2007; Paillé et Mucchielli, 2021). Cela dit, un échantillonnage de huit travailleuses du sexe provenant de cinq secteurs différents de l'industrie demeure pertinent.

Ensuite, aucune des participantes ne se définissait comme étant une « travailleuse du sexe de *subsistance* ». Autrement dit, ce sont des femmes qui pratiquent le travail du sexe dans des contextes considérés privilégiés dans la mesure où aucune n'a partagé exercer ou avoir exercé leur travail comme moyen de survie. Au-delà des secteurs dans lesquels elles exercent, le niveau de scolarité élevé des participantes constitue également une caractéristique distinctive. Cette donnée est particulièrement significative, car elle reflète un phénomène observé dans la littérature, soit la présence croissante de femmes éduquées et issues de milieux relativement favorisés dans l'industrie du sexe. Comme l'explique Trachman (2009), cette tendance s'inscrit dans un contexte de discrimination systémique sur le marché du travail :

Si on regarde de plus près du côté des *sex workers*, il y a un nombre croissant de jeunes femmes, d'étudiantes ou qui ont terminé des études universitaires, obtenu des diplômes, des doctorats etc. qui offrent des services sexuels occasionnellement ou, parfois, comme *sex work* régulier. C'est un phénomène lié aussi à la discrimination sur le travail : les étudiantes, les filles de la nouvelle petite bourgeoisie, même avec des hauts niveaux de qualifications

intellectuelles, ne peuvent pas accéder à des postes importants et bien payés comme leurs collègues hommes (Trachman, 2009, p. 18).

Cette observation permet donc d'inscrire le profil de mes participantes dans une dynamique sociologique plus large, où le recours au travail du sexe peut être une réponse stratégique à des contraintes, même en l'absence de précarité immédiate.

De plus, l'échantillon de cette recherche comporte aussi des limites quant à la représentation des personnes racisées et des personnes trans. En effet, parmi les huit participantes, on ne comptabilise seulement une seule personne racisée et aucune femme trans. Cela dit, il est intéressant de noter que la majorité des participantes se considèrent *queer*, mais que nous n'avons pas cherché à creuser cet aspect.

3.6 Considérations éthiques

Ayant collaboré avec une population particulièrement vulnérable, nous avons fait la demande et obtenu l'approbation éthique de la recherche par le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPÉ) suite à la tenue du Mérite Scientifique (voir Annexe A). De plus, nous avons présenté un formulaire de consentement à signer à chaque participante leur permettant de prendre connaissance des risques, des avantages et de la confidentialité du projet auquel elles participent (voir Annexe D). En effet, le travail du sexe n'étant pas considéré légitime et criminalisé au Canada, il est important de prendre en compte les risques élevés auxquels les travailleuses du sexe s'exposent en choisissant de participer à cette recherche. Malgré tous les efforts mis en place pour respecter la totale confidentialité des données recueillies, nous souhaitons nous assurer du confort des participantes. Nous avons donc aussi encouragé les participantes à nous nommer ce qui les rendait les plus à l'aise afin d'effectuer l'entrevue dans un climat de confiance, ce qui mena, pour la majeure partie des entretiens, à leur réalisation dans le logement des participantes. D'un autre côté, ce contexte d'entrevue aura permis une première opportunité pour certaines de partager leur expérience et d'ainsi recevoir un regard valorisant et positif sur leur travail.

Pour s'assurer de la confidentialité, les noms des participantes ont été changés lors de la transcription des verbatims. De plus, nous avons aussi procédé à la modification ou à l'élimination de certains éléments personnels distinctifs pour assurer l'anonymat. Les données récoltées étaient préservées dans un ordinateur privé ainsi que dans un disque dur nécessitant un mot de passe pour y accéder et celles-ci seront détruites lors du dépôt final du mémoire de recherche.

CHAPITRE 4

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS

Ce chapitre fait l'objet des résultats obtenus lors des entretiens effectués auprès de 8 femmes pratiquant ou ayant pratiqué le travail du sexe durant au moins 1 an. Les données présentées proviennent de la thématization dans le logiciel Nvivo. Celle-ci nous a permis de dégager trois thèmes principaux : l'intimité, le *care*, le travail émotionnel. Ceci dit, deux autres thèmes émergents se sont manifestés à travers le partage des expériences des participantes : l'authenticité et le contexte du travail du sexe.

4.1 Profils des participantes

Les caractéristiques des huit participantes de cette recherche se retrouvent dans le tableau ci-dessous. La majorité de ces femmes pratiquent actuellement le travail du sexe (Tableau 4.1). Cependant, celles ayant plus de 30 ans ont pris leur « retraite » de cette industrie. Les six autres participantes toujours activement travailleuses du sexe ont entre 23 et 28 ans. Le niveau de scolarité de l'ensemble des participantes est particulièrement élevé puisque la majorité d'entre elles possèdent un baccalauréat ou suivent actuellement des études universitaires.

Il est important de noter que les emplois des participantes dans l'industrie du sexe sont variés. Ceci dit, le nombre d'années de pratique de ce travail se situe entre 1 ½ et 5 ans. Il est également intéressant de souligner que la majorité des participantes se considèrent *queer* bien qu'il ne s'agissait pas d'un critère de sélection pour les entretiens. En effet, une des participantes qui se considère hétérosexuelle a mentionné être « *gay for pay* ». Ce terme signifie donc qu'elle accepte d'avoir des relations sexuelles avec le même sexe dans le contexte de l'échange économico-sexuel de son travail.

Tableau 4.1 Profils des participantes

Participant	Âge	Nombre d'années dans l'industrie	Emplois	Niveau de scolarité	Origine ethnoculturelle	Orientation sexuelle
Alice	23 ans	1 ½ ans	Massage érotique	Baccalauréat	Française – Caucasienne	Queer
Maya	27 ans	5 ans	Sugar Baby	Baccalauréat	Québécoise – Caucasienne	Hétérosexuelle
Ruby	28 ans	2 ans	Massage érotique	Baccalauréat	Québécoise – Caucasienne	Hétérosexuelle
Victoria	39 ans	5 ans [début à 23 ans]	Escorte out-call et Cam girl	Baccalauréat	Nouveau-Brunswick – Caucasienne	Hétérosexuelle
Coco	25 ans	3 ans	Massage érotique et Stripteaseuse	Cégep	Québécoise – Laotienne/ Vietnamienn	Queer
Mathilde	27 ans	3 ans	Escorte in-call	Baccalauréat	Québécoise – Caucasienne	Queer
Cléo	26 ans	2 ans	Stripteaseuse	Baccalauréat	Québécoise – Caucasienne	Queer
Jade	32 ans	3 ans [début à 28 ans]	Sugar baby et Cam girl	Baccalauréat	Québécoise – Caucasienne	Queer

4.2 L'intimité

Plusieurs termes ont été employés pour définir l'intimité par les participantes : secret, caché, privé, choix, partage, confiance, communication, vulnérabilité, complicité, sentiment de sécurité, réciproque.

Toutefois, les participantes ont d'emblée évoqué deux catégories de l'intimité : l'intimité physique et l'intimité émotionnelle. Plusieurs termes ont été utilisés pour les décrire : (1) le physique s'incarne dans la sexualité, la nudité, le corps, le sexe ainsi que le toucher tandis que (2) l'émotionnel se comprend dans les sentiments, le psychique, l'amour, le mental, le dévoilement de soi, les « deep conversations », avoir une présence. C'est Maya qui souligne aussi que ces deux catégories de l'intimité ne sont pas mutuellement exclusives :

Je pense qu'il peut quand même avoir plusieurs sphères parce qu'il peut avoir une intimité uniquement sexuelle, autant qu'il peut avoir une intimité qui est plus basée sur l'émotionnel. L'émotionnel va se transmettre dans le sexuel, mais je trouve qu'ils ne sont pas obligés d'aller les deux ensembles. (Maya)

4.2.1 Intimité dans le travail du sexe

C'est donc suite à une réflexion sur ce qu'est l'intimité en général que nous avons tenté de définir l'intimité dans le contexte du travail du sexe. Les femmes ont entre autres utilisé ces termes : l'écoute, la communication, des moments honnêtes et transactionnels, le stratégique, la validation du consentement, le respect, etc.

Ceci dit, les participantes soulignent que l'intimité qu'elles vivent dans le cadre de leur travail varie d'un client à l'autre. C'est ce que nomme Cléo : « Je pense que ça change d'un client à l'autre ». Quant à Victoria, elle explique les deux options de l'intimité qui s'offrent à elle avec ses clients :

C'est comme, c'est comme un partage, partage de nos corps, partage de nos *souls*. Ouais, je pense que c'est ça. Je pense que tu peux être intime juste physiquement ou tu sais, avec certaines personnes *we went deeper*. Je pense que ça peut aussi être en surface, comme juste se partager comme nos *private parts*. (Victoria)

De son côté, Mathilde raconte sa capacité à faire une différence entre l'intimité vécue à son travail et celle vécue dans sa vie privée. Elle explique qu'elle ne considère pas partager son intimité avec tous ces clients, même si ceux-ci semblent le faire avec elle :

Mais quand tu fais du travail de sexe, j'ai l'impression que tu apprends à séparer justement ta sexualité, ce que tu dis, ce que tu dis pas. Tu arrives à faire la différence entre ta *job* et ta vie personnelle, mettons. Souvent mettons moi, à la *job*, j'ai l'impression que les gens partagent leur intimité avec moi, mais que moi, je partage pas nécessairement mon intimité avec eux. Je dis « pas nécessairement » parce qu'y en a que oui. (Mathilde)

Ruby rapporte aussi que le contexte de travail du sexe ne favorise pas toujours un partage mutuel de l'intimité entre elle et ses clients :

Oui, je pense que généralement, ça se partage, mais je pense que depuis que je travaille dans le domaine sexe, ça a changé pour moi un peu la définition d'intimité. [...] Idéalement, oui, mais je pense pas qu'à ma *job*, ça se partage tout le temps. (Ruby)

C'est ce qui nous mène à entrer au cœur des réflexions des participantes qui divisent l'intimité vécue dans le travail du sexe en deux types : la « *fake* » intimité et la « vraie » intimité. C'est d'ailleurs Coco qui appréhende clairement cette intimité comme étant départagée en deux domaines sans oublier l'aspect transactionnel de la chose :

C'est comme, tu vas avoir ça en échange d'argent. Puis ça peut créer de la vraie intimité, mais c'est *stagé*. C'est comme une chambre décorée avec nous qui sont dans notre uniforme, toutes maquillées. On va pas nécessairement dire, leur parler, leur raconter notre vie, puis dire la vérité. (Coco)

4.2.1.1 « Fake » intimité

Les femmes ont utilisé les termes tels que chorégraphie, théâtral, performance, persona, alter égo, etc. Mathilde parle donc de « *fake* » en faisant référence à sa performance dans la sexualité avec ses clients : « Je pense que d'un client à l'autre, ça change, mais en général, je dirais qu'honnêtement, 98 % des clients, je *fake*. Je suis vraiment dans la performance en termes de sexe, vraiment ». De plus, Coco discute d'une fausse intimité qui s'incarnerait dans les fondements du travail du sexe à ses yeux :

Puis, il y a la genre de *fake* intimité qu'il y a dans le sexe que j'ai avec les clients. Des fois, je le vois vraiment plus comme ce n'est pas de l'intimité, c'est du travail affectif, physique, comme essentiel *workers*. Je pense, après, mettons, mon intimité est vraiment plus importante de moi vers moi. (Coco)

Ensuite, Ruby mentionne la perception qu'elle a de ses clients : « Ils pensent vraiment qu'on a une connexion ». En effet, elle suppose donc que la « *fake* » intimité qu'elle performe auprès de ses clients mène ceux-ci à réellement y croire. C'est d'ailleurs ce dont Jade parle : « Que ça soit vrai ou pas de mon côté, ça importe peu dans le fond parce que le résultat est le même pour la personne ».

4.2.1.2 « Vraie » intimité

Les participantes parlent, entre autres, de complicité, d'authenticité, de partage des pensées et du corps. D'ailleurs, Alice nomme l'effort personnalisé qu'elle fait avec chacun de ses clients : « mais c'est parce que j'essaye vraiment de créer quelque chose avec le client pour qu'on ait quelque chose et qu'il se rappelle que de ça et qu'il ne vienne pas être troublé par des événements externes ». Victoria explique également comment elle réussissait à construire une « vraie » intimité avec ses clients :

[...] quand ils nous partageaient leurs besoins. Tu sais, moi je trouvais que ça, moi, ça créait une relation intime avec la personne [...] C'était comme ça, ce qui sont entrain de me partager, c'est leur vie intime. Puis ils te l'amènent, puis ça devient partie de notre vie intime. Oui, comme lui, il explique ses besoins, puis nous autres, *we provided it*. (Victoria)

De son côté, Jade souligne qu'une partie de l'effort pour créer une « vraie » intimité avec ses clients provient de la part de ce dernier :

Quand je faisais du travail du sexe, les clients que j'ai eu le plus à long terme, c'est les personnes qui prenaient le temps de valider mon consentement, même au niveau numérique, mettons, qui me posaient des questions sur ce qui me tentait, ces choses-là. Il y a vraiment une différence entre ces personnes-là, puis les personnes qui sont juste intéressées à leurs propres gains là-dedans, dans cette relation-là. (Jade)

4.2.1.3 Intimité entre les travailleuses du sexe

L'intimité qui existe entre les travailleuses du sexe est fréquemment soulevée dans nos échanges. Coco exprime comment celle-ci a un impact positif sur elle : « Ça, ça me faisait du bien. L'intimité qu'il y avait entre les travailleuses aussi, ça me faisait du bien. Genre, me faire maquiller, me faire arranger les bretelles, parler de nos familles. Tout ça, c'est de l'intimité ». Alice et Cléo soulèvent également l'importance d'avoir un sentiment de solidarité entre les travailleuses dans leur milieu de travail, surtout lorsque celles-ci vivent des situations difficiles avec des clients. Cette proximité permet donc un sentiment de soutien et de solidarité.

4.2.2 La frontière de l'intimité

Lorsque nous abordons la frontière de l'intimité au cours des entrevues, la notion de choix revient systématiquement. Les participantes présentent deux options : ce qu'elles décident de garder privé ou ce qu'elles décident de partager avec leur clientèle. Il s'agit donc de déterminer une frontière à ne pas dépasser et celle-ci est (1) différente d'une participante à l'autre et (2) varie d'un client à l'autre. Pour certaines, la frontière est claire et fixe, pour d'autres, elle est plus floue et malléable. Mathilde explique alors comment la frontière de l'intimité qu'elle choisit de partager avec ses clients n'est pas immuable puisqu'elle fluctue d'un client à l'autre :

Ça revient à ce que je disais, mais ça se situe dans le choix. Parce que des fois, quand je me pose même pas la question, mettons, ils me posent une question personnelle, puis je suis comme « Ah ouais », [...] mais en même temps, si je me sens en confiance, puis que j'ai même pas eu de petit drapeau rouge qui s'est levé, de genre « peut-être je devrais pas y dire », ça me fait me dire que c'est correct que je dise. C'est ça, mais mettons ça m'est déjà arrivé, mettons, que quelqu'un s'obstine avec moi pour avoir mon numéro, genre le truc de même, qui me pose des questions, puis que je suis pas tant à l'aise d'y répondre, donc soit j'y mens, soit j'y répons flou. Il me demande vraiment plus de détails, puis là, c'est là que je sens que ça dépasse l'intimité que je suis prête à partager avec cette personne-là. Tandis qu'avec quelqu'un d'autre, je dirais tout de suite, je m'en câlisserais. C'est ça. Même chose avec le sexe. Toutes les choses que ça me dérange pas de faire parce que c'est offert dans mon service, mais aussi il y a des choses qui sont vraiment offerts dans mon service avec tout le monde, mais qu'une personne qui me gosse en tabarnack, je peux pas avoir envie de faire la moitié des choses que je ferais avec n'importe qui d'autre. Tu comprends ? (Mathilde)

Maya, elle, partage son impression que la frontière de l'intimité pouvait être difficile à comprendre pour ses clients :

Ce n'est pas parce que je te démontre de la conversation, puis qu'on jase à l'extérieur, puis qu'on s'est vraiment bien entendus, puis qu'on s'est *frenchés* pendant notre baise, que je t'aime, puis qu'on va laisser faire le *cash*. Il faut que tu continues à me payer. Souvent, je trouvais que la frontière, pour moi, était claire, mais pour eux autres, c'était plus compliqué!
(Maya)

Tout comme Maya, Victoria souligne l'aspect transactionnel comme étant une limite à ne pas dépasser : « J'ai dit non parce que moi j'ai besoin de l'argent [lorsqu'un client habituel a proposé de ne plus payer]. Pour créer comme une genre de *boundary* que c'est transactionnel ». De plus, Mathilde nous rappelle que la raison pour laquelle elle fait et apprécie ce travail est l'argent qu'elle reçoit : « c'est le petit côté qui me fait que je performe à la job, que j'*enjoy* de faire ça, c'est vraiment le fait que je suis payé ». Cléo donne un exemple qui démontre bien que la frontière peut être instable et changer d'un client à l'autre : « En fait, j'en ai fait [du *full service*¹³] une fois avec un client avec qui on s'est vraiment bien entendus, puis ça a bien cliqué. Je me sentais *full safe* de le faire. J'ai fait du *full service* avec lui, mais juste avec lui ». Ensuite, elle insiste sur l'importance du contexte de cette intimité qui vient par le fait même, établir une frontière:

Donner comme un contexte à ces relations, ça fait qu'elles peuvent pas dépasser des trucs d'intimité. J'ai l'impression que si on reproduit cette relation ailleurs que dans le club ou mettons dans la chambre d'hôtel, les limites de l'intimité seraient vraiment de plus en plus floues. Le contexte est très important. (Cléo)

De son côté, Coco explique comment plusieurs de ses clients tentent de dépasser sa frontière de l'intimité :

Mais on peut parler de truc *deep* quand même, puis de truc vrai qui relate à, mettons, du monde de ma famille, mais eux, ils ne le savent pas. Parler de concepts, puis ça peut développer dans d'autres directions, puis comme des informations sur moi. Même s'ils veulent toujours savoir « c'est quoi mon vrai nom ? C'est quoi mon vrai âge ? C'est quoi mon vrai... » Comme je n'ai pas envie de connecter avec eux. Même... Il y a des personnes que je sens, il y a des personnes qui tombent en amour, mais c'est parce qu'ils ne tombent pas en amour vraiment avec vraiment moi. Ils tombent en amour avec le personnage que je suis pour lequel ils payent. Je ne peux pas accepter ça. (Coco)

¹³ L'expression « faire du full service » est couramment utilisée dans l'industrie du sexe pour désigner la prestation de relations sexuelles complètes avec pénétration, généralement en opposition à d'autres formes de travail du sexe qui n'incluent pas nécessairement d'actes sexuels (comme le strip-tease, le travail de webcam ou les massages érotiques).

Coco mentionne aussi ce dont elle ne parle jamais avec ses clients, peu importe son niveau de confiance :

Je pense que ma façon de naviguer ici est vraiment intuitive. Je pense que c'est en rapport avec les différents domaines de *sex work*. Avec certains, je dis certaines informations, avec d'autres, c'est n'importe quoi. Mais j'essaie de jamais vraiment aller dans ma famille et mes origines, les trucs qui sont le plus proches de moi. Mais mes idées politiques, je ne vais pas leur parler de ça. (Coco)

4.2.2.1 Professionnel

Plusieurs participantes font usage du terme « professionnel » en parlant de leur travail. Coco nomme le professionnalisme comme étant le souhait de ne pas créer une réelle connexion avec ses clients : « Je n'ai pas envie de créer nécessairement de la vraie intimité avec eux. Je garde ça professionnel ». D'ailleurs, Ruby nous parle de l'attitude professionnelle à avoir en tant que travailleuse du sexe :

C'est tellement important de faire un *safe-space*, puis de pas avoir de jugement. Moi, tu peux avoir du jugement. On va toujours avoir du jugement dans la vie, mais être *sex worker*, puis rentrer dans une pièce, puis juger ton client, c'est inacceptable. Ça, c'est *not fair on anybody, it's not fair on him. On you, that's just selfish*, mais comme, tu sais, oui, des fois, oui, il est dégueulasse, mais *they still come to see us for service*. (Ruby)

Alice soulève le fait que le travail du sexe, bien qu'il demande beaucoup de professionnalisme, ne possède aucune formation préalable :

Dans un aspect professionnel alors que t'as pas vraiment une vraie formation. Le truc c'est que voilà, ça reste du *sex work*, donc t'as pas vraiment une vraie formation au départ, mais tu apprends un peu sur le tas et après tu comprends aussi les attentes, ce qui permet de mieux anticiper. (Alice)

En accord avec le point de vue d'Alice, Cléo raconte qu'elle a constaté une amélioration de sa performance au travail : « J'ai clairement une meilleure compréhension de qu'est-ce qu'il faut que je fasse, puis comment faire pour que je me sente bien. Pis comment faire du *cash* ». Victoria explique comment elle se devait d'être très organisée :

j'étais comme professionnelle, avec des sites web, une entreprise. Tu sais, j'avais quand même un numéro de business parce que j'avais fait plus d'argent, comme pour les impôts et tout ça. C'était Stella qui m'avait aidé à faire... comme qui m'avait présenté à une comptable pour m'aider à m'arranger et tout ça. (Victoria)

De son côté, Jade soulève que ce professionnalisme demande certaines stratégies en comparant le travail du sexe à un emploi dans la restauration :

Toutes les *jobs* que j'ai eu, la performance, l'aspect de professionnalisme, de « *get the job done* ». Mettons, je fais le parallèle avec la restauration beaucoup parce que, en restauration, ce qui me permettait de performer, c'est de faire semblant que j'avais bien du *fun*, de me faire garocher partout, de chanter, de danser. [...] Oui, genre vraiment l'aspect professionnel de juste comme de dédoubler pour permettre à ton personnage de plus prendre le dessus. (Jade)

Victoria parle aussi de l'importance du professionnalisme dans les premières rencontres avec les clients :

Bon, c'est clair que tes premier rendez-vous là, ouais. À ce moment-là, t'étais cette façade-là, t'étais une professionnelle, t'essayais pas de trop de divulguer sur toi. Tu sais des détails personnels sur toi. Mais quand que ça fait treize ans aussi que tu vois, le même client, c'est clair qu'il sait tout, c'est sûr. [...] Mais au début, définitivement, tu es comme leur *Dream Girl*. Elle a pas d'opinion politique elle là. (Victoria)

Victoria explique aussi que rester professionnelle implique d'être capable de conserver une partie de tes pensées cachées afin de ne pas heurter les émotions du client, même si cela implique de requérir à certaines stratégies : « Puis tu sais, des fois ils disaient des choses horribles, puis tu sais comme... *you just bite your tongue* là ». Ensuite, Alice raconte aussi comment ces stratégies ne sont pas uniquement nécessaires dans le cadre du travail du sexe, mais bien dans tous les emplois de service : « C'est comme si quand t'es caissier et que tu as un client genre qui va être juste agaçant, genre t'es obligé de rester gentil ».

4.2.2.1.1 Service à la clientèle

Victoria nomme à quel point le travail du sexe est « 100% un service » et en quoi la transactionnalité est un élément central. En ce sens, c'est l'entièreté des participantes qui rejoignent son propos en nommant explicitement que le travail du sexe est un emploi de service. D'ailleurs, Mathilde explique que le travail du sexe est tout à fait comparable à d'autres emplois dans le service :

C'est comme n'importe quel service à la clientèle aussi. Oui. Tu es là pour plaire à la personne, tu joues la meilleure version de toi- même pour que la personne soit séduite. J'ai travaillé au service à la clientèle vraiment longtemps avant de faire ça aussi, puis je retrouve plein de liens vraiment étroits avec... Ne serait-ce que travailler dans un café, puis servir quelqu'un, c'est la même affaire. Tu es là à interagir avec la personne, puis après ça, la personne s'en va. Toi, tu

as peut-être changé quelque chose dans sa journée, peut-être pas, mais toi, c'est juste une personne parmi tant d'autres. (Mathilde)

Mathilde va même jusqu'à comparer l'acte de servir un café à donner un orgasme à un client : « Tu offres un service, déjà, la personne, elle vient, elle s'attend à quelque chose. Toi, ta job, c'est de la servir. De faire le mieux que tu peux pour qu'elle soit satisfaite. Que ce soit faire un bon café ou donner un orgasme à quelqu'un, c'est la même affaire ».

4.3 Le *care*

Nous avons abordé le concept de *care* dans les entretiens en s'intéressant principalement aux besoins des clients. Néanmoins, Jade a d'emblée fait un lien clair entre le *care* et la relation d'aide : « Oui, puis il y a *full* lien entre le *care* dans les relations de soins. Même quand j'étais serveuse, par exemple, ou barmaid, pour moi, il y a tellement de lien ». Ceci dit, elle enchaîne en pointant la connexion entre le travail du sexe et les emplois de soin et donc, du *care* : « C'est vraiment un job de service, de soin ». Coco aussi nomme explicitement qu'elle considère le travail du sexe comme un emploi du *care* et explique que les femmes sont socialement conditionnées à aller vers ce genre d'emploi :

Mais aussi, c'est juste la socialisation féminine. Oui, c'est ça. Il y a tellement de personnes avec qui je travaille qui sont *sex workers*, mais qui travaillent aussi dans le *care*, dans le système de santé. Ou avec des enfants. Même moi. Ça fait pas du sens, c'est un peu comme *deal* avec des enfants. C'est comme les mêmes besoins que des enfants. En tout cas, à part le sexe. (Coco)

4.3.1 Les besoins des clients

Tout comme l'intimité, les participantes ont divisé les besoins des clients en deux catégories : les besoins affectifs et les besoins physiques. Cléo raconte sa tendance à faire une distinction plutôt claire entre les deux, même si il est plutôt rare qu'un client ne vienne que pour un seul type de besoins :

Souvent, j'identifie dans ma tête quand je travaille deux types de clients. Des clients que je sens qui sont là pour une expérience qui est plus charnelle, plus sensuelle. C'est sûr qu'il y a comme un *overlap*. Mais après ça, il y a aussi des clients qui sont vraiment plus là pour partager. Comment eux, ils se sentent ou partager... Ils veulent voir qui je suis, ils veulent rencontrer une jeune femme. Puis la découvrir aussi. (Cléo)

4.3.1.1 Besoins affectifs

Les thèmes qui sont ressortis pour définir les besoins affectifs sont : discuter, se faire écouter, se sentir important, distraction, briser la solitude, se sentir pris soin, une connexion. Victoria partage une manière dont elle tente de répondre à ce type de besoins :

Des fois il y a des fois tu essayes de leur donner des compliments. *You try to make them feel good about about themselves.* Tu sais, des petites affaires comme ça, de ces besoins-là. *They just want to feel good, they want an escape from the real life.* (Victoria)

Dans le même sens, Mathilde partage le fait qu'elle *fake* pratiquement toujours les orgasmes avec ses clients et que ceux-ci sont toutefois persuadés qu'elle ne performe pas. Elle croit que cela vient flatter l'égo de ses clients et permet simplement à ceux-ci de repartir satisfaits de leur rencontre.

Jade, elle, rappelle à quel point les besoins affectifs sont toujours existants dans la transaction du travail du sexe même s'ils ne sont pas une priorité :

Je pense qu'il y a une manière générale, le besoin affectif est comme toujours présent. C'est de l'attention, c'est de l'écoute, beaucoup d'empathie, beaucoup de reflets. Le reflet tout le , tout le temps, tout le temps : « Ah oui, dans le fond, je comprends que telle affaire a été vraiment *tough* pour toi » C'est comme de valider leur expérience. (Jade)

Elle mentionne que les besoins affectifs semblent fondamentaux dans l'expérience de travail du sexe : « Vraiment des besoins affectifs *full*, puis des besoins sexuels, ça fait partie du truc aussi, mais j'ai l'impression que le sexe est plus utilisé pour arriver aux fins affectives ». Cléo observe également l'importance du besoin affectif : « Peut-être que je prête des intentions à mes clients, mais clairement, les gens qui viennent pour une expérience plus charnelle s'attendent à avoir une connexion avec moi qui est émotionnelle ». Victoria aussi nomme que certains clients peuvent aussi venir spécialement remplir un besoin affectif :

Le client m'a dit : je travaille beaucoup, j'ai pas le temps de dater, mais j'aime le toucher tout ça, je veux venir te voir avant le travail pis je veux juste que tu me tiennes dans tes bras pour 1h. Puis, il prenait sa douche après et oubliait un t-shirt à chaque fois qu'on se voyait. À chaque fois que j'allais à New York, il faisait la même chose. Il oubliait un t-shirt. Puis lui sachant que je portais comme son t-shirt, comme pour dormir, des choses comme ça, ça créait comme une intimité, comme des petites affaires, comme des petits détails comme ça. (Victoria)

Elle donne d'ailleurs des exemples de détails qui peuvent sembler banals, mais qui font toute la différence dans la réponse aux besoins de ses clients :

Ils veulent avoir de la compagnie. Tu sais, ils veulent passer du temps avec une autre personne, tu sais, de partager un moment, que ce soit un souper, que ça soit. Tu sais, on allait visiter des vignobles, des choses comme ça, tu sais. Tu lui tenais la main... C'est un *big fucking deal*. Parce qu'ils ont peut être pas ça... leur femme ne tient plus la main où ils n'ont pas de femme ou *whatever*. Des petites attentions comme ça, ou tu étais au restaurant et tu le regardes et tu lui dis : « *your eyes look really nice today* » *Try to make their day better and try to feel good*. (Victoria)

Dans le même ordre d'idées, Coco donne un exemple qu'elle qualifie être un cliché vécu avec un client qui avait précisément un besoin affectif :

Il y en a un, à un moment donné, c'est arrivé qu'il pleurait. On a commencé le massage, puis il a commencé à pleurer, puis j'étais genre, « ça va ? ». Il était comme « Ouais, je viens de me séparer, je viens ici pour me changer les idées, mais ça fait juste me rappeler ». Il pleurait, puis je le tenais dans mes bras, c'était tellement cliché. L'image clichée, de la *sex worker*... t'sais il pleure! C'était un besoin. (Coco)

Ruby explique elle aussi que plusieurs de ses clients viennent pour discuter de problèmes ou d'enjeux plus personnels :

Je trouve que souvent, les gens que je rencontre, ils me parlent de beaucoup de choses personnelles. Ils peuvent me parler de leurs *wives*, de leurs problèmes sexuels, *a lot about their fantasies*, ce qu'ils n'osent pas faire ou ce qu'ils pensent à faire tout le temps. (Ruby)

À plusieurs reprises les participantes ont nommé avoir l'impression d'offrir un service de thérapie auprès des clients. Maya parle notamment de relation d'aide :

Ça devenait aussi une bonne pratique de relation d'aide. Des fois, pour moi, c'était de mettre en pratique mes *skills* d'écoute active. C'est un de leurs besoins de se faire écouter. Je me rendais compte beaucoup. Je me ramassais tout le temps à faire de la semi-thérapie de « Parle-moi de ta mère, parle-moi de ta blonde », parce qu'ils étaient toutes mariés. Ils ont clairement un besoin à ce niveau-là. (Maya)

Cléo compare d'ailleurs son travail d'écoute à celui d'une psychologue : « Il y a beaucoup d'écoute, puis de rassurer, je pense. C'est comme un peu un travail de psy, mais je suis vraiment pas psy, mais c'est plus genre de prêter oreille, puis d'être vraiment présente, puis sensible à eux ». Mathilde fait la même comparaison dans son témoignage : « C'est comme aller raconter ta vie à un psy. C'est vraiment différent

qu'aller raconter ta vie à ta meilleure amie qui te connaît, puis qui sait certaines choses, puis sur toi que quelqu'un d'autre ne saurait pas, puis ça t'amène comme un point de vue différent aussi ». Sans oublier Coco qui dit : « J'ai l'impression que des fois, ils me prennent pour leur mère, vraiment, littéralement. Ou pour leur... Je ne sais pas quoi. Leur thérapeute... ».

4.3.1.2 Besoins physiques

Les termes qui sont le plus ressortis pour définir les besoins physiques sont : le sexe, le massage, le toucher, la proximité. Victoria nomme des exemples de besoins physiques explicitement exprimés par ses clients : « Comme quand un monsieur m'expliquait pourquoi il me voyait. Puis c'était quoi leur besoin, comme ma femme me fait pas de pipe. Tu sais, ma femme aime pas se faire manger la noune. C'est pour ça que je veux te voir ». Maya a soulevé le fait que pour répondre aux besoins physiques de ses clients, elle posait énormément de questions :

Je pense qu'au niveau des actions, au-delà des actions, je pense que justement, c'était de questionner : c'est quoi leur *kink* ou leur intérêt sexuel. Puis après ça, si ça rejoint les miens. Mais c'est une porte que j'ouvrais assez rapidement, puis que j'étais ouverte à explorer qu'est-ce qu'eux préféraient parce que moi, j'étais quand même curieuse aussi. (Maya)

Il est intéressant de souligner que Maya, contrairement aux autres participantes, avait débuté le travail du sexe pour des raisons de volonté d'exploration de ses propres besoins sexuels : « Je voulais vivre ma sexualité, je voulais expérimenter. Le travail du sexe me semblait une manière intelligente d'expérimenter ». De son côté, Ruby mentionne que plusieurs de ses clients avaient un intérêt uniquement sexuel et qu'elle n'avait pas l'impression d'être respectée dans l'équation : « Oui, ils te voient comme un objet. / *don't even think they really think of much except for the sex part*. Pour eux, c'est vraiment juste d'avoir du plaisir pour eux ».

Jade, elle, présente une vision des besoins physiques ne se réduirait pas seulement à la sexualité :

Drôlement, on dirait que c'est tout ce qui est périphérique à la sexualité. Beaucoup les massages, se coller, toute la tension physique secondaire à la pénétration. Oui, ça fait partie du truc, mais on dirait qu'un lien avec le côté affectif, c'est plus ça, drôlement, au niveau physique que les personnes recherchent. (Jade)

De plus, Coco soulève le fait que les besoins physiques de chaque client étaient différents :

Dans le sexe, mettons, il y en a qui viennent avec leurs fantasmes qu'ils ne peuvent pas faire ailleurs. C'est sûr que je vais écouter qu'est-ce qu'ils veulent, parce que c'est ça le but, c'est que ça leur fasse plaisir. C'est sûr, en respectant mes limites, mais ils veulent toutes des choses différentes, puis aussi ont tous des besoins différents. (Coco)

Ceci dit, certaines participantes évoquent que leur priorité réside dans la satisfaction de leurs clients. Mathilde nomme qu'elle trouve important de constater de la satisfaction de ses clients : « Puis, la satisfaction en général, même s'il vient pas, le fait que je sente que quand il part, il est satisfait de ce qui s'est passé. Il en a eu pour son argent. Il y a ça aussi, parce qu'il y paye quand même ». De plus, Ruby mentionne qu'elle désire donner un bon service :

Je vais toujours quand même essayer de jouer sur quelque chose qu'ils aiment parce que je veux qu'ils reviennent, puis je veux qu'ils se sentent à l'aise de venir chercher ces services-là, je veux qu'ils apprécient parce que je veux pas que tu me paies quand même moi, c'est à moi de te donner une belle expérience. *I would never feel right with myself* de juste prendre l'argent de quelqu'un puis donner un service de merde. (Ruby)

4.3.2 Se soucier des besoins des clients

Les participantes ont clairement identifié qu'elles doivent bel et bien se soucier des besoins des clients. Les témoignages insinuent même que l'objectif du service, du travail du sexe, serait justement, de se soucier des besoins des clients. À la question « Considères-tu devoir te soucier des besoins de tes clients? » Voici leurs réponses :

Jade considère qu'elle ne serait pas payée sans se soucier des besoins de ses clients : « Oui, 100 %, uniquement, complètement, toutes! C'est comme ça, c'est ça qui est au centre de tout, selon moi. Si tu ne réponds pas aux besoins de la personne, on ne te donnera pas d'argent ». Ensuite, Cléo explique le fait de se soucier des besoins de ses clients comme étant fondamental à son travail :

Je dois me soucier des besoins des clients parce que les clients me payent pour avoir un service, puis ce service doit être adapté certainement à leurs besoins parce que dans ma tête, ça fait partie intégrante de la *job* de *sex worker* ou de *stripper* [et] C'est transactionnel. C'est le fait que ce soit transactionnel. (Cléo)

Cléo élabore ensuite un peu plus en soulignant sa perception de l'échange vécu avec ses clients :

Pour moi, un client qui rentre au club vient parce qu'il a besoin de quelque chose, puis me paye parce qu'il veut recevoir un service en échange. Moi, ce que j'offre comme service dans la *job*, comment moi je l'ai intégré, puis comment moi je l'habite cette *job*-là, c'est de lui

donner qu'est-ce qu'il veut. Souvent, ce qu'il veut, c'est me raconter sa semaine, me raconter son divorce, me raconter que ça fait quatre ans qu'il est marié avec sa femme, puis que ça fait deux ans qu'ils n'ont pas couché ensemble. C'est comme... si je me soucie pas de ses besoins, je sais pas qu'est-ce que je ferais. Je ferais pas ma job. (Cléo)

Du côté de Coco, il est évident que le travail du sexe se définit par l'action de se soucier de ses clients : « Me soucier de leurs besoins ? Oui. Parce que c'est ça mon travail! [rire] ». Ensuite, Ruby explique considérer que le soucis de l'Autre est une caractéristique qu'elle retrouve dans sa personnalité et dans sa vie personnelle : « Absolument. Je pense que ça joue un peu dans mon *people pleasing*. [...] Je pense que je suis juste quelqu'un dans ma vie en général, *I care a lot about people* ». Aussi, Maya nous a rappelé l'aspect transactionnel et celui de l'échange dans le fait de se soucier de ses clients : « Le fait de me soucier de lui, c'était pour mes propres avantages à moi plutôt que ses avantages à lui ». Par la suite, Victoria nomme que de se soucier de leurs besoins, c'est tout simplement de bien faire son travail :

100%. [...] mais dans n'importe quel *job*, tu veux être bon à ta *job*. Je ne suis pas faignante, je ne suis pas... Je suis quand même une travailleuse qui si que je vais faire un travail : *I'm gonna do it well*. Puis je pense de te soucier de leurs besoins, puis d'être à l'écoute, tout ça, c'est de bien faire ton travail. On est perfectionniste tu sais. Je veux quand même être bonne. *I want to be top of the class well, I want to be top of the whores*. Tu sais, même chose. Puis ça, c'est de *figure out* les besoins, puis de leur donner. (Victoria)

Ceci dit, Maya soulève un aspect ironique de l'échange avec ses clients :

Et il y en a qui sont mal à l'aise avec le fait de payer aussi. Il y en a beaucoup qui sont mal à l'aise avec le fait de payer pour du sexe, mais en même temps, ils veulent quand même coucher avec des jeunes belles filles *cute*. Je suis comme « *dude* tu peux pas tout avoir ». (Maya)

Finalement, Mathilde mentionne qu'une des raisons pour laquelle elle a commencé à travailler dans l'industrie du sexe est de pouvoir subvenir aux besoins de l'Autre :

[...] tout l'aspect *care* était vraiment présent, puis on dirait que ça m'est resté. C'est une des raisons aussi pourquoi j'ai commencé à faire ça, de cet aspect-là de subvenir aux besoins de quelqu'un, parce que ces besoins-là, tout le monde les a. Il y a plein de monde à qui on pense pas, mais que leurs besoins sont pas comblés. (Mathilde)

4.3.2.1 Comment se soucier des besoins des clients

Alice et Ruby parlent de créer un *safe-space* avec leurs clients. C'est cet espace de confiance qui leur permet d'être vraiment à l'écoute des besoins de ceux-ci. Elles soulignent l'importance de ne pas être dans

le jugement en tant que travailleuse du sexe. Mathilde observe l'importance de porter attention aux petits détails durant ses rencontres avec ses clients pour créer un *safe-space* :

Je sais aussi que pour la majorité des gens, pour avoir une relation sexuelle agréable, il faut que tu te sentes dans un *safe-space*. Si tu es comme sur un... Je sais pas, ne serait-ce que si les rideaux sont ouverts, que les gens dans le *building* en face pourraient voir... les gens sont stressés de tout ça. Toutes ces petites affaires-là, je veux qu'ils se sentent dans une petite bulle, que c'est *fun* d'être ici, qu'ils sont justement, que c'est *safe*. (Mathilde)

La notion de consentement est également mentionnée en parlant des moyens employés pour se soucier des besoins des clients. Ruby dit : « Je demande beaucoup de consentement, je pose beaucoup de questions ». Mathilde aussi évoque que cela arrive plusieurs fois dans une même rencontre : « je demande quand même le consentement à plusieurs moments dans la séance ». Jade, elle, mentionne l'importance de faire de l'*aftercare* et donc, de faire une sorte de bilan suite à la rencontre pour mieux comprendre la façon dont le client a vécu son expérience :

Moi, je faisais toujours toujours un... comme un peu dans les relations de *kink*, où on va faire un petit peu du *aftercare* pour voir comment ça s'est passé, qu'est-ce que tu as aimé, comment tu te sens. Ouais, c'est peut-être dans cette zone-là que tu vois plus précisément. (Jade)

Maya raconte que plusieurs de ses clients allaient d'emblée lui donner du *feedback* suite à leur rencontre et que cela permettait évidemment qu'elle comprenne bien si leurs besoins avaient été rencontrés : « Souvent, je trouve qu'ils sont verbaux dans la façon de le dire après ou de me retexter aussi après ». Ruby, elle, nomme son habitude d'inviter ses clients à lui donner un *feedback* sur leur séance :

Je demande toujours du *feedback*. Des fois, tu le vois juste dans le langage corporel. Mais je demande tout le temps en fin de mes sessions, « Est-ce que tu as apprécié la session ? Est-ce que c'est à quoi que tu t'attendais ? (Ruby)

Ainsi, poser des questions et clarifier les intentions semblait important pour plusieurs participantes. Notamment, pour Alice, l'aspect communicationnel est central pour se soucier des besoins de ses clients : « Du coup, c'est aussi intéressant de savoir quelles sont les attentes de chacun. Donc, la communication, c'est toujours la clé, tu vois ». Additionnellement, Cléo souligne la portée non-négligeable du non-verbal dans l'action de se soucier de ses clients :

Je pense qu'il y a beaucoup de non-verbal qui est super facile à lire quand ça fait longtemps que tu fais ça. Quand tu es sensible à ça. Je pense que je pose beaucoup de questions, comme tu as dit, la communication. Si je sens qu'un client, il est rendu dans sa tête, j'essaie toujours de le ramener. J'essaie d'explorer tout ça avec eux, puis m'assurer qu'ils sachent que je suis là, que je suis vraiment là pour qu'ils se sentent bien. (Cléo)

4.4 Le travail émotionnel

En énonçant des exemples concrets, les participantes énumèrent une multitude d'émotions ressenties avec leurs clients telles que la colère, la compassion, la curiosité, le dégoût, la gêne, la jalousie, la peur, la pitié, le plaisir et bien d'autres. Certaines font référence à des émotions dites « négatives » en opposition à celles dites « positives ». Toutefois, selon les personnes interrogées, certaines émotions ne sont pas appropriées à dévoiler dans le cadre du service. Ainsi, Jade explique qu'elle doit souvent manipuler ses émotions et celles de son client, afin de répondre aux besoins affectifs de celui-ci. Le fait qu'elle choisisse de refléter des émotions différentes de ce qu'elle ressent réellement afin de les faire concorder avec l'état émotionnel de son client démontre qu'elle effectue un travail émotionnel : « Avec lui, j'avais une approche vraiment plus émotionnelle. Mais ce n'était pas nécessairement mes émotions, juste DES émotions ».

4.4.1 Manipulation des émotions

Les travailleuses du sexe traversent diverses émotions lorsqu'elles pratiquent leur emploi, mais selon les participantes, elles ne choisissent pas toujours de montrer celles qu'elles ressentent vraiment sur le moment. En effet, cette manipulation des émotions leur permet d'aboutir à la finalité désirée : répondre aux besoins des clients. À la question « Est-ce que l'émotion que tu ressens est la même que celle que tu démontres aux clients? » Voici leurs réponses :

Selon Alice, les émotions dites « négatives » sont à éviter de partager avec ses clients afin de ne pas changer l'état émotionnel de ce dernier : « Pas toujours par exemple, surtout sur le côté négatif. Je vais essayer de vraiment pas briser la glace pour éviter de casser cette sensualité des choses comme ça ». Ceci dit, elle souligne que le travail du sexe : « c'est plus de travail mental que physique ». Pour Cléo, il est également important de cacher ses émotions négatives à ses clients : « Je pense pas. [...] Je pense que, mettons, les émotions négatives, j'essaierais de les camoufler le plus possible parce que ça peut être dangereux pour moi de, mettons, montrer que je me sens triste ou en danger ». Quant à Jade, elle explique que montrer ses *vraies* émotions se produit très rarement :

Non, vraiment pas. J'ai le goût de dire ça dépend, mais règle générale, non. Je dirais, mettons, dans les situations, comme en personne, mettons les situations sexuelles en tant que telles, je me base sur ce que je ressens, puis je l'amplifie fois 1000. Ça m'aide à m'orienter pour que ça soit authentique, mettons. Mais règle générale, moi, je ne sais pas vraiment *full* mon senti de ce que je projette quand même. (Jade)

Elle ajoute aussi que la stratégie d'évitement est une habileté qu'elle avait développé dans un autre contexte de travail :

Je pense que mes années de [travail comme] serveuse m'ont vraiment servi là-dedans. Faire semblant que tu as du *fun*, mais que tu es dans le gros crisse de jus sale, puis que tes clients font chier. Ouais, je pense vraiment sincèrement que c'est ce *set* de *skills*-là qui m'a servi. Puis un peu l'esprit de genre « the show must go on », t'sais comme, « je vivrai mes émotions après ». Peut-être des petites tactiques d'évitement qui nous servent à... Oui, certainement. (Jade)

Mathilde, elle, est catégorique : « Non, bien sûr que non. Des fois, oui, mais pas toujours ». Ruby répond de la même manière, bien qu'elle nomme réussir parfois à apprécier sincèrement ses rencontres avec des clients :

Absolument pas. Des fois, oui. C'est très rare. Honnêtement, des fois, j'*enjoy* vraiment la session, même si le gars n'est pas beau, *whatever*. Des fois, j'*enjoy* vraiment les discussions, mais je trouve que quand j'*enjoy* les discussions, je suis un peu moins Ruby, je suis plus moi. Mais, il y a beaucoup, beaucoup de fois où « Yeah, I fucking fake it all, I make it all », j'ai pas le choix. (Ruby)

Pour Victoria, la réponse était évidente : « Non, non, non. Tu te censure, Tu censure beaucoup. Mais avec certaines personnes éventuellement, ta vraie émotion va sortir ». En effet, elle constate qu'une certaine évolution dans sa transparence émotionnelle peut se produire avec certains clients et après un certain temps. Victoria souligne aussi l'importance de comprendre que même si ses propres émotions ne sont pas « vraies », celles du clients le sont ! : « Lui oui. Moi c'était vraiment toute fabriqué ».

4.4.2 Stratégies

Avoir la capacité de manipuler ses propres émotions ainsi que celles des autres requiert certaines habiletés spécifiques. Conséquemment, nous avons discuté des stratégies qu'elles emploient lorsqu'elles doivent refléter une émotion qu'elles ne ressentent pas sincèrement. D'abord, Victoria mentionne qu'elle arrive à transformer une émotion négative en une attitude positive : « Tu sais, des fois, tu es tellement *fucking* fâchée. *You can channel that in a cute little attitude* ». Mathilde évoque la même manière de faire :

Il y avait des clients tellement chiants des fois, puis notre façon de *dealer* avec ces clients-là, c'était de « *kill them with kindness* », d'être comme *over* gentille, comme vraiment pour que ça les fasse chier, que tu ne pognes pas les nerfs. Ça m'arrive d'être pris avec une heure, puis de devoir coucher avec quelqu'un qui me dit des trucs qui me *fucking enrage*. Je suis juste comme « *oh my God !* » puis que je dois ressortir cette affaire-là de prendre une grande respiration, puis d'y répondre un peu en *joke*, *full* gentiment, mais que dans le fond, j'ai envie de l'étrangler! (Mathilde)

Victoria explique en quoi le personnage qu'elle incarne lorsqu'elle travaille ne peut pas vivre d'émotions négatives devant ses clients. Si c'est vraiment nécessaire, sa stratégie est de passer aux toilettes et de pleurer avant de revenir avec un sourire :

C'est parce qu'elle¹⁴ est facile, tu sais. Je veux dire, comme il y a pas de conflit, tu sais, c'est comme tu *fight with your wife, you don't fight* Victoria. Quand tu vas dire des choses niaiseuses, *she's gonna step out for a second to cry in the bathroom and she's gonna come back out! You're not gonna fight, you choose your battle*. Mais là, il y en a pas de *battle* avec. Elle est facile. Il y a jamais de problème. (Victoria)

Jade nomme la notion de performance comme étant sa première stratégie :

Souvent, c'est l'aspect de spectacle. C'était ça ma principale stratégie, de savoir que ce n'est pas vrai, que ça a une fin d'*entertainment*, que ça a une fin de... Les clients aussi savent que c'est pas vrai. Ben, pas toujours, mais ils le savent, mais on se laisse prêter au jeu. Reconnaître que c'est un dédoublement volontaire, puis que c'est... ouais. (Jade)

Tout comme Jade, Cléo considère cette notion performative comme étant centrale, car le personnage qu'elle joue au travail n'a pas les mêmes réactions qu'elle aurait dans sa vie privée :

Parce que je suis un personnage. Donc ça revient à la performance. [...] Je pense que quand je suis Cléo, on s'attend à quelque chose de moi, puis on s'attend à ce que je fasse un service. Honnêtement, j'ai vraiment l'impression d'incarner une tout autre chose qui n'est pas moi. Même si ça m'écoeure moi, Cléo, peut-être que ça l'écoeure pas tant. (Cléo)

Alice aussi parle de performance: « C'est juste que tu vas forcer un peu plus le rôle des fois. C'est clairement de la performance ». Toutefois, Coco rappelle que peu importe la stratégie employée, montrer une émotion qu'on ne ressent pas véritablement est demandant et fatigant : « Que ça, c'est plus de travail... Parce que c'est sûr, ça m'intéresse pas, mais ça va être plus dur d'écouter, puis d'acquiescer, puis d'acter, parce que c'est plus de *fakage*... plus de performance ». Ruby évoque la même stratégie dans ses propres

¹⁴ Victoria fait ici référence à son personnage lorsqu'elle exerçait son métier.

mots : « Je pense que j'essaie un peu de faire ça aussi dans ma *job*, d'essayer de vendre un peu un rêve ». D'un autre côté, Mathilde exprime que ce n'est pas un très grand défi de faire croire à ses clients que ses émotions sont sincères : « Honnêtement, je trouve que les gars sont tellement faciles à flouer, là, on s'entend. Mais oui, *I guess* que j'ai quand même une bonne pratique aussi pour développer mes *skills* de performance ».

4.4.3 Habiletés des travailleuses du sexe

Il nous semble important de rappeler qu'Alice expliquait que le travail du sexe ne possède aucune formation antérieure à la pratique et qu'il faut donc apprendre directement sur le terrain : « Le truc c'est que voilà, ça reste du *sex work*, donc t'as pas vraiment une vraie formation au départ, mais tu apprends un peu sur le tas et après tu comprends aussi les attentes, ce qui permet de mieux anticiper ». Ainsi, nous pouvons constater d'une multitude de réalités vécues par les travailleuses du sexe interrogées. Les participantes ont partagé suffisamment d'expérience pour nous permettre de diviser leurs habiletés en quelques catégories : s'adapter, l'écoute et l'empathie, l'éducation, la discipline et l'organisation ainsi que le militantisme. Ceci dit, Alice mentionne qu'elle observe une amélioration de ses habiletés au travail depuis le début de sa pratique :

Donc ça, c'est des choses aussi que j'ai développé, des *skills*, on va dire, et que j'ai associé plus à cette Alice parce que c'est des *skills* professionnels que je vais appeler ça, parce que c'est des choses que je ne vais pas utiliser dans mon intimité et que c'est des choses que je pourrais plus. (Alice)

4.4.3.1 Capacité d'adaptation

Les participantes expliquent à plusieurs reprises la nécessité d'être capable de s'adapter aux spécificités de leurs clients. Mathilde partage qu'elle se considère maintenant une professionnelle de cette capacité d'adaptation : « Moi, je me considère vraiment être rendue une pro pour rentrer dans l'intimité du monde ». Elle explique aussi que selon l'attitude de son client, elle arrive à observer, comprendre et ensuite s'adapter : « C'est à ce moment-là que je *size* ça un peu, puis que je comprends un peu qu'est-ce qu'il veut. Je vais faire des choses en conséquence ». Puis, elle mentionne que son attitude d'ouverture est vraiment importante : « Je dirais que, de prime abord, je suis vraiment dans l'ouverture. Parce que justement, la personne rentre, je ne sais pas c'est qui, je ne la connais pas. Tout est possible ». Victoria souligne d'ailleurs le fait que chaque client est différent : « [Je m'adapte] à chaque personne, oui ». Ensuite, quelques participantes ont parlé de s'adapter à « l'énergie » de leurs clients. Notamment, Ruby en disant : « *I'm*

going to match your energy. [...] Je ne vais jamais être comme fixe. » Autrement dit, elle décrit une réelle flexibilité du service qu'elle offre. Alice, quant à elle, parle de « bonnes » et de « mauvaises » énergies et de la façon dont son adaptation à ces énergies peut être changeante :

Ouais, je vais adapter plus la personne que je suis face à l'énergie. Des fois il y a des jours je peux être super naturelle et être la vraie façon de penser que je vais penser dans la vie parce qu'ils ont une super bonne énergie pour moi dans le sens où ils sont super ouverts, *open minded*, il y a des choses comme ça et il y a des gens qui auront un peu des mauvaises énergies, qui vont être vraiment là parce qu'ils vont essayer de franchir les limites et des choses comme ça. Là, je vais devoir aussi avoir un peu une énergie un peu plus fermée et qui doit plus s'imposer. (Alice)

De plus, Alice explique que la capacité d'adaptation se développe tout au long de la rencontre avec le client puisque l'attitude de ce dernier peut également évoluer :

C'est, je vais voir leur niveau de satisfaction au fur et à mesure de la séance parce que tu sais très bien, de toute façon, si la personne ne va pas apprécier, ça se ressent. Heureusement, ça arrive pas très souvent avec eux. Mais quand ça arrive, je prends le temps de ralentir un peu le *mood* tu sais, genre un peu. Enfin tu t'adaptes. (Alice)

Jade nomme réussir à instrumentaliser différentes parties de sa personnalité selon ce que le client lui partage : « Donc dépendamment de c'est quoi leur histoire de vie, il y avait comme une facette de ma personnalité que je mettais plus de l'avant, mettons pour aller chercher cette intimité-là ». Coco énonce sa capacité à s'adapter à n'importe quel besoin : « Que ça soit les écouter parler ou que ça soit leur provide le toucher qu'ils veulent. Je suis comme là pour ça. S'ils veulent parler, on va parler. S'ils veulent avoir du sexe, on va avoir du sexe ». Cléo, elle, s'appuie sur la durée que le client souhaite passer avec elle pour évaluer si elle adapte bien son service à ses besoins : « Si un client me garde *full* longtemps, je comprends que mon service est bon, puis adapté à ses besoins ».

4.4.3.2 L'écoute et l'empathie

D'emblée, Maya exprime considérer qu'elle possède des habiletés d'écoute et d'empathie qui facilitent ses relations avec l'Autre :

Je suis quelqu'un d'empathique de manière générale. Je suis facile sur la conversation. Je suis rapidement intéressée aux gens. Je suis bonne pour montrer mon intérêt aux gens, même quand elle est un peu forcée, à un point que je me demande si je m'intéresse ou pas pour vrai. (Maya)

Tout comme Maya, Ruby exprime qu'elle se perçoit comme étant une personne possédant des qualités reliées au *care* : « Je pense que je suis juste quelqu'un dans ma vie en général... *I care a lot about people* ». Victoria a également soulevé comment elle se soucie de ses clients : « *I just care*. [...] C'était comme je le dis, comme avec de l'écoute, puis avec du *understanding* puis avec une ouverture d'esprit, puis d'essayer de voir les choses à leur façon, puis d'écouter leurs expériences, puis juste d'être cool ». Pour Cléo, sa sensibilité est une habileté très importante :

C'est tout dans la sensibilité, je pense. Dans ma façon de travailler. [...] Je vais écouter mon client, puis je vais être vraiment sensible à tout ce qu'il me dit. Je vais être sensible à quand je le touche, quand il respire, comment sa respiration va changer. C'est beaucoup dans la sensibilité, je pense, qu'il fait que je suis capable de garder mes clients plus longtemps. C'est plus l'écoute. (Cléo)

Cléo nomme également l'écoute active comme une capacité essentielle :

Je pense que j'essaie toujours de trouver des trucs qu'on a en commun ou trouver un truc qui peut nous lier, qui va un peu nous ancrer, qui va nous faire rentrer en lien, puis qui va être comme « OK, on se ressemble peut-être un petit peu plus que ce que je pensais ». Oui, mais je pense que... Comment je fais? Mais ouais, je pense, genre, j'essaie de poser des bonnes questions, de montrer que je suis intéressée, que je *care* pour vrai à ce qu'ils me disent. (Cléo)

Jade partage sa perception des principales habiletés nécessaires dans son travail :

C'est de l'attention, c'est de l'écoute, beaucoup d'empathie, beaucoup de reflets. Le reflet tout le temps, tout le temps, tout le temps : « Ah oui, dans le fond, je comprends que telle affaire a été vraiment tough pour toi » C'est comme de valider leur expérience. À quelque part, ça me fait aussi un peu la peine pour les hommes en général de comment ils vont chercher du *care* de cette façon-là. (Jade)

Coco partage sa conviction que l'écoute et l'empathie sont primordiales : « Puis on leur parle, puis là, on les console, puis on leur dit qu'ils sont normal ». Ensuite, Ruby insiste sur le fait qu'elle apprécie de voir comment ses clients ont envie de lui partager leurs vulnérabilité : « Moi, je trouve ça *cool* que les gens sont vulnérables, ils peuvent être ouverts à moi. Ça, je trouve ça vraiment *cool*. Ils sont à l'aise d'être avec moi dans la pièce ». Mathilde parle aussi de la vulnérabilité de ses clients :

J'ai aussi quand même de la compassion, vraiment beaucoup, pour les gens. Justement, quand ils sont plus vulnérables, quand ils me racontent des trucs. J'ai quand même beaucoup de curiosité, d'apprendre à connaître les gens un peu plus, leur poser des questions, vouloir

savoir, analyser, faire des comparaisons aussi avec d'autres gens que j'ai rencontrés.
(Mathilde)

Finalement, Ruby nomme qu'elle doit souvent rassurer ses clients :

Juste aussi, de *make them feel* que c'est correct de venir nous voir. T'sais, *normalize sex work and coming for a service like this*. Des fois, tu vois qu'ils sont gênés, ils sont pas à l'aise, mais ils veulent le faire, mais ils sont comme « l'm a loser ». C'est beaucoup, beaucoup... *So many men are insecure*. Ils sont tellement *insecure*. *And they just need a woman validation*. Tout le temps. (Ruby)

4.4.3.3 Sens de l'organisation

En addition au simple fait que toutes les participantes ont des horaires et des quarts de travail à respecter ou qu'elles ont à gérer énormément de rendez-vous, Victoria nomme clairement que le travail du sexe nécessite de bonnes habiletés organisationnelles :

Puis ils connaissent pas qu'il y a des filles qui sont éduquées, qui sont à leur affaire, qui sont capables de mener leur propre business, que c'est des business women. Que t'étais en sécurité, puis organisée, puis de ne pas manquer tes rendez vous, d'être à l'heure, toutes ces choses là. Tu sais, il y a une certaine organisation que pas tout le monde ont. (Victoria)

Jade explique aussi qu'elle faisait preuve de beaucoup de discipline : « J'en faisais vraiment beaucoup, j'étais assidue, j'avais mon horaire, j'étais très disciplinée dans mon approche ».

4.4.3.4 L'éducation sexuelle

Grâce au partages des expériences vécues par les participantes, nous avons également relevé plusieurs situations pouvant être associées au besoin d'éduquer les clients et donc de faire preuves d'habiletés pédagogique, notamment en ce qui concerne la santé sexuelle (les enjeux liés à l'utilisation du condom, de explications de problèmes de santé possibles chez les clients, de problèmes érectiles, le consentement, etc.). Selon le point de vue de Jade, un stéréotype se confirme : « T'sais, il y a les clichés qui sont vrais, de l'éducation sexuelle, que les travailleuses du sexe font 24/7, c'est clair ». Coco, quant à elle, mentionne que plusieurs clients ne sont pas éduqués sur leurs propres conditions corporelles et qualifie même cet aspect du travail du sexe comme étant un service répondant à un besoin : « Ça aussi, c'est un besoin, l'éducation même sur leur propre pénis. Ils savent pas, il y a plein d'affaires. Même sur l'utilisation du condom, il y en a qui pensent que c'est juste pour pas avoir des bébés ». Ensuite, Coco parle que l'éducation se rend jusqu'à l'explication de problèmes de santé et du consentement : « ou genre qu'ils ont

besoin d'aller à l'hôpital, ou genre on fait de l'éducation sexuelle, ou juste comme aussi par rapport au consentement ». Ruby explique s'être déjà sentie dans la position d'un médecin lors de certaines rencontres avec des clients :

Des fois, dans mes sessions, je suis comme « Je suis tu un médecin calice? » Mais je suis tellement... *I genuinely care about people*. Je *checkais* avec son *cell* et j'étais comme : « promet-moi que tu vas y aller [voir le médecin]. [...] Il était comme « merci tellement pour vrai. Je pense que c'est le *push* que j'avais besoin ». (Ruby)

4.4.3.5 Le militantisme : une forme de déstigmatisation

Avant toute chose, il est important de noter que l'entièreté des participantes ont parlé de la stigmatisation et des enjeux liés à la criminalisation. Cet aspect sera développé un peu plus tard. Notamment, des thèmes reliés aux conditions des femmes dans la société capitaliste et patriarcale discutés par plusieurs d'entre elles. Ceci dit, certaines évoquent une sorte de militantisme à travers leur travail avec des clients. C'est ce que dit Ruby :

Des fois, c'est juste que mes valeurs, mon moral vient tellement plus fort que je suis comme... *There's no way I can let a man ruin sex workers like that*. Comme *bro*, je préfère l'éduquer, faire comme « Yo, c'est toi l'épais ». Des fois, je *struggle with that*. Je suis *comme bro*, *fuck off* je le dis. *Fuck off* parce que je suis comme, *there is no way* que moi, tu pars ma session, puis je t'ai laissé penser ça comme un épais. (Ruby)

Ruby explique ensuite ses motivations :

Je pense que c'est peut-être pour ça que je fais la morale and *I keep things real in my sessions*, *I want to remove the stigma*, je veux justement humaniser le *sex work*. Je ne veux pas juste faire comme si « c'est *chill*, ha ha ». Il y a une réalité là-dedans. Le *more that we talk about it*, le plus que ça va être conscient, les gens vont moins gêner d'en parler du *sex work*, ça va être moins tabou. (Ruby)

Finalement, Ruby nomme l'importance qu'elle donne à prendre le temps et la peine d'appliquer cette éducation militante auprès de ses clients : « j'essaie quand même de ramener ça beaucoup parce que c'est des gros sujets qui me tiennent quand même à cœur. C'est important la sexualité. C'est important aussi envers les femmes, le sexisme, le consentement ». Ensuite, Jade explique son choix d'appliquer son militantisme dans son contexte de travail :

De dépasser les attentes qu'on pourrait se donner du travail du sexe, d'aller au-delà de ça, de se dire, tu sais quoi? Dans ce contexte-là, dans ce modèle de travail du sexe, je me donne la

permission d'être plus authentique, de carrément partager ce que je connais, ce que je sais, ce que j'ai envie de... Ce que j'étudie. C'est intéressant. (Jade)

Jade ajoute aussi qu'elle choisissait les clients avec qui elle se le permettait : « Avec lui, je laissais dépasser un peu plus ma jupe de militante ». Dans le même sens, Mathilde exprime l'importance de choisir ses combats : « si on se met à parler de genre politique, ça se peut que ça devienne *trash* t'sais. C'est ça, on choisit ses combats aussi ».

4.4.4 L'authenticité

Comme mentionné au début de ce chapitre, le sujet de l'authenticité a émergé à travers le partage des expériences des participantes. Sans avoir posé directement une question concernant ce concept, les participantes ont expliqué ce que l'authenticité signifie pour elles et la façon dont elle se retrouve dans le travail du sexe. Plus tôt, nous avons également rapporté que les participantes considéraient que les émotions dites « positives » étaient les seules qui avaient leur place dans les rencontres avec leur client. Ainsi, Jade explique que son authenticité s'arrête au fait de cacher ses émotions dites « négatives » parce que les clients trouveraient ça dérangeant : « Surtout comme la colère, la tristesse. J'aime pas dire que les émotions sont négatives, mais comme tout ce que les hommes associent à quelque chose de gossant ». Ceci dit, Cléo explique clairement ce que veut dire l'authenticité à ses yeux :

Ce que je veux dire par authentique, c'est que quand je pose des questions aux clients, je veux vraiment le savoir, comment ils vont. Je veux vraiment savoir pourquoi leur semaine a mal été. Je ne les prends pas de haut. Je n'ai pas l'impression qu'on a un rapport qui est comme... Ouais. C'est comme « je care vraiment pour qu'est-ce qu'ils vivent, puis je veux le savoir ». C'est ça que je veux dire par authentique. (Cléo)

De plus, Cléo souligne que cette authenticité s'inscrit dans une honnêteté transactionnelle : « Je pense que moi, je le vois comme un moment de partage que j'ai avec des clients. J'essaie toujours d'être centrée sur comment moi je me sens, si je me sens bien. C'est vraiment des moments très honnêtes, même si c'est transactionnel ». Dans le même sens, Coco explique son attitude sincère qu'elle applique dans son travail :

Aussi dans le salon de massage, quand je masse, ça arrive rarement que je m'en fous de masser. Comme parce que souvent, je masse, puis je mets *full* d'intention là-dedans. Ça, c'est vrai aussi, même si on ne se parle pas. C'est quelque chose que je fais authentiquement, avec des bonnes intentions. C'est ça vient vraiment de moi. La façon que je masse, la façon que je *care* dans ce sens-là, ce n'est pas un rôle nécessairement, même si c'est comme un *job* ou c'est quelque chose que je fais pour le service, c'est quand même vrai. (Coco)

Victoria insiste également sur son approche authentique qu'elle considère comme une des raisons pour lesquelles elle a conservé des clients durant des années :

J'étais beaucoup pareil, tu sais dans le sens que je pense que *I didn't put up an act*. Puis je pense que les clients qui m'aimaient, c'était pour ça qui m'aimait. Tu sais, moi j'avais des amis qui me disaient « tu peux pas être comme ça, *don't be too yourself* ». Mais je n'étais pas capable. Je n'étais pas capable de faire un *act*, j'étais pas mal moi-même avec eux. Puis je pense qu'il y en avait que c'était ça qu'il appréciait. Oui, et c'était pour ça que quand même, j'ai eu des clients comme de long terme, puis tout ça, puis des réguliers. (Victoria)

Mathilde, quant à elle, explique sa manière de faire des efforts pour créer cette authenticité avec ses clients :

Mettons qu'il me parle de son chien qui vient de mourir. Moi, je suis comme, je pose plein une question sur son chien. Moi, j'aime *full* les chiens, je parle de mes chien. Ça fait développer des petits liens, comme n'importe qui que tu rencontres, tu réalises que tu as des points communs avec. Tu es comme « Ok, on va jouer là- dessus. (Mathilde)

Cléo a aussi parlé de la notion de choix dans l'authenticité ainsi que l'importance du contexte de celle-ci:

Je pense aussi que c'est toujours des moments que quand je me rends à la *job*, je choisis d'y aller parce que j'ai besoin d'argent, mais parce que c'est comme un moment que moi, j'ai choisi d'être disponible de cette manière-là pour ces gens-là. Oui, on dirait que si je les rencontrais au Cora, ça serait trop bizarre. Ça serait tellement bizarre. [Moi : Ok. C'est vraiment une authenticité qui est encadrée, délimitée.] Oui, dans le temps et dans l'espace. (Cléo)

Tout comme Cléo, Coco soulève le poids du contexte dans l'authenticité :

Mais je trouve ça triste des fois parce qu'il y a des personnes avec qui je connecte tellement. À cause des circonstances, du contexte, de nos différences dans nos vies à l'extérieur de ça, je me dis que c'est impossible qu'on construise quelque chose que j'envisage, puis ça, ça rend vraiment triste. Parce que je me dis que c'est à cause du *fucking* patriarcat. (Coco)

En effet, Maya rajoute que l'opinion de ses clients lui importait peu en raison de ce contexte délimité par le travail du sexe: « je me disais, je m'en fous solide, si la personne a un jugement ou non. On a aucun ami en commun, elle me retrouvera pas. Elle a même pas mon vrai nom. Elle a pas mon Instagram, des trucs de même ». Ensuite, Alice ajoute que cette authenticité s'explique par le lieu du travail du sexe et de la séparation avec sa vie privée, car elle joue son personnage seulement dans ce contexte : « Déjà au travail, vu que j'ai un prénom [différent], j'arrive à porter un masque dans le sens où tout ce qui va se passer au

travail reste au travail. Donc ça reste une intimité de la part de mon prénom Alice là-bas. Donc tout ce que, toutes mes histoires de là-bas restent à Alice, tu vois ».

4.4.4.1 Alter-égo et performance

À travers les entretiens, les termes alter-égo, persona, performance, acting, et bien d'autres sont souvent revenus. D'emblée, Alice dit tout simplement : « C'est clairement de la performance. Et ouais, c'est clairement de la performance dans le sens où tu vas aussi même choisir des *outfits* qui vont aller plus avec ton personnage ». Maya nomme avoir une sorte de chorégraphie de travailleuse du sexe :

Je ne savais pas que j'en avais une avant de me rendre compte que j'étais capable de la faire sur commande quand le *mood* était là. C'est une chorégraphie du genre, juste la manière de toucher, la manière de frôler les regards, le fait de s'approcher, de reculer, de prendre une gorgée, genre d'une gorgée de vin. Mon déplacement dans l'espace, ma manière de me déshabiller lentement, mais comme si c'était improvisé. Mon Dieu, finalement, ce n'est pas improvisé du tout. Même quand j'ai réalisé qu'il y avait pas grand chose de naturel, que c'était encore plus « stagé » que ce que je pensais. (Maya)

Jade insiste sur le fait qu'avec de la pratique, cette performance devient plutôt naturelle et que cela influence la question de l'authenticité : « c'est quand même ton personnage qui prend le dessus finalement, puis qui prend les reines, puis ça devient de plus en plus naturel. Puis ça devient comme une *switch* que tu peux allumer, que tu peux fermer, puis que tu peux utiliser n'importe quand ». Il est intéressant de remarquer que chacune des participantes ont eu la capacité de décrire leur personnage de travailleuse du sexe. Bien que leur persona se rapproche toujours de leur propre personnalité, elles étaient toutes en mesure de faire une distinction entre les deux. Ruby se décrivait comme ceci :

On dirait ce que j'aime aussi de mes sessions, c'est que je peux *practice being what I'm not in my real life, I'm more sensual*, plus sexuelle, que je peux regarder un gars dans les yeux, que je peux être moins gênée, *dirty talk*. [...] *Definitely more confident, More proud, More playful*, Je suis plus cochonne un peu. J'ai moins peur, vraiment pas peur du ridicule, mais comme... zéro jugement. Je suis à l'aise d'être en contrôle. (Ruby)

Pour Jade, il semble évident que sa façon d'être en tant que travailleuse du sexe était inspirée par son expérience en restauration : « J'ai le goût de dire que mon personnage de serveuse, mon personnage de barmaid, c'est elle qui a inspiré Jade ». Du côté de Cléo, elle suppose que son personnage au travail est une version altérée de sa personne :

En vrai, pour moi, Cléo, c'est moi, mais avec des petites étoiles. Je pense que c'est moi qui est un peu plus... C'est genre moi version améliorée, on dirait. C'est genre MOI avec... Qui *care* un peu moins, qui est pas trop empathique, qui est un peu plus *rough*, qui est un peu plus capable de... Je ne sais pas, être *fucking* honnête. Elle est *fucking* sexy. (Cléo)

4.4.4.2 Girlfriend experience (GFE)

On ne peut pas ignorer le concept du GFE dont plusieurs participantes ont parlé comme étant quelque chose de très commun dans leur pratique puisque plusieurs hommes-clients semblent être à la recherche de cette expérience. Victoria explique sa vision de cet échange :

Tu sais, ils sont seuls. Il y en a qui sont juste seuls, puis ils ont besoin de quelque chose, mais ils veulent pas la responsabilité d'une femme ou d'une blonde pis tout ça. Pis eux aussi peuvent mettre leurs paramètres aussi. Comme eux aussi ils ont leur propre *boundary*. Tu sais, comme : on les appelle pas, on va les texter ou on va leur parler par email ou quelque chose comme ça. Tu sais, c'est comme tu peux mettre cette fille-là dans une case aussi, mais la même chose que nous autres, on les met dans une case eux aussi ils peuvent dans une case aussi. (Victoria)

Ensuite, Victoria explique ce qu'est le GFE : « tu es comme leur *dream girl*. Elle a pas d'opinion politique elle-là. Genre sa personnalité comme moi j'étais *smiley* tu sais, *giggly*, *friendly*, *interested*! T'sais comme, *oh yeah! Tell me more!* [ton de niaiseuse et intéressée] ». Puis, Mathilde en expliquant sa performance de GFE, nomme comment elle constate que les clients viennent chercher plus que du sexe :

Ce n'est pas non plus genre pour tout le monde « t'as passé une belle journée au travail? » [voix mignonne], genre *full* personnalisé. Mais quand même, il y a tout le côté discussion aussi. Les gens ne viennent pas là juste pour avoir du sexe, ils viennent là pour être à la rencontre de quelqu'un, puis s'ouvrir le cœur un peu sur certaines affaires. [...] Je suis quand même extrêmement dans la performance d'être *girlfriend* pour ces personnes-là. (Mathilde)

Alice souligne que le GFE est particulièrement demandant et que cela ne convient pas à n'importe quelle travailleuse du sexe :

L'expérience *girlfriend*. Ça c'est un peu trop pour moi, mais ça ne me dérange pas. Je suis moi dans des séances de 45 minutes à 1 h parce que c'est genre déterminé. La personne ne pourra pas me texter après, mais par exemple recevoir des notifications ou des choses comme ça, c'est tellement fatigant, c'est tellement fatigant. (Alice)

C'est ce que Victoria mentionne aussi : « Puis là je disais non, j'étais comme je suis *girlfriend experience* Ouais c'est bien plus de *fucking* travail en plus! Tu passes beaucoup de temps avec ». Ceci dit, elle explique ensuite pourquoi :

Parce que eux, ils sont *the real them. Right?* Ils sont gossant, ils sont demandant, ils sont... Des fois sont pas fins. [...] C'est ça, c'est des choses comme, *you have to bite your tongue*. Tu sais avoir tes émotions en privé. *So*, c'était ça qui était demandant. C'était le fait que comme « *you always had to be on* ». (Victoria)

Elle explique aussi certaines situations où les clients lui demandaient de porter des vêtements plus « casual » tel que des jeans ou encore comment elle n'a jamais eu « l'air d'une pute » dans sa façon de se présenter en faisant référence au fait qu'elle ne porte pas de faux cils ni de faux seins.

4.5 Le travail du sexe en contexte

À travers les entrevues, le contexte, les enjeux et les réalités du travail du sexe de chacune ont émergé. Toutes les participantes ont nommé qu'elles étaient allées vers le type de travail du sexe qui leur convenait le plus. C'est un choix personnel, chacune ont des limites et des besoins différents. En effet, sans que ces expériences concernent les objectifs de ce projet, il est primordial de les aborder puisqu'ils font partie des savoirs expérientiels des travailleuses du sexe. C'est ce que Coco explique clairement :

Juste écouter les travailleuses du sexe. Je pense que ce qui est important, c'est de parler de la criminalisation et de ses effets sur la vie des *sex workers*. Ce n'est pas un truc qui est à part. C'est vraiment partout dans la société, il y a des *sex workers* partout. Ceux qui pensent qu'ils n'en connaissent pas, ils en connaissent, c'est juste qu'ils ne savent pas. Ce n'est pas une expérience tellement séparée. (Coco)

4.5.1 Leurs visions de l'emploi

Certaines participantes ont mentionné leur façon de percevoir le travail du sexe. Entre autres, Ruby évoque la complexité, souvent peu comprise, de cet emploi:

Je pense qu'il y a une *misconception* que les femmes qui font le travail du sexe, aiment le sexe. Moi, je pense que c'est plus quand t'es vraiment dedans, tu réalises que c'est tellement plus que ça. Moi, ce que j'aime dans le ton du travail du sexe, *I love seeing men that I would see in the street, seeing them vulnerable. I fucking love it*. Que moi, je suis en pouvoir, tu me dis toutes tes petits vices, que *you come and vent to me, little old girl, and you're fucking paying me to vent to me*. (Ruby)

Ensuite, Ruby nomme clairement que le travail du sexe n'est pas seulement une question de sexualité et que cet emploi a une place concrète dans nos sociétés : « C'est ça, *sex work can be a beautiful thing*, mais c'est vraiment plus complexe qu'on pense. C'est pas juste... *It's not just sex*. C'est tellement important pour la société, c'est vraiment important ». De son côté, Victoria partage la manière dont elle se sentait avec ses clients : « Oui, t'es une décoration 100 %, parce que moi je voyageais avec eux, je sortais souper avec eux autres, j'allais dans des concerts avec eux autres. Tous, ils faisaient des activités. *So t'es quand même une décoration aussi. T'es là to look good next them 100 %* ».

4.5.2 Violences

Sans surprise, les participantes ont rapporté des situations où elles ont vécu des violences. D'abord, Victoria soulève le fait qu'elle devait toujours garder en tête les risques de se faire assassiner dans le cadre de son travail ou de se faire arrêter et qu'elle prenait des mesures en conséquence : « Mais nous on voulait juste savoir si il travaillait là. *So. S'il travaille là les chances sont qu'il va pas nous murder*. Pis les chances sont qui soit pas une police, à moins que c'est comme un *undercover operation* ». Cléo témoigne d'une situation où elle a eu peur à son travail :

Des fois, je sens que ma sécurité est en danger. [...] J'étais avec un client, ça c'est comme dans mes débuts. Là, il me disait des trucs comme « je te kidnapperais », genre « on part d'ici, je t'emmène avec moi ». Il me disait des trucs de même. Il me serrait comme *fucking* fort. Ça me faisait vraiment peur. J'étais comme « OK, mais là, je me sens en danger ». Je sais pas quelle réponse je pourrais avoir qui pourrait me mettre encore plus en danger ou faire en sorte que je peux partir. (Cléo)

En effet, les préoccupations liées au risque de vivre des violences dans leur milieu de travail sont bien présentes. Jade ajoute « pour les trois ans que j'ai fait du travail de sexe, c'est une des inquiétudes qui n'est jamais partie : l'aspect sécurité ». Toutefois, Maya rappelle que ces enjeux ne sont pas applicables qu'au travail du sexe, mais bien à toutes les femmes : « Là, je l'associe quasiment pas au travail du sexe parce que même dans une première *date* de vie, juste *dater* comme une femme, c'est des trucs que je n'ai pas le choix de faire parce que je veux pas me retrouver pognée dans une situation qui me tente pas ». Additionnellement à ce propos, Alice mentionne la façon dont certains clients peuvent tendre vers la violence psychologique : « Enfin je veux dire, même si ils peuvent pas nous porter d'atteinte physique des fois mentalement, ils vont pas hésiter à jouer sur ça ou à essayer de te rabaisser ».

De plus, Jade rapporte avec courage une agression sexuelle qu'elle a vécu avec un client et qui l'a poussé à arrêter le travail du sexe : « Malheureusement, j'ai mis fin à ça parce que j'ai vécu un viol dans le cadre d'une de ces relations-là ». Il y a aussi Ruby qui parle énormément de son sentiment d'insécurité avec ses clients et qu'elle vit continuellement des situations où les clients l'agressent : « Pour eux, dans leur tête, *it's not assault* parce que je suis nue devant eux. [...] *They still try to assault you*. Ils dépassent nos limites. Toujours. Ils s'essayent. Ils s'essayent ». Aussi, comme le nomme Coco, il peut être particulièrement difficile de constater que les responsables des endroits où elle travaille font aussi vivre des violences aux travailleuses du sexe : « Les *bouncers*, les *boss*, ils viennent *checker*. Soit ils peuvent voir directement, soit ils viennent *checker*, puis si tu fais pogner, ils peuvent te mettre dehors. Il peut y avoir fait... Il y a eu tellement d'abus là, de la part des personnes qui sont supposées nous protéger ». Ceci dit, Victoria nomme la façon dont « les hommes » ont tendance à percevoir les travailleuses du sexe comme des personnes stupides :

Comme je suis pas une idiote non plus, tu sais, je suis quand même. Mais certains hommes, à cause de notre travail, pensent qu'on est peut être moins smart. Il faut que tu sois vraiment *smart* pour gérer ton argent, gérer ta sécurité, gérer tous tes voyages. T'as un horaire, tu sais tout *checker* ça. C'est pour ça qu'il y a beaucoup des filles qui ont des managers. Ils ont des agences, ils ont des *bookers*. Tu sais, moi j'avais pas ça, je faisais tout ça moi-même. Bien, tu sais, quand j'étais indépendant, j'ai fait comme ça. (Victoria)

Jade mentionne aussi un exemple de sexisme qu'elle a utilisé à son avantage : « je dévoilais le fait que j'étais étudiante. Drôlement, ça m'a servi aussi au niveau de me rapprocher de certains clients qui pensent sûrement que toutes les femmes sont connes ».

4.5.3 La sécurité et ses enjeux

Comme mentionné ci-haut, les enjeux de sécurité ont beaucoup été discutés lors des entrevues. Voici quelques exemples mentionnés par les participantes. Victoria explique qu'il s'agit presque d'un miracle de ne pas vivre de violences au travail : « C'est beaucoup de chance. Puis il y avait beaucoup de... au niveau où qu'on travaille, c'est comme dans un bordel aussi. T'as de la sécurité *right? If something bad happens, there's like*, une manière que t'es protégée ». Maya raconte sa façon d'éviter de se mettre dans des situations dangereuses, car elle ne peut pas anticiper les réactions des clients : « Puis, pour ma sécurité aussi, au-delà d'être payée, je ne veux pas que ça se revire fâché, que je me retrouve toute seule dans une chambre avec quelqu'un qui est fâché ou qui est pas content. Tant que je ne suis pas sortie de la chambre ou quoi que ce soit ». Victoria nomme la manière dont, avec certaines de ses collègues dont elle s'était liée

d'amitié, elles s'entraidaient pour assurer leur sécurité mutuelle : « Puis avec une autre fille, on *bookait* des chambres, une à côté de l'autre ou une en face de l'autre. On demandait comme quand on *checkait in*... On pouvait comme tout le temps se *checker*. C'est elle qui m'a appris tout le système de *checker* les gars ». En effet, lors de notre échange, Victoria a expliqué longuement plusieurs types de systèmes que les travailleuses du sexe qui font de l'escorte internationale utilisent afin de se protéger des clients potentiellement dangereux. Il s'agit de systèmes particulièrement bien organisés et complexes puisque ces dernières doivent opérer totalement cachées des autorités. Victoria soulève également en quoi cette solidarité entre travailleuses du sexe était fondamentale : « Tu sais, les filles sont contentes que sont *safe*. Tu sais, moi je suis content que le gars je peux le représenter pour dire oui oui il est *safe*, il est cool comme *have fun* ».

4.5.4 Avantages de l'emploi

Bien que le travail du sexe soit un emploi qui regorge d'enjeux et de complexités, plusieurs participantes parlent des bienfaits qu'elles vivent dans leur travail. D'abord, certains apprentissages personnels sont présentés. Mathilde nomme en quoi le travail du sexe lui a permis de mieux se connaître elle-même : « Veut-veut pas, être travailleuse du sexe, ça t'apprend aussi à découvrir ton corps et à comprendre plein de choses par rapport à toi-même ». En effet, elle constate que cet emploi lui permet d'améliorer constamment ses habiletés communicationnelles qui lui servent ensuite dans sa vie personnelle :

Je pense que le fait de faire ce travail- là, ça m'a rendu vraiment plus... vraiment plus assumée, vraiment plus solide dans toutes mes interactions. Parce que j'ai tellement l'habitude d'interagir avec n'importe qui. Je ne sais pas d'avance nécessairement c'est qui la personne qui va arriver, il faut que je sois prête à tout. Dans la vie, c'est un outil qui est très utile pour absolument tout. (Mathilde)

Jade rajoute aussi : « J'ai découvert ma sexualité à travers ça ». Coco, elle, explique qu'elle a grandi à travers cet emploi : « On dirait que ce travail- là, ça m'a fait découvrir une autre partie de ma sexualité. J'ai l'impression d'avoir plus de contrôle des fois ». Dans le même sens, Alice mentionne que sa confiance en elle s'est améliorée : « Ça m'a donné de la confiance physique, pour sûr. Pour sûr énormément. Et aussi la confiance mentale ». Jade raconte à quel point le travail du sexe lui a apporté positivement : « par rapport à moi, il y a eu beaucoup d'émotions au niveau de mon estime personnelle, au niveau de mes *skills*, ma confiance. Moi, par rapport à mes clients, on dirait que c'est des émotions qui me viennent en tête. C'est ça, me sentir bien dans ma peau ». Tout comme ces dernières, Ruby indique ce qui a changé pour elle depuis qu'elle a débuté cet emploi : « *My standards*, clairement. Mes standards. Comment je me vois.

Ma perception de moi- même dans le sens que je me respecte beaucoup plus. *I can respect myself*. Je suis capable aussi de me mettre beaucoup plus de valeur que je ne le faisais avant ». Finalement, Maya mentionne à plusieurs reprises à quel point sa confiance en elle était élevée dans son contexte de travail.

Ensuite, Maya rappelle que le travail du sexe est particulièrement avantageux au niveau du temps et de l'argent : « [le travail du sexe] ne sera vraiment pas plus pénible que de travailler pendant 8 heures dans un *job* qui me tente pas. Dans tous les cas, les deux *jobs* me tentaient pas, je me suis dit « je vais prendre la plus payante, puis celle qui est moins longue! ». D'ailleurs Cléo explique à quel point le travail du sexe lui permet de faire ce qu'elle veut vraiment faire :

Je trouve ça vraiment fou *sex work* parce que ça me permet de... je sais pas, ça me permet tellement d'affaire. Ça me permet d'avoir ma *job* de rêve [dans son domaine] qui subvient pas assez à mes besoins. Si je vivais que de ça, je ne vivrais pas. Je pourrais juste pas manger. Ça fait que je peux faire ma *job* de rêve. Après, je fais mon autre job de rêve parce que j'ai toujours voulu être comme psy ou genre travailleuse sociale quand j'étais plus jeune. Je ne suis vraiment pas ça, mais ça me donne ce genre d'accès à des gens, puis à faire du bien aux gens. C'est vraiment cool. (Cléo)

4.5.5 Stigmatisation

Comment parler de travail du sexe sans parler de stigmatisation? Voici quelques commentaires et expériences vécues par les participantes. Par exemple, Ruby explique que le travail du sexe est mal compris par la société :

I don't want a sugar coat sex work. Je veux pas que les gens pensent... Souvent, il y a un négatif stigma *on women*. *But it's not on women, it's on the men*. [...] Mais c'est juste fou à quel point *sex work is so misunderstood*. C'est nous qui sommes vu comme... *it's getting a bit better*. Quand tu parles à beaucoup de gens : « we're whores, we're this ». Quand ça prend tellement de mental. C'est fou comment qu'on fait attention à nous, qu'on fait attention même à nos clients. (Ruby)

Ensuite, Alice partage un commentaire stigmatisant qu'un client lui a déjà dit :

Ils vont surtout dire « je me sens pas sale comme si j'allais à un autre endroit » et je suis en mode *bro*! C'est la même chose. C'est complètement la même chose. Enfin, le côté où j'avais entendu une fois « pas sale », je me suis dit mais *what the fuck?* J'ai pas du tout apprécié ce terme, tu vois. (Alice)

Jade insiste sur le fait que son passé de travailleuse du sexe demeure une inquiétude de peur de se faire reconnaître et que ça ait un impact négatif dans son milieu de travail aujourd'hui: « Ça, c'est quelque chose qui reste en tête encore de savoir que potentiellement quelqu'un a des images compromettantes de moi ». En effet, Coco souligne le fait que les gens se permettent un jugement sur cet emploi sans réellement comprendre sa réalité :

Maintenant, tu travailles n'importe où, en construction, dans une épicerie, dans genre *whatever*, tu peux dire « ça ne me tente pas d'aller travailler » ou « ma *job* me gosse. » Mais comme, si t'es *sexworker*, puis que tu dis « ça ne me tente pas d'aller travailler » ou « ma *job* me gosse », d'habitude, les gens sont genre « mais pourquoi tu travailles là ? Tu te fais abuser, non, non, non, c'est horrible. » Alors que c'est pas différent. (Coco)

Victoria explique que le travail du sexe est un échange consentant et respectueux :

Qu'est-ce que tu préfères? Une fille qui a eu plein de sexe non protégé, avec plein de gars qu'elle a rencontré au bar ou moi qui était comme travailleuse du sexe? [...] C'était comme dans une chambre d'hôtel, puis que c'était protégé, puis c'était comme avec des limites. J'étais bien traité t'sais il y a comme des gars *random* qui traitent leur *one night* comme des *cum dumpster*? (Victoria)

Cléo rappelle aussi la façon dont la stigmatisation vient même impacter sa relation avec son petit-ami : « Là, je suis comme de retour avec mon copain. Déjà, le fait que je suis *stripper* c'était trop pour lui. Là, je vais pas lui dire que j'ai déjà fait du *full service*. Ça va briser son image de moi ».

4.5.6 Criminalisation

En ce qui concerne la criminalisation, Coco avait beaucoup à dire :

Ça a toujours existé, donc tant qu'à ça, pourquoi pas l'accepter, puis juste arrêter d'opprimer les *sex workers*? Parce qu'il y a aussi toujours les personnes les plus vulnérables qui sont touchées. Genre les personnes qui travaillent dans la rue, les personnes immigrantes, les personnes sans papiers, les personnes trans, les personnes autochtones. C'est un des travail qui est le plus payant. Je sais pas, au lieu de criminaliser ça, pourquoi pas augmenter les salaires des autres *jobs* ou permettre aux gens de choisir leur horaire? (Coco)

Elle enchaîne ensuite :

On parlait tantôt que j'ai un certain pouvoir, mais en même temps, j'ai pas de pouvoir. Mais c'est tout à cause de la criminalisation, ça fait qu'on a aucun recours. Les recours qu'on a, c'est des places comme Stella, c'est des organismes communautaires, des affaires, c'est nous,

les autres *sexworkers*. C'est tout. Non, je ne me sens jamais en contrôle. Mais je peux choisir mon horaire, mais il faut que tu prennes ton trou dans une certaine mesure. Moi, ça m'énerve, les relations d'autorité. Mais en même temps, tu dis « il y a des règles », mais elles sont toutes contournables, ils sont pas vraiment implémentés, elles sont pas vraiment solides. Vu qu'il y a rien de réglementé là-dedans justement, chaque place décide qu'est-ce qu'elle veut faire. Ils sont tenus responsables par personne, les boss. Juste par ce qui existe déjà, la compétition qui existe avec les autres salons, les autres bars. Eux, faut aussi qu'ils se *watch* parce que c'est illégal. Ils sont *backés*, ils sont prêts, ils peuvent abuser de la façon qu'ils veulent. (Coco)

Ceci étant dit, Jade souligne la façon dont la criminalisation a impacté son travail:

Je pense que ce qui aurait facilité mon travail, c'est de ne pas avoir le stress qu'il faut que ça soit caché tout le temps, qu'on puisse s'organiser entre nous pour se protéger et mieux. Il y a ça qui m'a gossé beaucoup dans le processus... d'avoir tout le temps, quand on a des affaires, de l'argent, la banque, comment on gère nos taxes, comment qu'on gère notre sécurité. Il y a des listes qui existent, mais il faut les trouver. C'est sûr que la criminalisation, ça nous met en danger. Ça met notre sécurité en cause tout le temps. (Jade)

Victoria rappelle en quoi la décriminalisation améliore les conditions des travailleuses du sexe : « Comme dans les autres pays aussi, qu'il y a des bordels et tout ça, *where it's legalised and all that*. Ils ont des ressources... ici, là, il y en a pas ». Additionnellement, Victoria met de l'avant sa conscience de ses privilèges dans l'industrie:

Oui, c'est clair que les femmes qui ont fait *sustenance sexwork* pis tout ça, c'est complètement des différentes expériences de la mienne, *right* ? Je suis complètement *aware* que *there's a lot of privilege* en tant que femme blanche d'une famille qui avait des ressources, des choses comme ça, que mes parents m'ont donné tout ce que j'avais besoin. (Victoria)

Coco a d'ailleurs peint un portrait de sa compréhension de l'impact des privilèges dans le milieu du travail du sexe:

Il y a des différences vraiment flagrantes que les *sex workers* noires vivent par rapport aux *sex workers* blanches, par rapport aux *sex workers* asiatiques, par rapport aux *sex workers* qui ont des handicaps, par rapport à celles qui sont mères, puis tout ça. C'est important de prendre en compte aussi, puis de reconnaître qu'il y a plein de privilèges dans le *sex work*. Les plateformes en ligne, celles qui sont dans la rue, celles qui sont jamais dans la rue, puis qui peuvent *checker* l'identité de leurs clients. C'est vraiment quand même... pis la criminalisation, que ça fait juste encore plus repousser celles qui sont déjà au bas, encore plus dans la répression. Que les interactions avec la police c'est commun. Il y a tellement d'affaires qui alimentent le sentiment d'insécurité dans ce travail-là, qui viennent pas des clients. C'est pas vers la relation avec les clients qui est le plus problématique. Puis, de pas aussi mystifier le *sexwork*. (Coco)

CHAPITRE 5 ANALYSE ET DISCUSSION

Dans ce chapitre, les résultats seront discutés à la lumière des théories suivantes : la transactionnalité (Lavoie-Mongrain, 2023), le travail émotionnel (Hochschild, 1983), l'authenticité délimitée (Bernstein, 2010a et 2010b) et de pratique du *care* (Molinier, 2020; Tronto, 2008).

5.1 Transactionnalité et travail émotionnel

La commercialisation de l'intimité soulève des interrogations sur la compatibilité entre les relations intimes et les transactions économiques. Zelizer (2001 et 2005) défend l'idée que ce profond inconfort réside dans le fait que les relations intimes et les transactions économiques sont perçues comme deux domaines opposés, voire incompatibles. Cette sociologue américaine qualifie ces deux sphères de "mondes inconciliables" ou "*hostile worlds*" soulignant que la transformation des relations intimes en échanges économiques peut entraîner une tension morale et émotionnelle (Lavoie-Mongrain, 2023; Trachman, 2009).

Comme abordé dans le chapitre théorique, rappelons que les biens et les services ne sont pas les seuls éléments qui résultent du capitalisme. On y retrouve également des émotions et une panoplie de types de relations (Hochschild, 1983; Molinier et Laugier, 2013; Paperman, 2013; Tronto, 2009). Autrement dit, nos qualités personnelles en tant qu'individu font maintenant parties des commodités qui peuvent faire l'objet de transactions (Carbonero et Gómez Garrido, 2018; Lavoie-Mongrain, 2023). En effet, à travers le prisme de la marchandisation des émotions, Hochschild (1983) observe que les emplois de service auprès d'une clientèle de classe moyenne ou supérieure exigent généralement une part importante de travail émotionnel dans l'exécution des tâches des travailleuses. Cela dit, le travail émotionnel brouille les frontières entre le privé et l'économique et engendre des inconforts, car cela force les individus à gérer un paradoxe : celui de la transactionnalité (Lavoie-Mongrain, 2023). Ainsi, la commercialisation de l'intimité (ou le travail du sexe) se définit par l'enchevêtrement de ces mondes antagonistes.

5.1.1 Actualité du contexte post-industriel

En s'appuyant sur l'analyse de la transformation du commerce sexuel depuis le début de l'époque post-industrielle réalisée par Bernstein (2010a), il est important de souligner que les résultats de cette recherche corroborent ses conclusions. En effet, bien que les participantes proviennent de différents secteurs du travail du sexe (danseuses, escortes, masseuses, *sugar baby*), chacune pratique dans des lieux clos en offrant une multitude de services sexuels et affectifs menant ultimement à la consommation d'une

authenticité délimitée. Cela dit, Carbonero et Gómez Garrido (2018) ont examiné le travail émotionnel des escortes et des travailleuses du sexe de rue, concluant que, quel que soit le secteur de l'industrie du sexe, le travail émotionnel constitue un élément central de leur activité. Les seuls facteurs distinctifs s'incarneraient dans la manière dont les TDS utilisent leur travail émotionnel pour établir des limites ou, au contraire, pour signifier une proximité envers leurs clients. Certaines considèrent le travail émotionnel comme une composante spécifique de leur service et un signe d'authenticité : « for the escorts, emotional work is not only conducive to sexual intercourse and the business relationship between client and sex worker, but it is the raison d'être of the service itself, sometimes more important than the physical act of sex » (Carbonero et Gómez Garrido, 2018, p. 394). Dans le même sens, à travers une étude menée à Ho Chi Minh, Kay Hoang (2010) met en évidence l'existence d'un travail émotionnel autant dans les secteurs « bas de gamme » que « haute gamme » de l'industrie du sexe, mais à différente intensité. Les résultats montrent donc que le sexe prend plus ou moins de place en opposition aux interactions émotionnelles dépendant des milieux de pratique. Ainsi, le fait que les participantes – qui exercent dans des milieux de l'industrie du sexe plus aisés - aient évoqué par elles-mêmes le travail émotionnel (et, par conséquent, l'authenticité) comme étant un aspect central de leur pratique s'aligne parfaitement avec cette théorie et la valide.

5.1.2 Le paradoxe de la transactionnalité

Rappelons que, selon Lavoie-Mongrain (2023), le malaise lié au fait que l'intimité soit un travail rémunéré représente le « paradoxe de la transactionnalité ». Il s'agit alors d'une tension entre le désir de vivre une connexion authentique et l'atteinte de cet objectif par le biais de l'argent investi par le client. Les travailleuses du sexe aussi comprennent ce contexte capitaliste. En effet, plusieurs des participantes rapportent des situations inconfortables avec des clients (réguliers ou de longue date) qui leur ont manifesté le désir de retirer l'argent de la transaction tout en continuant les échanges sexuels et affectifs. Les termes « limite » et « frontière à ne pas dépasser » ont été employés par certaines participantes pour décrire cette situation. Cette expérience partagée par celles-ci démontre l'existence du paradoxe de la transactionnalité vécu - même par les clients - qui viennent, par la même occasion, contraindre les TDS dans une position délicate. Devoir jongler avec cette requête du client retirer l'argent de l'échange tout en conservant le rapport intime « intact » requiert beaucoup de tact. De plus, ce type de demande illustre la mésinterprétation des besoins économiques des TDS par ces clients qui ont du mal à écarter leur inconfort envers la transactionnalité, mais qui souhaitent quand même accéder à (l'illusion) d'une authenticité par l'entremise d'un échange économico-sexuel. Cette forme d'hypocrisie amène les TDS à

déployer différentes stratégies, comme jouer un rôle, simuler des émotions qu'elles ne ressentent pas, dissimuler des émotions jugées négatives, mentir, omettre des informations personnelles ou encore user de l'humour. Ces pratiques visent à donner l'impression que l'aspect économique de la rencontre est minimisé, voire absent, bien que la circulation de l'argent soit fondamentale dans le contexte de ces arrangements. Cela démontre que les TDS doivent constamment naviguer dans ce paradoxe.

Du point de vue des participantes, elles insistent sur le fait que leur principal objectif dans l'échange économico-sexuel est d'ordre financier. Il est ironique de constater ce paradoxe : d'un côté, il faut obscurcir l'aspect économique pour assurer le succès du service et répondre aux attentes des clients, de l'autre, l'argent reste la principale motivation des travailleuses. Cela dit, plusieurs mentionnent que l'aspect transactionnel de la relation (et, par conséquent, l'existence d'une « barrière transactionnelle ») facilite la mise en place d'une distance émotionnelle et professionnelle dans leurs interactions avec les clients. Ainsi, cette frontière économique agit aussi comme une limite permettant de préserver leur bien-être émotionnel et de maintenir une distinction claire entre leur vie personnelle et professionnelle.

5.1.3 L'intimité au cœur des échanges économico-sexuels

Dans le segment des entretiens consacré à la définition de l'intimité dans le contexte du travail du sexe, les participantes ont soulevé les concepts de *vraie* et *fausse* intimité¹⁵ qui m'apparaissent centraux pour comprendre l'établissement et le maintien de la relation intime entre les TDS et leurs clients puisque « la manière dont les individus décrivent leurs relations intimes participe à faire exister celles-ci » (Trachman, 2020, p. 134).

Le choix terminologique des participantes délimite les relations intimes vécues dans leur travail et cela témoigne d'un travail émotionnel « dans lequel les explicitations et justifications sont des outils pour tracer des frontières » (*ibid.*). Autrement dit, la manière dont les TDS expliquent leur expérience de l'intimité vient façonner la signification de l'échange économico-sexuel pour elles-mêmes. Cependant, ce qui est déterminant dans cette quête de définition de l'intimité est que cette conceptualisation de sens ne peut pas être communiquée aux clients lors du rapport intime puisque cela viendrait contredire ce qui est au cœur du service sexuel et affectif offert : l'authenticité délimitée¹⁶ (Bernstein, 2010b; Carbonero et Gómez

¹⁵ Il est important de saisir que les deux types d'intimité sont vécues dans le travail du sexe.

¹⁶ Fait référence au travail immatériel (travail émotionnel) effectué par les travailleuses du sexe.

Garrido, 2018). Paradoxalement, pour qu'un échange económico-sexuel explicite ait lieu, la transactionnalité et le travail émotionnel doivent être suffisamment invisibles aux yeux des clients ; le mirage d'affection sincère qu'est l'authenticité délimitée doit être maintenu (Lavoie-Mongrain, 2023).

5.1.3.1 Une frontière importante : la sphère privée / la sphère publique

La première caractéristique de l'intimité soulevée dans les entretiens concerne la frontière entre leur travail et leur vie privée. Les participantes expriment établir une distinction entre l'expérience de l'intimité dans le travail du sexe (échange económico-sexuel explicite et illégitime) et l'intimité dans leurs relations personnelles (échange económico-sexuel implicite et *possiblement*¹⁷ légitime). Cependant, au-delà d'identifier une « différence » entre leur intimité vécue au travail et dans leur vie privée, les participantes n'ont pas explicité les éléments la caractérisant. Or, sachant que (1) la vraie et la fausse intimité co-existent dans la pratique du travail du sexe, que (2) dépendamment des participantes (et d'un client à l'autre), la proportion de la vraie de la fausse intimité dans leur travail varie et que (3) certaines ont également insinué vivre la présence des deux types d'intimité dans leurs relations personnelles : y a-t-il réellement une démarcation fondamentale entre l'intimité dans le contexte du travail du sexe et celle dans la sphère personnelle? Rappelons que Tabet (2004) considère tous les types de relations comme un échange económico-sexuel et donc, que l'aspect économique ne permet pas de distinguer les relations intimes dans le travail du sexe et celles qu'elle qualifie « d'intimité ordinaire », nous nous retrouvons alors dans une impasse. Finalement, l'expérience des participantes nous pousse à penser que la distinction entre l'intimité dans leur travail et dans leur vie personnelle réside dans sa conceptualisation (la manière dont elles l'interprètent ou lui donnent du sens) et dans son existence concrète (le fait que cette différence existe réellement dans leur vie).

Quoi qu'il en soit, en traçant une ligne symbolique entre l'intimité en tant que travail et l'intimité personnelle, les participantes nous rappellent l'importance de la notion de « frontières ». Comme mentionné dans le cadre théorique, le concept d'intimité se définit d'abord par celles-ci. Les frontières, relativement fluctuantes, distinctes et perméables, « servent à établir qui est dedans et qui ne l'est pas, mais surtout elles fonctionnent comme des matrices d'attentes légitimes et réciproques entre les membres de la relation qu'elles circonscrivent » (Piazzesi, Blais et Belleau, 2019, p. 1). De plus, les frontières font souvent référence à « la négociation de limites, droits, devoirs et règles » (ibid.). Ainsi, la

¹⁷ Nous mettons l'accent sur la multitude de possibilités puisque nous n'avons pas abordé directement les relations personnelles vécues par les participantes.

capacité à compartimenter l'intimité démontre bien les façons dont les TDS (et donc, les participantes à cette recherche) « fixent, pour elles-mêmes et leurs clients, les frontières corporelles, symboliques et morales d'une relation sexuelle tarifée » et exprime finalement « comment peut s'établir une sexualité sans intimité » (Trachman, 2020, p. 123).

5.1.3.2 La vraie et la fausse intimité : une frontière symbolique

La seconde caractéristique de l'intimité concerne la distinction entre la *vraie* intimité et la *fausse*. La « vérité » est posée comme une frontière symbolique, qui comme l'explique Piazzesi, Blais et Belleau (2019), sont des « distinctions conceptuelles appliquées par des acteurs sociaux pour catégoriser des objets, des pratiques, ainsi que le temps et l'espace. Il s'agit d'outils à propos desquels les individus et les groupes disputent des conceptions du réel et en établissent des définitions consensuelles » (*ibid.*, p. 2).

Les frontières symboliques « existent tant et aussi longtemps qu'elles sont maintenues par les acteurs par un travail spécifique, donc par des opérations cognitives et par des actions qui leur correspondent » (Piazzesi, Blais et Belleau, 2019, p. 2). En d'autres mots, la conceptualisation de l'intimité en deux domaines (vraie et fausse) est une opération cognitive permettant aux TDS de donner un sens à leur travail. Ainsi, la notion de choix, telle que soulevée dans les entretiens, est au cœur de la création de cette frontière puisque les TDS doivent d'abord se positionner quant à ce qu'elles décident ou non de partager avec leurs clients (autant au niveau des pratiques sexuelles que de leurs informations personnelles). Dépendamment de la dynamique relationnelle qui s'installe au cours de l'échange économique-sexuel, elles se retrouvent à tomber dans une performance qui est soit plus authentique, soit plus forcée, d'où l'utilisation des termes *vraie* et *fausse* intimité par celles-ci. En effet, Tabet a observé la compétence singulière d'isoler certaines parties de soi afin de répondre aux besoins des clients chez les personnes pratiquant le commerce de leur sexualité (et donc d'une intimité) (Trachman, 2020). Notamment, la capacité de dissocier « ce qu'elles vendent et ce qu'elles sont, entre un soi professionnel et un soi privé » révèle la présence d'habiletés sociales et émotionnelles (*ibid.*, p. 123).

1.2.3.3 La commercialisation d'une intimité authentique

Selon Lavoie-Mongrain (2023) « il est commun pour les travailleuses d'opter comme stratégie la division de l'intimité en deux types distincts : l'intime authentique et l'intime commercialisée » (p. 50). Elle avance que l'intimité est divisée : « en vue de préserver le soi authentique et de conserver la vie affective privée en dehors des relations avec les clients, cette stratégie inclut également la manufacture d'une identité

associée exclusivement aux interactions transactionnelles » (*ibid.*, p. 50). Ainsi, le fait que les travailleuses du sexe interrogées aient fait la différence symbolique entre la fausse et la vraie intimité, donne non seulement un sens à leur travail, mais occasionnerait aussi la fabrication d'une identité commerciale. Voyons d'abord de manière plus approfondie le sens de cette différence paradoxale.

Il serait erroné d'associer systématiquement l'intime authentique à la vie privée et l'intime commercialisée au travail du sexe. En outre, les termes utilisés dans les entretiens de cette recherche sont superposables à la division de l'intime authentique (vraie intimité) et de l'intime commercialisé (fausse intimité) et permet d'illustrer la coexistence de ces deux types d'intimité au sein du travail du sexe (et tout autre genre de relation?). En guise d'exemple, rappelons-nous de Ruby qui *fake* des orgasmes avec certains de ses partenaires dans sa vie personnelle ou encore de Cléo qui se sent complètement authentique avec certains clients pour qui elle *care* réellement. J'avance donc que cette division est révélatrice de la complexité du travail émotionnel effectué par les travailleuses du sexe.

[...] performance et authenticité ne constituent pas des antagonismes pour autant. La production délibérée de l'intimité au sein de la relation transactionnelle par le recours à diverses démonstrations d'affection, d'intérêt, de plaisir ou autre ne signifie pas que ces gestes et paroles soient dépourvus de sincérité ni que les travailleuses soient constamment en train de mentir ou de prétendre ressentir ce qu'elles ne ressentent pas réellement » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 49).

Ceci étant dit, en reprenant les notions de vraie et de fausse intimité identifiées par les participantes, il semble possible de faire un pont avec cette théorie. En effet, les travailleuses ne se révèlent pas entièrement à leurs clients ; au contraire, elles dressent des barrières autour de leur soi authentique. La séparation entre la (vraie) intimité authentique et la (fausse) intimité commercialisée leur permet de répondre aux attentes des clients tout en se protégeant de l'épuisement lié au travail émotionnel (Lavoie-Mongrain, 2023).

Il convient aussi de souligner que, même sans poser de questions explicites sur le thème de l'authenticité lors des entrevues, les participantes ont spontanément évoqué sa place et sa signification dans leur travail. Cela met en lumière que la « performance de l'authenticité » est une démarche intentionnelle et soigneusement planifiée par les TDS, constituant ainsi un aspect essentiel de leur activité (Carbonero et Gómez Garrido, 2018). Par conséquent, la performance et l'authenticité se retrouvent compatibles et cohérentes dans le cadre du travail du sexe. La prochaine section discute des données à la lumière de l'interactivité de ces deux postures en développant l'idée de la construction d'une identité marchandisée.

5.1.3.3 Une identité marchandisée

Maintenant que nous avons exploré le sens de l'intimité pour les travailleuses du sexe, cette prochaine section développe la question identitaire des TDS au travail et donc, la fabrication d'une identité commerciale. Plusieurs participantes ont employé le terme « alter-égo » pour expliquer leur façon de rester authentique dans l'échange économique-sexuel, ce qui nous mène à réfléchir au concept de « fabrication d'identité ». Comme nommé dans le chapitre précédent, toutes les participantes ont été en mesure de décrire en détails leur *persona* de travailleuse du sexe.

One can play a role only up to a certain point. Yet the constant awareness of the role one must play is in itself a technique of emotional self-regulation, as well as being a way to regulate the relationship with the client. A clear example is when the sex worker is not feeling well, or simply having a bad day. Still, she smiles and maintains her projected cordiality (Carbonero et Gómez Garrido, 2018, p. 394).

En reprenant les composantes de ladite identité commerciale qui, selon Lavoie-Mongrain permet « de préserver le soi authentique et de conserver la vie affective privée en dehors des relations avec les clients », les prochaines sous-sections présentent par quels moyens les TDS s'y prennent : le prénom, l'apparence et la conduite (p. 51).

a. Le prénom

Cette nouvelle identité s'incarne d'abord par le prénom qu'elles choisissent. Plus qu'une façon de préserver leur anonymat, le prénom fictif contribue à la dissociation de leur travail et de leur vie privée. Le terme « masque » a d'ailleurs été employé par une participante pour expliquer son identité nominale lui permettant de segmenter son intimité dans sa vie personnelle et celle dans son travail. Aussi, la notion d'anonymat est importante voire même essentielle considérant le contexte criminalisé et stigmatisé du travail du sexe. Au-delà du désir de ne pas mélanger leur travail à leurs relations privées – et donc de conserver une frontière claire facilitant la conservation d'une distance émotionnelle – leur prénom fictif leur offre un sentiment de sécurité. En effet, la crainte d'être reconnue en tant que TDS est tout à fait justifiée en raison des risques élevés associés à la stigmatisation et à la criminalisation.

b. L'apparence

S'inscrivant dans l'ère post-industrielle, où les consommateurs aspirent à une authenticité dans l'intimité anonyme, les TDS s'efforcent de se distancier de l'image stéréotypée de la « putain » en adoptant d'abord

une apparence qualifiée d'« ordinaire » à travers leurs choix vestimentaires, l'application de leur maquillage et même leur gestuelle (Bernstein, 2010a ; Carbonero et Gómez Garrido, 2018). Dans l'apparence, la notion de proximité de localisation ou de classe sociale est aussi importante pour se distancier du stéréotype de la « putain » et faire croire qu'elles ont le même statut social que la clientèle recherchée.

Proximity implies a sense of social homology. Choice of clothing, hairstyle, makeup, behaviour in public and in private and the countless minor details that make up one's social appearance all contribute to the sex worker's communication to her clients that she is their social peer. Proximity is a part of the service, for example, when sex workers are required to accompany clients in public, and therefore must reliably appear as belonging to the client's milieu (Carbonero et Gómez Garrido, 2018, p. 390).

Autrement dit, la proximité repose sur la capacité des travailleuses à s'identifier aux clients. Cette stratégie contribue à réduire (ou à donner l'illusion de réduire) les écarts socio-économiques pour ultimement mieux répondre aux besoins de ces derniers. Molinier (2020) souligne cependant qu'une telle démarche requiert une éthique de travail permettant de trouver un équilibre entre une proximité émotionnelle et le maintien d'une distance professionnelle. L'éthique dont elle parle rappelle notamment l'authenticité délimitée définie par Bernstein comme une éthique sexuelle adoptée par les TDS. Celle-ci sera abordée dans les prochaines sections.

Cela dit, les aspects ont principalement été décrit par les participantes par le prisme de la *girlfriend expérience*. Autrement dit, l'authenticité se manifeste d'abord par le fait que la travailleuse du sexe incarne une femme ordinaire dite « normale » qui pourrait être une « simple voisine » (ou en l'occurrence, leur *girlfriend*) (ibid.).

c. La conduite

Les participantes ont aussi décrit certains comportements, attitudes et actions dont elles font usages systématiquement en relation intime auprès des clients. Selon Lavoie-Mongrain, le démarquage d'une identité au travail permet aux travailleuses du sexe de s'adapter aux besoins de leurs clients en temps réel : « le travail du sexe ne colonise pas de manière totalisante le soi et la vie privée; grâce à cette dissociation entre performance rémunérée et authenticité, il n'engage ni la perte de l'intégrité ni de la capacité de développer des liens intimes non tarifés » (2023, p. 51). Ainsi, les comportements, attitudes et actions dans le travail du sexe seraient accomplies par un personnage fabriqué permettant au soi authentique de

se libérer partiellement de la lourdeur du travail émotionnel. C'est donc en jonglant entre la transparence et la performance que les travailleuses accomplissent ce travail d'intimité anonyme. En effet, les participantes ont rapporté prendre soin des besoins de leurs clients en les complimentant, en posant des questions personnelles pour démontrer leur intérêt, les faire sentir à l'aise en se préoccupant de petits détails comme leur servir un verre d'eau ou en augmentant la température de la pièce, bref, en faisant preuve d'empathie et d'écoute.

De plus, la manifestation du plaisir de la part de la TDS est un aspect important du commerce sexuel d'aujourd'hui où l'authenticité est fondamentale et recherchée par la clientèle : « an important marker of authenticity is for the client to perceive that the sex worker is at liberty to enjoy herself » (Carbonero et Gómez Garrido, 2018, p. 393). Rappelons Victoria qui partage les dires d'un client qui venait spécifiquement pour « lui manger la noune » parce que sa femme n'aimait pas cela (sous-entendant qu'elle-même aimait cette pratique) ou bien Mathilde qui mentionne simuler la quasi-totalité des orgasmes avec ses clients. Cette capacité à contrôler leurs désirs et leur plaisir dans le cadre de leur travail « is a form of emotional self-protection and a sign of their skill and experience » (ibid., p. 393).

5.1.4 Délimiter l'authenticité

Les résultats de cette recherche montrent que le travail du sexe est un travail de contrôle et de manipulation des émotions ainsi que de limites constamment en mouvement. En effet, les participantes ont insisté sur le fait que les limites qu'elles instaurent varient d'un client à l'autre, mais aussi dans le temps et dans l'espace. En d'autres mots, les frontières permettant de circonscrire l'authenticité d'une relation intime sont instables et dépendent ultimement de la notion de « choix » de la part de la TDS. Les participantes ont parlé de leur expérience de l'authenticité comme étant intentionnelle et réfléchie. L'authenticité est donc une composante des services qu'elles offrent et requiert de posséder plusieurs habiletés pour la pratiquer.

Beyond the emotional regulation required to shape the disposition towards the client, an effort is needed to create an authentic experience every time anew. Escorts are under constant pressure to innovate, in order to incite in the client the enthusiasm and surprise of a first romantic encounter. They must work harder to surprise the regular client, to keep his interest and loyalty (Carbonero et Gómez Garrido, 2018, p. 394).

Effectivement, les capacités d'écoute et d'adaptation ont été soulevés lors des entretiens comme étant des habiletés essentielles pour maintenir une authenticité, tout en restant dans le cadre défini de celle-ci.

5.1.4.1 L'authenticité délimitée

Développé par Bernstein, ce concept permet de saisir les complexités de l'intimité dans le cadre des échanges económico-sexuels explicites.

[...] escorts offer a bounded intimacy: an intimacy that does not need time to establish a relationship. This also demands deep acting, in order to persuade the client of the authenticity of the service. In other words, among escorts the emotional component is an *explicit* part of the service. (Carbonero et Gómez Garrido, 2018, p. 395)

Autrement dit, les travailleuses du sexe utilisent le travail émotionnel « pour offrir l'authenticité encadrée, c'est-à-dire pour faire sentir à leurs clients que le lien d'intimité qui les unit est sincère » (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 49). Bernstein (2010a) ajoute que l'efficacité de cette authenticité délimitée repose notamment sur le fait qu'elle est aussi importante pour les clients que l'apparence physique, c'est-à-dire : que « the clients emphasized on the warmth and friendliness of the sex worker as characteristics that were at least as important to them as the particulars of physical appearance » (p. 125). Le fait que l'intimité « authentique » soit si significative pour les clients justifie son intégration dans le service et explique l'existence des « clients réguliers ». Ceux-ci, comme décrit par les participantes, cherchent à combler autant des besoins sexuels qu'affectifs dans un contexte relationnel rapide et sans engagement (Bernstein, 2010b).

De plus, la notion d'effort est fondamentale lorsqu'on s'attarde au travail émotionnel effectué par les TDS menant ultimement à cette authenticité (encadrée) tant désirée. L'ensemble des participantes ont indiqué ne pas ressentir la même émotion que celle qu'elles expriment auprès de leurs clients. Cela dit, celles-ci ont insisté sur l'aspect « demandant » du travail affectif et sur le fait que devoir adapter leurs émotions au contexte relationnel intime de chaque client est le réel défi de leur pratique. Cet effort renvoie aux concepts de *deep acting*, qui consiste à modifier profondément leurs émotions pour les aligner avec celles requises, et de *surface acting*, qui implique la démonstration d'émotions qu'elles ne ressentent pas réellement, tels que développés par Hochschild (1983) :

The most common strategies that individuals employ in order to adhere to the organizationally-desired display rules are deep acting and surface acting. Deep acting concerns the conscious and active effort to transform one's true emotions in order to match those that are desired by the organization, while surface acting concerns the external regulation of the emotional expression without changing one's inner feelings (Xanthopoulou et al., 2018, p. 482).

Comme l'expérience des participantes le démontre, Hochschild (1983) insiste sur le fait que le *deep acting* et le *surface acting* requièrent beaucoup d'effort et d'investissement de ressources personnelles pour les personnes le pratiquant. À travers les entretiens, plusieurs exemples de ces deux types d'*acting* ont été mentionnés. En guise d'exemple, une phrase particulièrement frappante de Jade, pouvant faire référence au *surface acting*, nomme son effort émotionnel en disant : « ce n'était pas nécessairement mes émotions, juste DES émotions ». Puis, du côté du *deep acting*, la comparaison entre les préférences de son personnage (Cléo) et de ce qu'elle est véritablement est fascinante : « même si ça m'écœure moi, Cléo, peut-être que ça l'écœure pas tant ». En effet, elle sous-entend une adaptation profonde de ses émotions dans le cadre de son travail afin de faire concorder ce qui est attendu d'elle en tant que « Cléo ». Il s'agit d'une stratégie efficace pour supporter certaines situations au travail sans trop ressentir l'effort du travail émotionnel : « *deep acting* is a strategy that may save employees' energy and enhance their flow at work » (Xanthopoulou et al., 2018, p. 483). Cela dit, plus l'état émotionnel réel est en accord avec les émotions devant être exprimée, moins l'effort est grand.

La présence de chimie ou d'une attirance mutuelle sincère n'annule en rien le caractère transactionnel des arrangements, [...] néanmoins, la production d'un univers fantasmé requiert moins d'effort en raison de l'authenticité de l'intérêt envers l'autre. Une grande partie du travail des *sugar babies* consiste en effet à « faire semblant » et la réelle appréciation du partenaire enlève par conséquent partiellement la nécessité de performer des sentiments qui n'existeraient pas réellement. Dans les cas contraires, c'est-à-dire lorsque les *sugar babies* ne s'entendent pas du tout ou très peu avec leur *sugar daddy*, la charge de travail n'en est que renforcée. Plus les partenaires s'entendent « naturellement » bien, moins les femmes doivent bûcher pour rendre les rencontres agréables. (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 100).

Cette facilité face à l'intérêt sincère a été mentionnée par plusieurs participantes et valide, par la même occasion, la complexité de la charge de travail émotionnel effectuée par celles-ci. L'authenticité délimitée, qui requiert un effort (travail émotionnel) important de la part des TDS, est alors atténuée dans son « encadrement » par sa valeur sincère. Il n'en demeure pas moins que le contexte de la relation intime caractérise cette authenticité par le temps et dans l'espace. En effet, Cléo dit : « j'ai choisi d'être disponible de cette manière-là pour ces gens-là. Oui, on dirait que si je les rencontrais au Cora, ça serait trop bizarre ». Cela constitue une autre démonstration de l'authenticité définie, qui se manifeste d'abord dans son contexte, car elle ne pourrait exister de manière identique si ses limites spatiales étaient modifiées.

5.1.4.2 Éthique sexuelle

Rappelons d'abord que le concept d'authenticité délimitée développé par Bernstein est décrit par cette dernière comme étant une éthique sexuelle qui encadre les échanges économico-sexuels explicites en passant par une émotionnalité contrôlée :

Instead of being predicated on marital or even durable relationships, this sexual ethic derives its primary meaning from the depth of physical sensation and from emotionally bounded erotic exchange. Whereas domestic-sphere, relational sexuality derived its meaning precisely from its ideological opposition to the marketplace, bounded authenticity bears no antagonism to the sphere of public commerce (Bernstein, 2010a, p. 161).

Autrement dit, l'authenticité délimitée tire son sens dans son appartenance aux sphères publiques et du marché auquel les travailleuses du sexe (et l'industrie du sexe en général) se sont adaptées au niveau des services offerts. Comme explicité antérieurement, cette éthique sexuelle traverse aujourd'hui la majorité (si ce n'est pas la totalité) des secteurs du travail du sexe et est pratiquée par l'entièreté des participantes à cette recherche qui font face à de nouveaux défis personnels et professionnels dans leur travail (Carbonero et Gómez Garrido, 2018).

Sex workers must therefore constantly engage in careful surface and deep acting to regulate their inner emotions and their expression as an integral part of their professional performance. They must also carefully manage the emotional situations shared with the clients. Their psychological abilities constitute the essence of their professionalism, rather than their physical or sexual abilities (Carbonero et Gómez Garrido, 2018, p. 394)

5.2 Le développement et la maîtrise des habiletés au travail

5.2.1 Un contexte aliénant

5.2.1.1 Le travail du sexe n'est pas considéré un travail

Selon Deslauriers (2023), les emplois du *care* étant liés à la sphère des émotions sont systématiquement compris comme un travail nécessitant ni formation ni compétences spécifiques et ils sont associés à des qualités dites « naturellement féminines ». C'est aussi le cas du travail du sexe. Si la perception générale veut que la pratique du travail du sexe ne requiert aucune formation préalable, cela contribue à la perception négative que nous nous faisons collectivement de celui-ci. De plus, Victoria rappelle que la stigmatisation du travail du sexe pousse la société (y compris les clients) à percevoir les travailleuses du sexe comme étant stupides. Cette appréhension vient d'autant plus encourager l'invisibilisation des habiletés émotionnelles et sociales des TDS pourtant indispensables pour pratiquer ce travail. Comme

Ruby le souligne : le travail du sexe est un emploi complexe qui ne s'incarne pas seulement dans un acte sexuel dépourvu d'émotionnalité. Dans le contexte interactionnel que nous analysons — un cadre d'échange économique affectif et sexuel, structuré par le temps et l'argent et visant à offrir un service intime — l'exemple du travail d'escorte (*in-call ou out-call*) de certaines participantes, qui rencontrent un client pour la première fois et parviennent à établir un climat d'intimité en seulement quelques minutes, illustre l'importance pour elles de maîtriser et de développer un ensemble varié d'habiletés relationnelles et émotionnelles.

Cela dit, il convient de souligner que les habiletés requises dans les métiers du *care* sont souvent invisibilisées, entre autres, parce qu'elles sont principalement exercées par des femmes (immigrantes et/ou racisées) (Laugier, Molinier et Paperman, 2021; Molinier, 2020; Tronto, 2008).

L'invisibilité des travailleuses se manifeste à différents niveaux : soit dans la non-reconnaissance des compétences émotionnelles et relationnelles, soit dans la dévalorisation et naturalisation de ces compétences considérées comme une « essence de la nature dite féminine ». L'invisibilité se manifeste aussi par la non-reconnaissance et la banalisation de la violence, soit à travers les données officielles qui sous-estiment la violence, soit par les travailleuses et travailleurs qui se sentent dépassés par la violence et finissent par croire que cela fait partie du travail ou encore une désensibilisation à la violence face à une exposition accrue de la violence (Soares, 2011, p. 146)

Ainsi, en mettant en lumière les habiletés nécessaires à l'exercice du travail du sexe – notamment celles liées au *care* – cette analyse vise à promouvoir une plus grande reconnaissance du travail des femmes et des habiletés essentielles mais invisibilisées qu'elles mobilisent.

5.2.1.2 La criminalisation toujours en arrière-plan

L'élément de dangerosité liée à la criminalisation de leur travail a été longuement discuté dans les entrevues et nous rappelle l'obligation constante de rester à l'affût des risques d'interpellation ou de dénonciation par la police, créant ainsi un contexte de travail particulièrement énergivore et stressant. En effet, selon les regroupements de travailleuses du sexe, la criminalisation est un enjeu central : « les pratiques et les stratégies visant à favoriser la santé et la sécurité au travail sont importantes dans tous les milieux de travail. Cependant, dans les secteurs du travail du sexe, la criminalisation influence ce que font les tierces personnes et les travailleuses du sexe » (Bruckert, Clamen et Mensah, 2013, p. 47). Autrement dit, les personnes travaillant dans ces secteurs doivent être créatives dans l'exécution de leur métier pour ne pas se retrouver prise avec la justice. Rappelons que bien que la prostitution n'aie jamais été illégale

au Canada, l'achat d'un service sexuel et la plupart des activités qui l'entourent le sont (Gouvernement du Canada, 2014b). Le Code Criminel Canadien accroît donc la discrimination et la stigmatisation du travail du sexe ainsi que des personnes qui le pratiquent en renforçant des lois qui portent atteintes aux droits des travailleuses du sexe.

De plus, œuvrer dans un milieu de travail criminalisé et stigmatisé peut apporter plusieurs défis au niveau de la santé mentale et émotionnelle des travailleuses (Bruckert, Clamen et Mensah, 2013). Tout comme certaines participantes le mentionnent, le besoin de soutien et d'écoute après une mauvaise expérience avec un client est primordial, mais il est tout aussi important après des rendez-vous plus « typiques ». Le fait d'avoir quelqu'un à qui se confier et qui fait preuve de compréhension est un facteur positif dans l'expérience d'un travail criminalisé qui demeure instable pour plusieurs. Effectivement, la notion de solidarité entre les travailleuses fut soulevé dans certains entretiens en rappelant l'aspect isolant de la criminalisation de leur emploi. Ne pouvant se tourner vers personne d'autres que leurs collègues pour être réellement comprises, les TDS dépendent beaucoup les unes des autres, autant dans le soutien émotionnel que dans les moyens entrepris pour leur sécurité au travail. Victoria explique d'ailleurs longuement différents systèmes instaurés par des groupes de TDS auxquelles elle se référait pour s'assurer que ses clients étaient *safe*.

De plus, certaines participantes ont évoqué des situations illustrant la complexité que la stigmatisation engendre, même au sein de leurs relations personnelles. Par exemple, elles ont mentionné choisir de mentir à leurs partenaires pour éviter que ces derniers ne les perçoivent différemment ou encore simplement parce qu'ils n'accepteraient pas qu'elles continuent à faire cet emploi et pour éviter l'éventualité d'une séparation.

5.2.2 Savoir mettre des limites

L'une des notions qui a émergé de manière significative lors des entretiens est celle de la « limite ». Afin d'illustrer davantage le travail du *care* présent dans le travail du sexe, les résultats d'une recherche effectuée par Rhacel Salazar Parreñas sont pertinents. Cette sociologue et professeure américaine d'origine Philippines a accompli une étude d'observation participante dans un club d'hôtesse à Tokyo pour une durée de trois mois. Sa thèse défend que « les hôtesse, à travers ce service payant, proposent une forme particulière de *care* » (ibid., p. 15). Son étude démontre que ces femmes accomplissent une forme de travail de *care* à travers le soutien émotionnel, le réconfort et les marques d'affection qu'elles

offrent à leurs clients. Cela dit, bien que le degré d'intimité sexuelle entre les hôtesse et leurs clients n'impliquent [la plupart du temps] que des câlins, s'embrasser et parfois « se masturber mutuellement à l'intérieur ou à l'extérieur du club », nous croyons possible d'effectuer une comparaison entre leur travail et celui des participantes à cette présence recherche puisque l'autrice affirme que celles-ci effectuent une forme de *care* dans leur travail¹⁸ (ibid., p, 26).

D'abord, Parreñas décrit le travail d'hôtesse comme étant un « travail de mettre des limites ». Tout comme les participantes de cette recherche, les hôtesse ont expliqué devoir activement mettre des limites auprès de leurs clients afin de gérer le niveau d'intimité. En effet, elles se trouvent dans l'obligation de devoir imposer des limites claires puisqu'elles ne peuvent pas directement repousser un client. Elles peuvent seulement user de manières détournées pour rejeter des avances tout en conservant une attitude féminine et soumise pour plaire. Comme explicité dans le chapitre de présentation des données, l'usage de stratégies pour manipuler les émotions des clients est une pratique courante dans le travail du sexe. Additionnellement, certaines hôtesse disent devoir gérer des comportements désagréables de la part des clients qui ne respectent pas leur consentement. Exactement comme plusieurs des participantes l'ont exprimé, cet aspect de leur travail est particulièrement fatigant. En effet, le harcèlement sexuel inhérent aux métiers du sexe (Parent et al., 2013) a été grandement critiqué dans les entrevues et ce, particulièrement par Ruby et Alice, les deux participantes pratiquant le travail de masseuse où le sexe pénétratif est interdit. Autrement dit, tout comme le travail d'hôtesse, ces deux participantes pratiquent dans un établissement plus « régulé » où leur travail sexuel possède des limites établies et claires qui sont fréquemment transgressées par leurs clients. Ces circonstances placent les travailleuses du sexe dans une impasse, car la criminalisation de la prostitution les prive de tout recours légal (Mensah, 2002). En effet, la stigmatisation et la pénalisation de l'industrie du sexe maintiennent ce secteur dans une zone grise non réglementée, favorisant les abus et les agressions sans conséquences pour les assaillants.

¹⁸ Parreñas insiste sur le fait que les hôtesse ne considèrent pas leur emploi comme étant du travail du sexe afin de se distancier du discours dominant portant sur la prostitution forcée. Selon la sociologue, le stigma associé à la prostitution est à tel point inscrit dans la société que des personnes qui le pratiquent refusent d'y être associées. Cela démontre bien comment les définitions du travail du sexe et de l'exploitation sexuelle sont souvent confondues autant par des individus loin de ces réalités que par certain-es œuvrant directement dans cet univers. Néanmoins, loin de moi de dicter l'identité « légitime » d'une personne pratiquant leur travail, car l'association à la catégorie « travailleuse du sexe » vient avec plusieurs fardeaux. Il m'apparaissait simplement important de souligner la dichotomie identitaire pouvant ultimement et ironiquement mener à une plus grande stigmatisation des métiers du sexe par les personnes concernées.

Subséquentement, Parreñas (2012) nomme en quoi l'application de ces stratégies de rejet demandent le développement rapide d'habiletés sociales pour les femmes qui arrivent dans cette industrie. Cette capacité d'adaptation est primordiale afin de réussir dans le milieu. Elle rajoute aussi que ce travail de délimitation demande aux hôtesse de cacher leurs émotions dites négatives à leurs clients. Manifestement, le travail émotionnel effectué par ces dernières rappelle l'expérience des participantes de la présente étude puisque leur travail « constitue une forme de travail affectif au sens où il implique dans son mode opératoire des compétences relationnelles et communicationnelles » (Caradonna, 2008, p. 125). Ce rapprochement entre les travaux de Parreñas et cette recherche suggère que le travail du *care* dans le travail du sexe (1) requiert un travail émotionnel important de la part des travailleuses et que (2) ces dernières possèdent une panoplie d'habiletés qu'elles mettent activement en œuvre dans le cadre de leur emploi.

5.2.3 Des habiletés indispensables

Si l'on reconnaît que le *care* et le travail émotionnel constituent des dimensions essentielles et inhérentes au travail du sexe, il devient alors pertinent d'examiner les habiletés nécessaires pour l'exercer.

À partir du moment où le *care* commence à se penser comme ce qu'il est, c'est-à-dire un travail, le récit se modifie, faisant apparaître des dimensions ambiguës de la vie affective (se soucier des autres génère des affects ambivalents) et d'autres niveaux de responsabilité (organisationnels et politiques). (Laugier, Molinier et Paperman, 2021, p. 20).

Cela dit, les quatre phases du *care* développé par Tronto (se soucier de, se charger de, accorder des soins et recevoir des soins) peuvent devenir un outil de réflexion sur la pratique du *care* et ce, dans tout contexte de travail et auprès de n'importe quelle population. C'est donc en opérationnalisant ces quatre phases dans la construction du guide d'entrevue que les données d'entretiens ont permis d'identifier cinq habiletés révélant la capacité des travailleuses du sexe d'établir et de maintenir des relations interpersonnelles positives avec leurs clients : a) la capacité d'adaptation, (b) l'écoute et l'empathie, (c) le militantisme et éducation populaire ainsi que (d) le sens de l'organisation. Cela dit, plusieurs participantes ont observé une amélioration de ces habiletés en acquérant de l'expérience dans leur travail. Il en convient donc de souligner la nature dynamique et évolutive des habiletés du travail du sexe par le développement d'un savoir-expérientiel, malgré l'absence de formation académique ou de reconnaissance institutionnelle.

a. La capacité adaptation

Les personnes œuvrant dans le *care* sont confrontées à des contextes et des individus variés et imprévisibles, ce qui leur demande d'apprendre à ajuster leurs actions en fonctions de ceux-ci (Hebrard, 2015). La notion d'initiative est donc importante puisque le travail du *care* requiert la capacité à improviser face à des situations inattendues. Cela dit, les participantes ont partagé devoir faire preuve de flexibilité dans leurs services en ajustant continuellement leurs comportements et leurs actions aux besoins spécifiques de chaque client. Elles ont également partagé la nécessité de modifier leurs attitudes au fil de la rencontre en suivant l'évolution de la relation intime. Jade a notamment parlé d'une stratégie d'instrumentalisation de différentes parties de sa personnalité lui permettant d'harmoniser son comportement aux besoins de ses clients. De la même manière, Cléo a expliqué rechercher des éléments communs entre elle et ses clients pour ensuite s'adapter en conséquence et ultimement mieux répondre aux besoins de ceux-ci. En effet, Molinier (2020) met de l'avant l'importance de développer une capacité d'identification aux personnes bénéficiaires du *care* pour mieux répondre à leurs besoins. Cela dit, cette participante a aussi mentionné la capacité à lire et comprendre le non-verbal de ses clients comme étant intimement lié à sa capacité d'adaptation. N'ayant pas toujours accès à une grande quantité d'informations sur leurs clients, savoir interpréter le langage non-verbal est une qualité pertinente pour les travailleuses du sexe.

b. Les capacités d'empathie et d'écoute

Ces habiletés impliquent la faculté de reconnaître et de saisir les besoins des clients pour créer un lien de confiance et de fidélité, et ainsi mieux gérer les interactions et se protéger contre les risques. En effet, si l'on considère que la fidélisation des clients constitue l'une des stratégies les plus efficaces pour garantir la sécurité des TDS, alors la maîtrise des habiletés telles que l'écoute, l'attention et l'empathie deviennent essentielles pour ces dernières (Molinier, 2020). En effet, Cléo soulève la nécessité d'être sensible et attentive au moindre détails dans l'attitude des clients allant jusqu'à l'observation des changements dans leur respiration lorsqu'elle les touche. Les participantes parlent aussi de poser des questions pour démontrer leur intérêt et qu'elles « *care* pour vrai ». Jade souligne d'ailleurs l'importance de valider l'expérience de vie des clients pour instaurer un climat empathique. L'importance de posséder ces habiletés rappelle aussi la comparaison de leur travail (du sexe) à celui d'un psychologue ou d'une thérapeute par plusieurs participantes. Lavoie-Mongrain (2023) explique notamment le rapprochement du travail du sexe au domaine des soins thérapeutiques, par « le développement professionnel des services intimes et sexuels » (p. 102).

c. Militantisme et éducation populaire

Alors que le travail du sexe est sous-valorisé et peu reconnu, au même titre que les professions du *care*, il fait toutefois face à d'importants défis supplémentaires en termes de légitimité et de justice sociale en raison de sa criminalisation. Il convient de souligner que l'ensemble des participantes disent avoir adopté une position militante face à leur travail. Autrement dit, elles ont démontré (1) une compréhension des enjeux politiques et sociaux liés à leur activité et (2) une capacité à réfléchir de manière critique à leur propre réalité. Leur posture militante témoigne de l'existence de leur agentivité et donc, de la capacité des TDS à décider du sens qu'elles souhaitent accorder à leur réalité. Cela dit, plusieurs participantes ont mentionné choisir de partager ou d'appliquer une forme de militantisme auprès de certains clients. Par exemple, pour Ruby, il est important de prendre le temps d'éduquer ses clients (lorsque ceux-ci semblent être dans une attitude d'ouverture) quant aux enjeux du travail du sexe. Jade mentionne également qu'elle se donne la permission d'être plus authentique dans ses valeurs militantes auprès de certains clients en leur partageant ses connaissances féministes. Néanmoins, Mathilde insiste sur l'importance de « choisir ses combats », car seulement une partie de ses clients sont réellement intrigués par ces questions militantes et parler de politique avec plusieurs d'entre eux pourraient, selon elle, mener à des situations inconfortables, si ce n'est pas dangereuses. Au-delà de leurs efforts militants pour éduquer concrètement certains clients, les TDS participent, de manière inconsciente ou informelle, à la lutte contre les structures qui les oppressent, car naviguant dans un contexte de travail criminalisé et stigmatisé, celles-ci développent toujours des moyens pour faciliter leur travail et réduire les risques qui y sont associés (Kong, 2006).

Il est aussi important de rappeler le travail d'éducation sexuelle dont chaque participante a fait mention. Devant des situations de problèmes de santé, d'enjeux érectiles, de manque de connaissances face à leur propre corps, à la contraception ou encore au consentement, les TDS doivent souvent éduquer leurs clients. En observant le manque d'éducation chez une grande partie de ses clients en recherche de réponses, Coco considère cet aspect éducatif comme une composante essentielle de son service. À la lumière des résultats de cette recherche, appuyés par l'avis de Coco, nous croyons que de plus amples recherches concernant les besoins éducatifs des clients seraient pertinentes.

d. Le sens de l'organisation

Les travailleuses du *care*, y compris les travailleuses du sexe, doivent faire preuve d'une grande capacité d'organisation afin de répondre efficacement aux multiples besoins de leur clientèle. Cela dit, dans le

contexte de l'industrie du sexe, les environnements de travail sont marqués par des contraintes organisationnelles non-négligeables. Celles-ci incluent la criminalisation de leur activité (imposant des conditions de travail souvent risquées), le manque de reconnaissance sociale et la stigmatisation qui les entoure. Effectivement, les participantes ont soulevé la nécessité de maintenir une discipline dans l'entièreté de leurs tâches : en respectant leurs horaires et leurs engagements envers les clients, en filtrant les clients pour se protéger, en partageant leur localisation avec une amie/collègue avant d'aller voir un nouveau client, en s'assurant ne pas pouvoir être reconnue, etc. Il convient aussi de nommer le sentiment d'injustice de Victoria exprimant l'incohérence entre le préjugé selon lequel les travailleuses du sexe manquent d'intelligence et le fait que l'exercice du travail du sexe requiert une grande capacité organisationnelle.

5.2.4 Le *care* comme travail

Tronto (2008) propose les quatre phases du *care* permettant de décrire une pratique du *care* réalisée de manière optimale, et elle note que l'existence du *care* repose sur la disponibilité des ressources nécessaires : « des biens matériels, du temps et des compétences » (p. 253).

Le penser comme pratique, avec tous les éléments qui le composent nécessairement, nous oblige à prendre en compte tout le contexte du *care*. Nous ne pouvons ignorer les besoins réels de toutes les parties prenantes : nous devons prendre en considération les préoccupations du destinataire comme les compétences du dispensateur et le rôle de ceux qui « se chargent de ». (Tronto, 2008, p. 255)

Ainsi, en croisant les phases du *care* décrit par Tronto avec les pratiques des TDS recueillies lors de nos entretiens, nous visons, dans les prochaines sous-sections, à contribuer à la reconnaissance du *care* dans le travail du sexe¹⁹. Il est pertinent de souligner que l'ensemble des participantes ont affirmé avec

¹⁹ « Les réflexions sur le *care* au sens large peuvent certainement permettre de contribuer à déstigmatiser le travail du sexe, en rappelant l'intégration de la sphère sexuelle à un ensemble de besoins émotionnels et affectifs, et la manière dont différents « besoins » peuvent s'articuler. Mais surtout, il me semble intéressant de se pencher sur le travail du *care* qui peut être exigé de certains métiers, sans que cette dimension, qui fait appel à des compétences particulières, ne soit explicite, et donc valorisée, reconnue, voire rémunérée. Au-delà des acteurs et actrices que cela pourrait faire émerger, il s'agit aussi de mettre en lumière des charges de travail (émotionnel) souvent non reconnues dans un ensemble de secteurs, qui pour certains ne relèvent pas directement du travail du *care*, comme le montre par exemple l'analyse d'Hochschild sur les hôtesses de l'air dans *The Managed Heart* (1983). Ces analyses contribuent à faire reconnaître les procédés par lesquels les « qualités » considérées comme « naturellement » féminines relèvent en réalité d'un apprentissage social, mis au service du marché » (Merteuil et Shaffauser, 2017, p. 229).

conviction que l'objectif principal du travail du sexe résidait dans le *care* : se soucier des autres, prendre en charge leurs besoins, et qu'en l'absence de cette dimension, elles estiment ne pas véritablement accomplir leur travail.

a. Se soucier de (*caring about*)

Les participantes ont démontré être en mesure de reconnaître les besoins de leurs clients et d'évaluer la manière dont elles peuvent y répondre (Tronto, 2008). Selon elles, ce qui permet de répondre aux besoins affectifs et sexuels de leurs clients s'incarne d'abord dans le rapport intime émotionnel et physique qu'elles partagent avec ceux-ci. En effet, elles ont fait la distinction entre ces deux facettes d'intimité qui se retrouvent au cœur de leur pratique et qui leur permettent de rapidement saisir les attentes de leurs clients. En réagissant à l'enquête ethnographique de Rhacel Salazar Parreñas, Molinier (2020) souligne que « la capacité à donner de l'attention et à se soucier est au moins aussi importante, en particulier pour fidéliser les clients, que la prestation sexuelle proprement dite » (p. 80). Effectivement, s'intéresser à la vie et aux besoins des clients est, selon les participantes, une étape fondamentale de leur travail. Comme Victoria le dit simplement: « I just care ».

b. Se charger de (*taking care of*)

La phase suivante « implique de reconnaître que l'on peut agir pour traiter ces besoins non satisfaits » (Tronto, 2008, p. 248). Autrement dit, « se charger de » suppose de constater notre capacité à prendre en charge la situation et « d'assumer une certaine responsabilité par rapport à un besoin identifié et de déterminer la nature de la réponse à lui apporter » (ibid.). C'est donc à travers l'écoute, l'ouverture d'esprit, l'empathie, l'absence de jugement, la communication verbale et non-verbale que les participantes ont manifesté *se charger des* besoins de leurs clients.

Par la création et le maintien d'une illusion de relation intime, le travail des *sugar babies* [ou en l'occurrence, celui des travailleuses du sexe] a pour finalité ultime la production d'une expérience affective, pouvant comprendre de : se sentir apprécié, se sentir désiré, être gratifié sexuellement, avoir l'impression de compter pour une autre, d'être important, d'être utile, d'avoir du plaisir, etc. Le ressenti des hommes est par conséquent au cœur des services offerts par les femmes; leurs efforts visent à leur faire vivre une expérience plaisante, gratifiante, significative (Lavoie-Mongrain, 2023, p. 101).

c. Accorder des soins (*care giving*)

Cette prochaine phase « suppose la rencontre directe des besoins de *care* » (Tronto, 2008, p. 248). En l'occurrence, dans le travail du sexe, il s'agit à la fois du travail matériel et immatériel des travailleuses. Le temps passé avec leurs clients où elles s'assurent que leur service répond à tous leurs besoins affectifs et sexuels sont rencontrés est essentiel. Par exemple, la notion de *safe-space* est évoquée par plusieurs participantes lorsqu'elles font référence à l'importance donnée à l'ambiance de la rencontre et aux détails spécifiques qui permettent à chaque client de se sentir « unique ». Les actes sexuels, le travail intime et le travail émotionnel ancrés dans l'authenticité délimitée constituent des éléments fondamentaux des soins prodigués par les travailleuses du sexe. Plusieurs participantes mentionnent le consentement comme manière de prendre soin de leurs clients. En d'autres mots, demander le consentement pour certaines actions durant la rencontre, en posant des questions, ne sert pas seulement à garantir que les attentes des clients soient satisfaites, mais constitue également une forme de *care*. En effet, demander l'autorisation avant de fournir certains services intimes permet au client d'avoir l'impression qu'on prend soin de lui.

d. Recevoir des soins (*care receiving*)

La dernière étape signifie « la reconnaissance de ce que l'objet de la sollicitude réagit au soin qu'il reçoit » (Tronto, 2008, p. 249). Autrement dit, reconnaître que les attentes et les besoins du client sont effectivement satisfaits est inhérent au processus de *care*. Cette phase est tout aussi importante que les autres puisqu'elle est la seule manière de s'assurer que les étapes précédentes aient permis une réception du soin adéquate. Dans le contexte du travail du sexe, les participantes ont parlé des concepts d'*aftercare* et de *feedback*. Ainsi, interroger les clients à la fin du rendez-vous ou même ultérieurement par message quant à leurs ressentis permet de confirmer que ceux-ci sont satisfaits du service offert.

Finalement, rappelons l'aspect de vulnérabilité évoqué par plusieurs participantes. Elles nomment avoir observé chez des clients le besoin de se permettre d'être vulnérables dans leurs rapports intimes. En effet, dans le contexte du travail du sexe, où les travailleuses doivent naviguer entre leurs propres vulnérabilités et celles de leurs clients, il est primordial de reconnaître que le *care* est un processus dynamique qui nécessite une attention constante aux vulnérabilités partagées entre les deux parties (Tronto, 2008; Laugier, Molinier et Paperman, 2021; Molinier, 2020; Deslauriers, 2023). En reconnaissant la vulnérabilité comme une condition humaine partagée, il devient possible (et important) de développer des pratiques de *care* qui favorisent la dignité et le respect de tous. Finalement, si la dimension de *care* – permettant

de répondre aux besoins sexuels et affectifs des clients – était reconnue comme inhérente au travail du sexe, pourrions-nous (un jour) assister à une légitimisation de cette pratique?

5.3 Conclusion

Ce chapitre a permis de discuter des dynamiques complexes de l'intimité qui traversent le travail du sexe, à partir de concepts clés tels que la transactionnalité, le travail émotionnel, l'authenticité délimitée et la pratique du *care*. À travers l'analyse de l'expérience des travailleuses du sexe interrogées, nous avons fait émerger de nombreuses habiletés émotionnelles et sociales nécessaires à cet emploi. En effet, les participantes ont nommé qu'avoir une capacité d'adaptation, d'écoute et d'empathie, étaient des habiletés essentielles pour répondre aux besoins affectifs et sexuels de leurs clients. Cela dit, si le travail du sexe est un emploi de *care* qui mobilise une multitude d'habiletés indispensables à sa pratique, ne serait-il pas pertinent de s'interroger dès à présent sur l'existence d'une éthique professionnelle propre à ces métiers?

À la lumière des résultats de ce mémoire de recherche, nous proposons l'idée que les travailleuses du sexe déploient une éthique professionnelle. En effet, nous suggérons que le concept d'authenticité délimitée développé par Bernstein ne se limite pas à une éthique *sexuelle*, mais peut être plutôt envisagé comme une forme émergente d'éthique *professionnelle* chez les travailleuses du sexe. Nous proposons donc que les TDS, ayant chacune une définition fluctuante de leur pratique, de leurs limites, leurs besoins et leurs capacités, mais toutes en possession d'un narratif sur le système de valeurs qui motivent leur conduite, cherchent à faire preuve de professionnalisme dans leur cadre de travail. Pour ce faire, elles mobilisent l'authenticité délimitée comme outil de compartimentation de leurs émotions et de leurs actions.

Considérant que l'ensemble des participantes ont qualifié leur pratique de travail de « service », que plusieurs ont comparé leurs activités et leurs habiletés à celles d'une thérapeute ou d'une psychologue²⁰, puis, que les notions de « distance » et « attitude professionnelle » ont souvent émergé dans les entretiens, nous estimons que ces données ouvrent la voie à des réflexions plus approfondies sur le travail du sexe en tant que pratique professionnelle, voire même, à repenser les frontières plus traditionnelles entre les différents secteurs du *care* et pourvoyeur du soin thérapeutique (Lavoie-Mongrain, 2023).

²⁰ Des témoignages de travailleuses du sexe effectuant cette comparaison se retrouvent dans plusieurs études (Bernstein 2010b; Carbonero et Gómez Garrido, 2018; Lavoie-Mongrain, 2023).

CONCLUSION

« Moi, je me considère vraiment être rendue une pro pour rentrer dans l'intimité du monde ».

- Mathilde

En s'intéressant d'abord au contexte politique où le travail du sexe est criminalisé, stigmatisé et souvent réduit à une forme d'exploitation sexuelle (Merteuil, 2013; Mensah, 2002, 2010 et 2011; Parent, 2004; Parent et Bruckert, 2005; Pheterson, 2001; Schaffauser, 2014; Thiboutot, 2001; Toupin, 2006) et au contexte socio-économique actuel tout en illustrant une transformation fondamentale dans les manières de pratiquer dans les métiers du sexe (Bernstein, 2010a et 2010b; Boris et Parreñas, 2010; Lavoie-Mongrain, 2023; Tabet, 2004; Venkatesh, 2006), nous nous sommes questionnées quant aux habiletés sociales et émotionnelles mobilisées par les TDS dans l'établissement et le maintien d'une relation intime avec leurs clients. Nous souhaitons documenter leurs habiletés pour les analyser par le prisme du travail émotionnel (Hochschild, 1983) et du *care* (Laugier et al., 2021; Molinier, 2020; Tronto, 2008). Ainsi, en explorant les savoirs-expérientiels de femmes qui pratiquent le travail du sexe et en plaçant ces connaissances au cœur de l'analyse, cette recherche féministe critique avait pour objectif d'étudier l'intimité entre le client et la travailleuse du sexe en prenant toujours en compte les rapports de pouvoir imposés par la société patriarcale et capitaliste. Toujours en se référant aux savoirs des travailleuses du sexe, il faudrait davantage d'études sur les dimensions de classe, de racisation et de genre dans le travail du sexe pour pleinement saisir la complexité des réalités des TDS.

Les résultats de la présente recherche qualitative aura permis une première exploration des habiletés émotionnelles et sociales mobilisées dans l'exercice de cette pratique professionnelle. Premièrement, les réponses des participantes concernant leurs définitions de l'intimité dans le travail du sexe ont révélé les complexités cachées sous le large concept de la « commercialisation de l'intime » : la transactionnalité (Lavoie-Mongrain, 2023), les frontières symboliques de la *vraie* et *fausse* intimité ainsi que l'authenticité délimitée (Bernstein, 2010b) et le *care* (Tronto, 2008 et 2009) sont fondamentalement imbriqués dans leur pratique. Deuxièmement, l'émergence de la notion d'une identité marchandisée dans les entretiens a ouvert sur l'approfondissement des questions liées à la préservation d'un soi authentique et d'une division entre la vie affective personnelle et professionnelle. Troisièmement, les participantes ont largement mis en évidence le travail émotionnel et les pratiques de *care* qu'elles mettent en œuvre dans le cadre de leur métier. En ayant démontré des liens tangibles entre le travail du sexe, le *care* et le travail émotionnel, nous

espérons participer à la déconstruction de la perception selon laquelle les métiers du sexe ne nécessitent aucune habileté, contribuant ainsi à leur invisibilité. À la lumière de cette recherche, on peut se demander comment surmonter les défis liés à l'absence de formation spécifique aux métiers du sexe, afin de reconnaître et de valoriser pleinement les habiletés, attitudes et dispositions nécessaires au *care* et au travail émotionnel? À l'instar de nombreuses autrices, nous sommes d'avis que la décriminalisation de l'industrie du sexe constitue une première étape essentielle. Tant que les lois anti-prostitution ne seront pas abolies, la stigmatisation des personnes exerçant ces métiers, qui en découle intrinsèquement, continuera de perdurer.

Finalement, s'il est possible de parler de l'intimité comme travail, il apparaît pertinent d'ouvrir un nouvel axe de recherche autour de la notion d'« intimité professionnelle ». Une telle conceptualisation permettrait de contribuer à une définition plus juste et nuancée de l'exercice de ce travail, où les travailleuses du sexe seraient reconnues comme de véritables professionnelles de l'intimité, capables de naviguer avec rigueur et sensibilité dans des contextes de vulnérabilité, de gestion émotionnelle et de soin.

ANNEXE A
CERTIFICATION ÉTHIQUE

Groupe en éthique
de la recherche

Piloter l'éthique de la recherche humaine

EPTC 2: FER 2022

Certificat de réussite

Ce document certifie que

Carolyn Scott

*a complété avec succès la Formation en éthique de la recherche
basée sur l'Énoncé de politiques des trois Conseils : Éthique de la
recherche avec des êtres humains (EPTC 2: FER 2022)*

Numero de certificat 0000626441

8 mai, 2023

ANNEXE B

CAROUSSEL INSTAGRAM RECRUTEMENT



ANNEXE C

GRILLE D'ENTRETIENS

Introduction: Rappel des objectifs et de la durée prévue de l'entrevue, remise du formulaire de consentement et entente sur les modalités de l'entrevue.

Entrée en matière: « Tel que convenu, nous sommes ici pour discuter de votre expérience de travailleuse du sexe. À travers quelques questions, nous allons explorer ensemble vos perceptions et votre expérience concernant le rapport intime que vous entretenez avec vos clients. Évidemment, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, car nous souhaitons simplement valoriser votre expérience. ».

Introduction: *L'intimité*

- → Tout d'abord, parle-moi de ton travail?
- → Quelle est ta compréhension de l'intimité dans ton travail?
 - ● Selon toi, quelle est la définition de l'intimité?
 - ● Vois-tu des différences entre l'intimité dans ton travail et celle dans ta vie personnelle? Si oui, lesquelles?
 - ● [Si usage des termes suivants: privé, secret, caché, chez moi/maison]:
 - - Selon toi, où se situe la frontière de l'intimité avec ton client? Exemples?
 - - Vois-tu une différence d'un client à l'autre? Pourquoi? Lesquelles?

Thème 1: *Le care: habiletés sociales*

→ Considères-tu que tu dois te soucier des besoins de tes clients lors du rapport intime?

OUI: Pourquoi?

- Selon toi, quels sont les besoins auxquels tu dois répondre?

NON: Pourquoi? Exemple du pourquoi? → Comment te soucies-tu du client?

- Quelles actions réalises-tu pour te charger de ton client?
 - - Te sens-tu en contrôle lorsque tu poses ces actions/tu fais cela?
 - - As-tu déjà dépassé certaines de tes limites pour te charger de ton client?

Exemples? Pourquoi?

→ Comment reconnais-tu que les besoins du client ont été rencontrés? Exemples?

Thème 2: *Le travail émotionnel: habiletés émotionnelles*

→ Quelles émotions ressens-tu lorsque tu es avec ton client? Exemples?

- Est-ce que l'émotion que tu ressens est la même que celle que tu démontres au client?
 - - Pas les mêmes: Pourquoi? Exemples? Comment arrives-tu à montrer une émotion que tu ne ressens pas?
 - - Les mêmes: Pourquoi? Exemples? *Si ça varie d'un client à l'autre, pourquoi?
- Quels états émotionnels souhaites-tu voir chez le client?
- ● Comment évalues-tu les émotions et les besoins de ton client?
 - ● Comment arrives-tu à faire vivre ces émotions à ton client?
 - ● Quelles stratégies utilises-tu?

Conclusion: As-tu quelque chose à ajouter? **Questions démographiques:**

1. a) Âge: _____
2. b) Durée, fréquence et type de secteur en tant que travailleuse du sexe:
3. _____
4. _____
5. _____

Finaliser l'entrevue:

1. a) Avez-vous des questions concernant l'entrevue que nous venons de réaliser ou sur tous autres aspects de la présente recherche?
2. b) Sous quel pseudonyme désirez-vous être identifiée?
3. c) Voulez-vous recevoir, par la poste, ou par courrier électronique, la transcription écrite de

cette entrevue? Si oui, veuillez, s.v.p., indiquer vos coordonnées:

ANNEXE D
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

ENTRE LE TRAVAIL ÉMOTIONNEL ET LE *CARE*: REPENSER L'INTIMITÉ AVEC LES
TRAVAILLEUSES DU SEXE

RESPONSABLE DE PROJET	DIRECTION DE RECHERCHE
Carolyne Scott Étudiante à la maîtrise en Travail Social École de Travail Social Université du Québec à Montréal Téléphone : 514-632-1723 de_passille- scott.carolyne@courrier.uqam.ca	Maria Nengeh Mensah Professeure à l'École de Travail Social Institut de recherche et d'études féministes Université du Québec à Montréal Téléphone : 514-987-3000 poste 1723 Courriel : mensah.nengeh@uqam.ca

LE PROJET ET SES OBJECTIFS

Nous vous demandons de participer à un projet de recherche qui souhaite explorer l'expérience de travailleuses du sexe. Avant d'accepter de participer à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent. Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin. Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.

NATURE ET DURÉE DE PARTICIPATION

Votre participation prendra la forme d'une entrevue, en personne, d'une durée d'une heure et demie dans un local à l'UQAM. Avec votre consentement, l'entrevue sera enregistrée audionumériquement et retranscrite, afin de préserver les informations que vous nous aurez transmises.

AVANTAGES LIÉS À LA PARTICIPATION

Votre participation à l'entrevue détient quelques avantages. D'abord, cette entrevue vous offre un espace de non-jugement où vous pouvez librement vous exprimer sur vos expériences et où vous recevrez un regard valorisant et positif sur votre travail. Votre expérience permettra d'obtenir une meilleure compréhension du travail du sexe. De plus, en participant à l'avancement des connaissances sur le sujet, cette étude pourrait éventuellement permettre l'avancement des droits des travailleuses du sexe ainsi que la reconnaissance légitime de leur travail.

RISQUES LIÉS À LA PARTICIPATION

Au niveau des risques, il est possible que vous ressentiez un inconfort à répondre à certaines questions durant l'entrevue. Si une question vous remémore une situation désagréable ou difficile

et que vous ressentiez un malaise, vous n'avez en aucun cas à y répondre ni à vous justifier. Dans le cas échéant, des ressources vous seront données selon vos besoins.

CONFIDENTIALITÉ

Nous assurons la confidentialité des données recueillies et garantissons votre anonymat. Vos informations personnelles ne seront connues que par l'étudiante chercheuse et la directrice de recherche et ne seront pas dévoilées lors de la diffusion des résultats. Les entrevues seront transcrites sous forme de verbatims afin de faciliter l'analyse. À cette étape, toute information pouvant potentiellement vous identifier sera supprimée. Les entrevues seront donc entièrement anonymisées. La totalité des données sera conservée sur l'ordinateur personnel de l'étudiante ainsi que sur un disque dur au domicile de cette dernière nécessitant un mot de passe et seules l'étudiante et la directrice de recherche y auront accès. L'ensemble des documents papiers seront déchiquetés et les enregistrements audionumériques seront détruits après le dépôt du mémoire.

PARTICIPATION VOLONTAIRE ET RETRAIT

Votre participation est entièrement volontaire. Nous sommes conscientes qu'il s'agit d'un sujet pouvant devenir sensible et souhaitons vous assurer que vous n'avez aucune obligation de répondre à toutes les questions si l'une d'entre elles vous rend inconfortable. À tous moments, vous pouvez quitter le projet sans préjudice et dans un tel cas, l'entièreté des informations recueillies sera détruite.

INDEMNITÉ COMPENSATOIRE

Votre participation ne vous générera pas de compensation financière.

DES QUESTIONS SUR LE PROJET?

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation vous pouvez communiquer avec la responsable du projet : Carolyn Scott via les coordonnées que vous retrouvez ci-haut. Des questions sur vos droits? Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Votre collaboration est essentielle à la réalisation de notre projet et nous tenons à vous en remercier.

CONSENTEMENT

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tels que présentés dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction.

Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.

Prénom Nom

Signature Date

ENGAGEMENT CHERCHEUR Je, soussigné(e) certifie

- (a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire;
- (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

Prénom Nom

Signature Date

ANNEXE E
LISTE DE CODES (ANALYSE THÉMATIQUE)

- ☐ Authenticité délimitée
 - ☐ Alter Égo
 - ☐ Girlfriend Experience
- ☐ Care
 - ☐ Besoins clients
 - ☐ Communication
 - ☐ Consentement
 - ☐ Emplois du Care
 - ☐ Limites
 - ☐ perte de contrôle
 - ☐ Sentiment de contrôle
 - ☐ Se soucier des besoins
- ☐ Intimité
 - ☐ Évolution
 - ☐ Frontière = Choix
 - ☐ Garder privé
 - ☐ Partage
 - ☐ Intimité personnelle
 - ☐ Intimité TDS
 - ☐ «Fake» intimité
 - ☐ «vraie» intimité
- ☐ Les hommes
 - ☐ Chum
 - ☐ Solitude
- ☐ Travail du sexe
 - ☐ Avantage
 - ☐ Consommation
 - ☐ Criminalisation+Stigma...
 - ☐ Conditions de travail
 - ☐ misogynie
 - ☐ Solidarité TDS
 - ☐ Violences
 - ☐ Impact vie perso
 - ☐ Privilèges
 - ☐ Professionnelle
 - ☐ Aucune formation
 - ☐ Service clientèle
 - ☐ Transactionnelle
- ☐ Travail émotionnel
 - ☐ Compétences
 - ☐ Écouter
 - ☐ Thérapie
 - ☐ Éducation sexe+santé
 - ☐ Militantisme
 - ☐ S'adapter
- ☐ Émotions TDS
 - ☐ Blessée
 - ☐ Colère
 - ☐ Compassion
 - ☐ Curieuse
 - ☐ Dégoût
 - ☐ Désirée
 - ☐ Gêne
 - ☐ Importante
 - ☐ Jalousie
 - ☐ Peur
 - ☐ Pitié
 - ☐ Plaisir
 - ☐ Respectée
- ☐ état client souhaité
- ☐ Manipulation Émotions

BIBLIOGRAPHIE

Armstrong, L. (2019). Stigma, decriminalization, and violence against street-based sex workers: Changing the narrative. *Sexualities*, 22(7-8), 1288-1308.

Barron, D. N., et West, E. (2007). The emotional costs of caring incurred by men and women in the British labor market. *Social science & medicine*, 65(10), 2160-2171.

Barry, K. (1995). *The prostitution of sexuality*. New York University Press. <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=1021096>

Bernier, M. (2008). L'intervention sociale face aux travailleuses du sexe: résistance et mobilisation collective en regard des analyses dominantes de la prostitution au Québec.

Bernstein, E. (2010a). Bounded authenticity and the commerce of sex. *Intimate labors: cultures, technologies, and the politics of care*, 148-165.

Bernstein, E. (2010b). *Temporarily yours: Intimacy, authenticity, and the commerce of sex*. University of Chicago Press.

Bindel, J. (2017). *The pimping of prostitution : abolishing the sex work myth* (Corrected publication). Palgrave Macmillan. http://openurl.uquebec.ca:9003/uqam?url_ver=Z39.88-2004&url_ctx_fmt=info:ofi/fmt:kev:mtx:ctx&ctx_enc=info:ofi/enc:UTF-8&ctx_ver=Z39.88-2004&rft_id=info:sid/sfxit.com:azlist&sfx.ignore_date_threshold=1&rft.isbn=9781137558909

Boris, E., et Parreñas, R. S. (2010). *Intimate labors cultures, technologies, and the politics of care*. Stanford Social Sciences. <http://site.ebrary.com/id/10459580>

Bruckert, C., Clamen, J. et Mensah, N., (2013). Gérer le travail du sexe information pour les tierces personnes et les travailleuses du sexe des secteurs incall et outcall. <https://www.nswp.org/sites/default/files/UOOLivretGererLeTravailDuSexeWeb.pdf>

Carbonero, M. A. et Gómez Garrido , M. (2018). Being Like Your Girlfriend: Authenticity and the Shifting Borders of Intimacy in Sex Work. *Sociology : the Journal of the British Sociological Association*, 52(2), 384-399.

Caradonna, A. (2008). Travailleurs du sexe, unissez-vous! Dans M. N. Mensah, C. Thibouthot et L. Toupin (dir.), *Luttes XXX : Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe* (p. 122-127). Montréal : Les Éditions du Remue-ménage.

Caron, C. (2017). La recherche qualitative critique : la synergie des approches inductives et des approches critiques en recherche sociale. *Approches inductives*, 4(2), 49-78. <https://doi.org/10.7202/1043431ar>

Chapkis, W. (1997). *Live sex acts: Women performing erotic labor*. New York:Routledge.

Clair, I. (2016). Faire du terrain en féministe. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 213, 66-83. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/arss.213.0066>

Code criminel, L.R.C. (1985), ch. C-46.

Csupor, I., Aubry, R. et Mercolli, M. (2021). Le travail émotionnel à l'épreuve du travail social : les accompagnements de sortie du travail du sexe à Genève. *Lien social et Politiques*, (86), 173–190. <https://doi.org/10.7202/1079498ar>

De Beauvoir, S. (1949). *La femme indépendante : extraits du Deuxième Sexe*, Gallimard, 137 p.

Desfossés, M. (2023). Stigmatisation et précarité des travailleuses du sexe pendant la pandémie de COVID-19.

Deslauriers, A. (2023). *Articulation famille-travail : exploration auprès de mères pratiquant le travail du sexe*, Mémoire. Montréal (Québec), Université du Québec à Montréal, Maîtrise en travail social.

Despentès, V. (2006). *King Kong Théorie. Paris, Le Livre de Poche*.

Djaoui, E. (2011). Intervention au domicile : gestion sociale de l'intime. *Dialogue*, 192, 7-18. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/dia.192.0007>

Djaoui, E. (2012). Se confronter à l'intime et à la culture de l'autre: L'intervention socio-éducative au domicile du migrant. *Les Cahiers Dynamiques*, 57, 62-69. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/lcd.057.0062>

Dolnick, D. et Lever, J. (2009). Call girls and street prostitutes: selling sex and intimacy, Chap. 8, Dans *Sex for sale : Prostitution, pornography, and the sex industry*. Weitzer, R. (Ed.). Taylor & Francis Group. p. 187-203

Dorlin, E. (2008). Épistémologies féministes. Dans : , E. Dorlin, *Sexe, genre et sexualités: Introduction à la théorie féministe* (pp. 9-31). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.

Fallourd, N. (2021). Les Habiletés sociales. *Les Cahiers de l'Actif*, 546-547, 179-186. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/caac.546.0179>

Farley, P.M. (2003). *Prostitution, Trafficking, and Traumatic Stress* (1st ed.). Routledge. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.4324/9780203822463>

Franzé, E. (2014). *Intimité, sexualité et travail social*.

Gilligan, C., Hochschild, A. R., et Tronto, J. C. (2013). Contre l'indifférence des privilégiés: à quoi sert le care.

Godrie, B. et Dos Santos, M. (2017). Présentation : inégalités sociales, production des savoirs et de l'ignorance. *Sociologie et sociétés*, 49(1), 7–31. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.7202/1042804ar>

Grenier, J., Bourque, M., Marchand, I., Monette Dréviillon, M.-F., Sisavath, A., Laau-Laurin, O. & Barbe, M. (2021). Réformes successives du système de santé et services sociaux au Québec et effets délétères de la pandémie : enjeux du travail émotionnel et de care pour les travailleuses sociales. *Intervention*, (154), 101–111. <https://doi.org/10.7202/1088310ar>

Gouvernement du Canada, (2014a)., Prostitution Criminal Law Reform : *Protection of Communities and Exploited Persons Act (Bill C-36)*, https://www.justice.gc.ca/eng/rp-pr/other-autre/c36fs_fi/

Gouvernement du Canada, (2014b)., Site web de législation (Justice): Loi sur la protection des collectivités et des personnes victimes d'exploitation, https://laws-lois.justice.gc.ca/fra/loisAnnuelles/2014_25/page-1.html

Guillaumin, C. (2016). *Sexe, race et pratique du pouvoir*. Les Éditions iXe.

Hachana, R., Gharbi, S. et Chichti, F. (2020). De l'éthique du care et du travail émotionnel : quelle réalité dans les EHPAD français installés en Tunisie ?. *Management & Avenir Santé*, 7, 77-97. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/mavs.007.0077>

Harper, E., et Dorvil, H. (2013). *Le travail social: théories, méthodologies et pratiques*. PUQ. Lamoureux, D. (2006). *Dictionnaire critique du féminisme* (2e éd. augm, Ser. Politique d'aujourd'hui). Presses universitaires de France, p. 172-176.

Hochschild, A. (1983). *The managed heart: Commercialization of human feeling*, University of California Press, Berkeley.

Hochschild, A. (2003). Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale. *Travailler*, 9, 19-49. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/trav.009.0019>

Hochschild, A. (2012). Between the toe and the heel: Jobs and Emotional Labor. In *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling* (1st ed., pp. 137–161). University of California Press. <http://www.jstor.org/stable/10.1525/j.ctt1pn9bk.12>

Hochschild, A. (2012a). Gender, status and feeling. In *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling* (1st ed., pp. 162–184). University of California Press. <http://www.jstor.org/stable/10.1525/j.ctt1pn9bk.13>

Hochschild, A. (2012b). The search for authenticity. In *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling* (1st ed., pp. 185–198). University of California Press. <http://www.jstor.org/stable/10.1525/j.ctt1pn9bk.14>

Hochschild, A., Fournet-Fayas S. et Thomé C. (2017). Le prix des sentiments : au cœur du travail émotionnel (Ser. Collection laboratoire des sciences sociales). La Découverte.

Kay Hoang, K. (2010). Economies of emotion, familiarity, fantasy, and desire: Emotional labor in Ho Chi Minh City's sex industry. *Sexualities*, 13(2), 255-272.

Kuhn, T.S. (1972). *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, Traduction de la nouvelle édition augmentée, The Structure of Scientific Revolutions, publiée par The University of Chicago Press, 1970.

Kong, T. S. (2006). What it feels like for a whore: The body politics of women performing erotic labour in Hong Kong. *Gender, Work & Organization*, 13(5), 409-434.

Laugier, S., Molinier, P. et Paperman, P. (2021). Qu'est-ce que le care?: Souci des autres, sensibilité, responsabilité. Éditions Payot.

Lafranchise, N. (2010). « Analyse du cheminement des personnes enseignantes au plan de la compétences émotionnelle et de sa prise en compte, dans le contexte de l'insertion professionnelle et d'une démarche d'accompagnement dans une perspective socioconstructiviste » Thèse. Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Doctorat en éducation.

Lambooy, B. (2021). *Les compétences psychosociales bien-être, prévention, éducation*. UGA éditions; PUG. <https://search.ebscohost.com/login.aspx?direct=true&scope=site&db=nlebk&db=nlabk&AN=2802778>

Lavoie-Mongrain, C. (2023). « La valeur d'échange de la compagne intime : négocier l'argent et l'intimité en sugar dating » Thèse. Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Doctorat en sociologie.

Leigh, C. (2022). Carol Leigh, a.k.a. Scarlot Harlot. *Radical History Review*, 2022(142), 169–184. <https://doi.org/10.1215/01636545-9397159>

Loriol, M. (2013). Travail émotionnel et soins infirmiers. *Santé Mentale*, 177, pp.60-63.

Maquelin, G. (2009), Intimité, affectivité, sexualité et handicap... Un accompagnement subtil et délicat pour les éducateurs sociaux. Mémoire de fin d'études, HEVS Sierre

Mensah, M. (2002). « Contexte juridique et politique de la criminalisation du travail du sexe ». In Criminalisation et travail du sexe : enjeux pour la lutte contre le VIH/sida : Séminaire VIH/sida, droit et politique. Le Réseau Juridique Canadien VIH/sida. <https://actualites.uqam.ca/2006/maria-nengeh-mensah-pour-la-decriminalisation-de-la-prostitution/>

Mensah, M. N. (2010a). FÉMINISTES ET TRAVAILLEUSES DU SEXE: Une alliance pour déconstruire le stigmat de la putain. *Canadian Social Work Review / Revue Canadienne de Service Social*, 27(2), 205–220. <http://www.jstor.org/stable/41669936>

Mensah, M. & Lee, C. (2010b). Petites et grandes discriminations des travailleuses du sexe au Québec: Plaidoyer. *Le Sociographe*, 31, 47-55. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/graph.031.0047>

Mensah, M. N., Thiboutot, C., et Toupin, L. (2011). Luttés XXX: Inspirations du mouvement des travailleuses du sexe. les Éd. du Remue-ménage diff. DNM.

Merteuil, M. (2013). Le travail du sexe contre le travail. *rin*, 17

Merteuil, M., et Schaffauser, T. (2017). Le travail du sexe: entretien croisé avec Morgane Merteuil et Thierry Schaffauser. Propos recueillis et présentés par Anaïs Albert et Clyde Plumauzille. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, (32), 215-236.

Molinier, P. et Laugier, S. (2013). Capitalismes émotionnels. *Multitudes*, 52, 159-162. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/mult.052.0159>

Molinier, P. (2020). *Le travail du care* (2e édition). La Dispute.

Mongeau, P. (2008). Réaliser son mémoire ou sa thèse : côté jeans & côté tenue de soirée. Presses de l'Université du Québec.

Motoi, I. (2016). La pensée critique du point de vue du travail social. *Sciences & Actions Sociales*, 5, 5-32. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/sas.005.0005>

Mukherjee, T., et Bhal, K. T. (2011). Can we talk about emotional flexibility? cognitive emotional regulation strategies as moderator of the relationship between emotional labor and self esteem. *Global Journal of Flexible Systems Management*, 12(1-2), 47–58. <https://doi.org/10.1007/BF03396598>

Murphy, H., Dunk-West, P., et Chonody, J. (2015). Emotion work and the management of stigma in female sex workers' long-term intimate relationships. *Journal of Sociology*, 51(4), 1103-1116.

Murphy, A. K., et Venkatesh, S. A. (2006). Vice careers: the changing contours of sex work in new york city. *Qualitative Sociology*, 29(2), 129–154. <https://doi.org/10.1007/s11133-006-9012-2>

Ollivier M. et Tremblay, M. (2000). Questionnements féministes et méthodologie de la recherche (Ser. Outils de recherche). L'Harmattan

Paillé, P. (2007). La recherche qualitative. Une méthodologie de proximité. Dans Dorvil, H. (dir.), Problèmes sociaux, Tome III, Théories et méthodologies de la recherche (409-443). Montréal : Presses de l'Université du Québec.

Paillé, P. et Mucchielli, A. (2021). Chapitre 12. L'analyse thématique. Dans : , P. Paillé & A. Mucchielli (Dir), L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales (pp. 269-357). Paris: Armand Colin.

Parent, C. (2004). La prostitution, ou, le commerce des services sexuels. J.-M. Tremblay.

Parent, C. et Bruckert, C. (2005). Répondre aux besoins des travailleuses du sexe de rue : un objectif qui passe par la décriminalisation de leurs activités de travail. *Reflets*, 11(1), 112–145. <https://doi.org/10.7202/013061ar>

Parent, C., Bruckert, C., Corriveau, P., Mensah, M. N., et Toupin, L. (2013). *Sex work: Rethinking the job, respecting the workers*. UBC Press.

Parreñas, R. S., et Baker, J. (2012). Le travail de care des hôtesse de bar au Japon. *Travailler*, (2), 15-31.

Piazzesi, C. (2017). Vers une sociologie de l'intime. Éros et socialisation, Paris, Hermann Éditeurs.

Piazzesi, C., Blais, M. et Belleau, H. (2019). Frontières de l'intimité conjugale et familiale : de la théorie aux approches empiriques. *Enfances, Familles, Générations*, (34). <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.7202/1070305ar>

Piazzesi, C., Blais, M., Lavigne, J., et Lavoie Mongrain, C. (2020). *Intimités et sexualités contemporaines : les transformations des pratiques et des représentations*. Presses de l'Université de Montréal.

Pheterson, G., et Mathieu, N.-C. (2001). *Le prisme de la prostitution*. L'Harmattan.

Rodrigue, C. (2020). Les configurations relationnelles et sexuelles non conjugales, Chap. 11, Dans *Intimités et sexualités contemporaines : les transformations des pratiques et des représentations* (Ser. Pum). Piazzesi, C., Blais, M., Lavigne, J., & Lavoie Mongrain, C.. Presses de l'Université de Montréal.

Rose, D. (2001). Retour sur les méthodologies de recherche féministes: document de travail. Condition féminine Canada, Direction de la recherche.

Salin, F. (2014). Les échanges économique-sexuels. Regards croisés sur l'économie, 15, 302-305. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/rce.015.0302>

Sanders, T. (2005). 'It's Just Acting': Sex Workers' Strategies for Capitalizing on Sexuality. *Gender, Work & Organization*, 12(4), 319–342. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0432.2005.00276.x>

Sanders, T. (2008). Male Sexual Scripts: Intimacy, Sexuality and Pleasure in the Purchase of Commercial Sex. *Sociology*, 42(3), 400-417.

Schaffauser, T. (2014). Les luttes des putes. La Fabrique.

Soares, A. (2011). (In)Visibles : genre, émotions et violences au travail. *Revue multidisciplinaire sur l'emploi, le syndicalisme et le travail*, 6(2), 128–148. <https://doi.org/10.7202/1006124ar>

Stella l'amie de Maimie. (2010). Manuel à l'intention des travailleuses du sexe : guide XXX. 5^e édition. <https://chezstella.org/wp-content/uploads/2020/04/Guide-XXX-francais.pdf>

Stella l'amie de Maimie. (2013a). Feuillelet : Information langage. *Une affaire de langage : parler du travail du sexe*. <https://chezstella.org/fr/publications/stella-feuillelet-information-langage/>

Stella l'amie de Maimie. (2013b). Feuillelet : Information langage. Décriminalisation du travail du sexe 101 : notions de base. <https://chezstella.org/fr/publications-2/stella-feuillelet-decrim-101/>

Stella l'amie de Maimie. (2020). Travail du sexe et discours sur la réduction des méfaits: document de réflexion.

Tabet, P. (2004). La grande arnaque : sexualité des femmes et échange économico-sexuel (Ser. Bibliothèque du féminisme). Harmattan.

Thiboutot, C. (2001). Lutte des travailleuses du sexe : perspectives féministes. Rapport du Comité de réflexion sur la prostitution et le travail du sexe. Document de travail préparatoire à la tournée provinciale de la FFQ : <http://www.cybersolidaires.org/prostitution/docs/ffg2.htm1> (en ligne le 22 août 2007).

Touil, A. (2008), Sexualités inavouables, sexe, handicap et travail social. *Le Sociographe* n°27, dossier coordonné par Ahmed Nordine Touil, Formateur à l'IREIS Rhône-Alpes, enseignant en sociologie.

Toupin, L. (2006). Analyser autrement la « prostitution » et la « traite des femmes ». *Recherches féministes*, 19(1), 153–176. <https://doi.org/10.7202/014068ar>

Trachman, M. (2009). La banalité de l'échange. Entretien avec Paola Tabet. *Genre, sexualité & société*, (2).

Trachman, M. (2020) . Dépendance et intimité. Les dimensions non marchandes du commerce de la sexualité. *Revue Française de Socio-Économie*, n° 25(2), 123-140. <https://doi.org/10.3917/rfse.025.0123>.

Tronto, J. (2008). Du care. *Revue du MAUSS*, 32, 243-265. <https://doi.org/10.3917/rdm.032.0243>

Tronto, J. (2009). Care démocratique et démocraties du care. Dans P. Molinier, P. Paperman et S. Laugier (dir.), *Qu'est-ce que le care? Souci des autres, sensibilité, responsabilité* (p. 35-55). Paris : Éditions Payot & Rivages.

Vienne, J. M. (2019). Qu'est-ce que l'intimité?. M. Jean, A. Dutier (sous la direction de), L'intimité menacée, Toulouse, érès, 11.

Weibull, L. (2011). La gestion des émotions dans les opérations en faveur de la paix. L'Année sociologique, 61, 407-430. <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/anso.112.0407>

Xanthopoulou, D., Bakker, A. B., Oerlemans, W. G. M., et Koszucka, M. (2018). Need for recovery after emotional labor: Differential effects of daily deep and surface acting. *Journal of Organizational Behavior*, 39(4), 481–494. <https://doi.org/10.1002/job.2245>

Zelizer, V. (2001). Transactions intimes. *Genèses*, n°42(1), 121-144. <https://doi.org/10.3917/gen.042.0121>.

Zelizer, V. A. (2005). *The Purchase of Intimacy*. Princeton University Press. <http://www.jstor.org/stable/j.ctt7s3t2>

Ziga, Itziar. (2020) Devenir Chienne. (2^e éd. Cambourakis, trad.) Sorcières. (Publication originale en 2009).